

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 68 (2004)
Heft: 271-272

Artikel: Écriture et langue parlée en Espagne : vers une histoire de leurs relations, à partir de l'analyse critique du livre "Estudios de Grafemática" (1998)
Autor: Pellen, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-400087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉCRITURE ET LANGUE PARLÉE EN ESPAGNE: VERS UNE HISTOIRE DE LEURS RELATIONS, À PARTIR DE L'ANALYSE CRITIQUE DU LIVRE «ESTUDIOS DE GRAFEMÁTICA» (1998)

1. Une contribution importante à l'histoire de l'écriture en Espagne

Initialement, la Rédaction de la *RLiR* m'avait demandé un compte rendu de l'ouvrage collectif publié en 1998, *Estudios de Grafemática en el dominio hispano*. En lisant et relisant cet imposant recueil de vingt contributions, il m'a vite semblé qu'un compte rendu, même un peu détaillé, ne parviendrait pas à rendre justice à ce livre qui, dans un contexte où l'étude de la graphie espagnole tend à prendre un essor inconnu jusqu'ici, présentait un ensemble de travaux couvrant toute l'histoire de la langue, sinon, évidemment, tous les aspects d'un domaine immense. D'un autre côté, malgré l'intérêt intrinsèque de chaque article, la confrontation entre les principes affichés et la démarche, ou entre la démarche et les résultats, suscitait parfois des critiques ou des suggestions susceptibles d'accroître l'efficacité du travail accompli ou projeté, notamment dans la perspective d'une réutilisation des données ou des résultats. En accord avec la Rédaction de la revue⁽¹⁾, j'ai donc repris entièrement le compte rendu en traitant séparément chaque article afin d'en indiquer avec plus de précision le contenu et les apports et de réserver, le cas échéant, à la discussion une place suffisante. En même temps s'imposait la nécessité de dresser un bilan de ces apports et de ces discussions. L'examen des contributions (étiquetées de 2.1 à 2.20) sera suivi, par conséquent, d'une synthèse critique qui tentera de regrouper les remarques essentielles provenant soit des textes soit de leur analyse, autour de trois pôles: les questions de méthode, de théorie et de terminologie, les apports de l'ouvrage.

Ce livre répond, en effet, à une réelle attente – la linguistique hispanique souffre d'un certain retard dans l'histoire de la graphie et de l'orthographe (comme le soulignent les éditeurs dans leur avant-propos [7]) –, et exprime

(1) Je remercie vivement Gilles Roques d'en avoir aussitôt accepté l'idée.

en même temps un profond renouveau dans la recherche, tant sur l'Espagne que sur l'Amérique Latine. Il aura sûrement valeur de jalon, parce qu'en rassemblant des études très variées (depuis les origines de la langue jusqu'au XIX^e siècle, pour ne pas dire jusqu'au XX^e), il a permis de réunir une bibliographie extrêmement abondante et de brosser un tour d'horizon des problèmes et des méthodes qui débordent largement l'histoire de la graphie: derrière la lettre il y a toujours une formation intellectuelle, une culture, des traditions, une langue (quelle langue?), un équilibre et des conflits. Du fait même de la diversité des participants, le volume n'est pas homogène, mais du foisonnement des recherches et des démarches se dégagent peu à peu des lignes de convergence, au moins au niveau méthodologique.

L'ouvrage a préféré suivre l'ordre alphabétique des auteurs. Cet ordre présente l'inconvénient de séparer des études qui portent sur des époques voisines ou des problèmes similaires; il entraîne également de constants retours en arrière, des sauts à travers le temps et masque l'ampleur des champs explorés. Dans la présentation critique des contributions, les articles ont été reclassés en fonction de la chronologie: cet ordre facilitera les rapprochements, tout en évitant quelques redites.

2. Examen des contributions aux «Estudios de Grafemática»

2.1. Roger WRIGHT, «Cambios lingüísticos y cambios textuales» [303-308].

L'apport de RW à l'histoire de la graphie est presque unanimement reconnu par les auteurs de l'ouvrage, qui souvent citent son livre novateur, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France* (1982), traduit plus tard en espagnol (1989). Restreignant ici son propos aux relations entre les textes et les changements linguistiques, RW expose presque une théorie du rôle du texte comme témoignage de l'évolution, appuyée sur quelques exemples précis. Pour lui le texte, l'écrit en général, n'a pas pour fonction de transcrire directement les caractéristiques orales d'un énoncé, mais de permettre au lecteur de reconnaître des mots et, à partir des mots, de reconstruire un discours [304]. Le texte ne peut donc renseigner que malgré lui sur les changements phonétiques, morphologiques, syntaxiques ou sémantiques. Quand on apprend à écrire, on apprend une *orthographe*, c'est-à-dire des modèles, qui sont considérés comme les formes correctes à employer dès lors qu'on prend la plume. Selon l'époque, ces modèles reflètent des habitudes, des traditions, ou traduisent une norme (une norme n'exclut pas les contradictions), de toute façon un ensemble de conventions qui découlent beaucoup plus de

conventions antérieures que du souci de faire coïncider un système de graphèmes avec un système de phonèmes. D'où la place qu'accorde RW à la dimension «logographique» de l'écriture, qui peut concerner le mot entier ou telle de ses parties (ex. un morphème, une désinence). Sans que soit éliminée pour autant la dimension phonétique (ou phonologique), notamment quand un fossé trop important en vient à se creuser entre la langue écrite et la langue orale.

RW montre sur quelques exemples combien il est utile pour un diachronicien de ne pas tirer de conclusions hâtives sur le plan phonétique de graphies non phonétiques (ex. une prononciation [filia] ou [filja] d'une graphie «filia(m)») [305], ou de déduire d'un mot isolé un changement morphologique ou lexical [308]. Il reconnaît cependant que les erreurs nous aident [305], bien qu'elles ne soient pas toujours faciles à interpréter parce qu'elles peuvent exprimer des interférences entre modèles conventionnels écrits aussi bien que des phénomènes nouveaux de la langue orale. Peut-être conviendrait-il, pour lever toute ambiguïté sur certaines interprétations, d'insister sur le fait que seule une appréhension globale et statistique des phénomènes est susceptible de renseigner valablement sur l'évolution [307], même si un hapax n'est jamais à négliger (il attire l'attention, peut suggérer des hypothèses, mais ne prouve pas grand-chose en lui-même). En tout cas, le rappel par RW de quelques bons principes (l'écriture repose sur un système de conventions qui ne sont pas nécessairement en prise directe sur la langue orale, tout écart textuel ne révèle pas une modification dans la langue parlée, son interprétation exige de multiples vérifications synchroniques et diachroniques, on ne peut travailler que sur des sources originales) a le mérite de clarifier les tenants et aboutissants de l'étude graphémique, surtout quand on souhaite aborder le passage du système graphique latin aux systèmes romans.

2.2. Carmen PENSADO, «Sobre los límites de la mala ortografía en romance ¿ Por qué el inglés *fish* no se escribe *ghoti* después de todo?» [225-242].

CP s'interroge justement sur les divers aspects de l'erreur graphique et sur les critères qui pourraient permettre d'accorder à l'erreur une valeur de témoignage en diachronie. Seraient à écarter au moins deux types d'erreur: le lapsus (que le scripteur corrigerait spontanément s'il s'en rendait compte ou se relisait) [228] et l'erreur de transcription (inattention, confusion de lignes, etc.) [229]. La faute d'orthographe provoquée par la complexité même des conventions, par la variation ou la polyvalence

des transcriptions, peut avoir une raison linguistique (plus peut-être qu'une «motivation orthographique», comme l'écrit CP [230] – à noter au passage que dans tout le volume l'emploi d'*orthographe* et de sa famille lexicale, le plus souvent en tant que termes métalinguistiques, n'est pas dénué d'anachronisme ni d'ambiguïté, on y reviendra –). De même, et en particulier, l'erreur phonétique [229] – à condition qu'on puisse vérifier qu'il s'agit bien d'une erreur de ce type. CP juge très insuffisant l'effort de théorisation entrepris sur l'erreur graphique et tente d'en définir les traits récurrents. Elle note l'habituelle asymétrie qui existe entre un modèle dominant et un modèle secondaire, ce dernier subissant l'attraction du premier, plus souvent que l'inverse [231]; de fait, les exemples sur lesquels raisonne CP se situent essentiellement au niveau du graphème ou du phonème. Elle relève d'autre part qu'il n'y a pas, en général, de transitivité dans les substitutions [233]: si B tend à relayer A et C tend à remplacer B, C ne tend pas nécessairement à remplacer A, sauf sur une longue période ou si l'évolution phonologique a modifié les relations entre les éléments concernés. Enfin, le contexte syllabique peut favoriser ou freiner, voire interdire, un échange [235].

Cet ensemble de clarifications, illustré d'une très riche documentation, devrait aider à mettre un peu d'ordre dans la description des liens entre graphie et réalité phonétique. Mais la dernière question posée en fin d'article: «¿ qué eran y cómo se leían el latín medieval y el romance? » [230]⁽²⁾ montre l'une des limites du présent travail, qui n'enlève rien à la pertinence de ses observations pratiques et théoriques: il privilégie de manière exagérée – pour ce qui concerne la période latino-romane – la relation phonème-graphème dans la graphie, au détriment du rapport socio-culturel (institutionnalisé, conventionnel) et psychologique (ouvert à toutes les associations possibles, linguistiques et extralinguistiques) qui, paradoxalement et logiquement – selon une logique de contacts entre prototypes par l'intermédiaire de leurs limites floues – peut conférer à tout (simple) lapsus ou (banale) faute de copie une signification soit linguistique, soit, à tout le moins, sémiotique ou pragmatique.

2.3. Ralph PENNY, «La grafía de los textos notariales castellanos de la Alta Edad Media: ¿ sistema logográfico o fonológico? » [211-221].

Dans cette analyse précise du *DLC* n° 147 publié par Menéndez Pidal (1100, Santa María de Tórtolas, Burgos), RP cherche en même temps à

(2) V. à ce sujet Pensado 1991.

mieux délimiter les deux grandes tendances de l'écriture médiévale et à répondre à l'une des questions que se posent tous ceux qui étudient le Haut Moyen Âge: les scribes notariaux employaient-ils deux langues ou une seule [211]? Il souligne avec raison qu'une écriture logographique, par nature, n'établit pas de relation entre mot et concept, non plus qu'entre graphème et phonème, mais entre graphie et mot [213], ce qui le conduit à poser un premier principe: la graphie traditionnelle, devenue logographique, ne peut pas nous renseigner sur les phonèmes employés à une époque donnée dans la prononciation d'un mot [214]; le second, complémentaire mais non symétrique, étant que seule une graphie non traditionnelle peut détenir une information phonétique – encore faut-il le vérifier et avancer avec prudence, compte tenu de l'évolution intrinsèque de tout système graphique et des perturbations non significatives (cf. Pensado). Pour RP l'écriture des notaires est à la fois logographique, dans la mesure où elle repose sur l'apprentissage de modèles conventionnels, et phonologique, notamment lorsqu'elle doit noter un élément rare, nouveau, spécifique, pour lequel les modèles traditionnels ne fournissent pas de solution toute faite. D'où l'intérêt particulier que présentent les mots peu courants et les noms propres. Mais cette double nature apparaît dès que le scribe est amené à analyser ce qu'il écrit, que l'élément analysé corresponde à un phonème ou à une séquence plus large.

En fait, il ressort de l'analyse même de RP que les deux modes graphiques peuvent alterner quelle que soit la fréquence respective des mots: c'est ainsi que la 3^e pers. du plur. du prét. fait intervenir dans les mêmes verbes le modèle logographique, latin («dederunt», «fuerunt») et le modèle phonétique, roman («dieron», «foron») – du reste, c'est globalement ce dernier qui est le plus représenté: 10 / 11 occ.⁽³⁾. Dans ces cas d'alternance (cf. encore l'absence du graphème -t dans certaines formes verbales de la 3^e pers. du sing.), la graphie innovante informe sur la phonétique de la langue orale. Elle ne permet pas, néanmoins, d'en induire la prononciation de séquences logographiques comme «iudicauit». De même, lorsque la graphie reste traditionnelle (<x> dans «adduxeron», «dixerunt», <ll> dans «Uilla Uela»), seule la connaissance de l'évolution ultérieure autorise des hypothèses sur la réalité phonétique et phonologique de ces graphies en l'an 1100.

(3) Relevons deux détails inexacts p. 214: «uiderunt», d'après la transcription figurant à la fin de l'article, ne revient pas 2 fois, mais une seule [l. 55 de l'éd. de Pidal]; la seconde occurrence, l. 17, est écrite «uiderunt»; «leuaron» ne se rencontre pas 4 fois dans le texte, mais 2: ll. 17 et 27.

Cependant, si un témoignage isolé ne suffit pas, en effet, à établir une correspondance entre une graphie et un phonème, il arrive que diverses informations se superposent et constituent un faisceau de fortes présomptions en faveur de l'existence, sinon du phonème *x*, du moins d'évolutions convergentes en direction du phonème *x*: ainsi les graphies <nn>, <n>, <ni>, <nni> pour /*n*/, surtout quand ces graphies chevauchent ou sont décalées par rapport aux graphies traditionnelles: «sennor» (l. 29 de l'éd. de Pidal), non «senior», «Monuz» (ll. 34, 37, 41, 49) face à «Monnuz» (ll. 33, 43, 54), «Munio» (l. 61), «Munnio» (l. 63). RP étudie avec une particulière attention la graphie des consonnes. On trouvera donc dans son exposé un relevé détaillé et clair des divers phénomènes auxquels s'intéressent les historiens de la langue. On retiendra, entre autres, une graphie «Errant» (l. 43) pour «Ferrant», qui laisse penser que certains locuteurs de la région de Burgos, n'articulaient déjà plus au début du XII^e siècle la consonne initiale.

Mais si RP conclut que rien ne prouve l'existence de deux langues différentes, s'il admet que le problème de l'articulation orale des séquences logographiques reste ouvert, il ne pense pas que les observations effectuées sur les documents notariaux puissent être étendues aux textes littéraires, dont la syntaxe et le lexique sont trop éloignés des leurs. Un doute est permis sur ce point: les notaires et les écrivains contemporains parlaient la même langue; lorsqu'ils se mettaient à l'écriture, il est plus que probable qu'ils rencontraient des problèmes similaires, tenant tant à leur formation qu'à l'état du système linguistique qu'ils utilisaient. Sur le plan de la description graphique il serait déjà très utile d'examiner selon la méthode de RP un grand nombre de documents, de rapprocher les diverses observations et de confronter ces données avec les renseignements fournis par les textes littéraires. Mais l'étude diachronique a souffert trop longtemps de la priorité accordée aux textes littéraires. Il serait regrettable aujourd'hui qu'on ne recherche la réalité de la langue parlée qu'à travers les textes non littéraires.

2.4. Carlos CABRERA, «Reflexiones sobre el sistema gráfico avulgarado de los textos primitivos leoneses» [9-23].

Pour CC, dans les anciens textes léonais ce n'est pas deux systèmes d'écriture qu'il faut distinguer, mais trois: au système latin et au système roman il faudrait, selon lui, ajouter un système de latin *avulgarado*, qui remonterait au latin lui-même [13-14]. Ces conceptions prolongent les hypothèses de Menéndez Pidal, que CC cite abondamment. Le latin aurait connu très tôt deux traditions, l'une plus puriste, l'autre plus populaire ou vulgaire où le relâchement des liens entre phonèmes et graphèmes aurait entraîné de

plus en plus de polygraphies et de polyphonies. Les trois traditions, cependant, n'apparaîtraient jamais à l'état pur, tous les textes y puisant peu ou prou, selon le type du document ou le destinataire. À l'appui de ses remarques, CC cite deux textes, tous deux de 1247, écrits par le même Fray Pelayo et appartenant au corpus du monastère de Carrizo (nn. 241 et 246). CC fait ressortir que le premier s'ouvre et s'achève sur des formules dont la graphie et la langue tranchent avec le reste du document alors que le second, après l'invocation à Dieu, commence tout de suite en langue vulgaire.

En réalité, on ne peut considérer deux textes de 1247 comme des textes léonais primitifs. Par ailleurs, on ne voit pas en quoi les passages non romans seraient plutôt du «latin avulgarado» [15] que du latin, sans plus. Enfin, sur le plan de la théorie générale qui étaié cette interprétation, la notion même de «système roman» d'écriture est tout à fait anachronique pour la période des VI^e-XII^e siècles: même pour le XIII^e il serait abusif de parler de système orthographique (il suffit de lire des textes de la première moitié du XIV^e comme ceux de Juan Manuel pour s'en convaincre); en outre, malgré la grande vogue dont il jouit actuellement, proposer pour qualifier le mélange fréquent des traditions graphiques dans les documents le terme de *continuum* n'est pas – c'est le moins qu'on puisse dire – très heureux: s'il a un sens, ce terme implique que la différence entre deux graphies est seulement quantitative, l'une se situant un peu plus près des habitudes latines (de quel latin?), l'autre se situant plus près des nouveaux modèles romans (de quels modèles?). Or, comme le montre clairement R. Penny dans son article, la différence entre graphies (même à l'intérieur d'un mot) est très souvent d'ordre qualitatif, principalement par opposition ou passage du logographique au phonétique; ce qui n'exclut pas les panachages, chaque type de graphie ayant ses problèmes internes et les deux types pouvant interférer; d'autre part [12, n. 9], chaque scribeur (comme chaque locuteur) a une maîtrise différente de sa langue, de son écriture, qu'il module de surcroît en fonction des circonstances: les chartes sont des documents très formalisés (cf. les modèles qu'en fournit ici et là Alphonse X dans les *Partidas*)⁽⁴⁾; c'est pourquoi ils font alterner diverses modalités de rédaction, qui subsisteront longtemps au XIII^e siècle.

(4) Ex. *Partida III*, XVIII, 8 (f^o 192r «carta quando el rey otorga a alguno por escriuano publico de alguna villa»); loi 9 *ibid.* («carta de legitimacion» [de «los fijos delos onbres buenos»]), loi 10, f^o 192v («car-ta quando el rey quita a alguno de pecho»), loi 12 *ibid.* («carta quando el rey perdo-na a alguno de mal-fetria»), loi 14, f^o 193r («carta de pagamiento»), loi 15 *ibid.* («carta de avenencia que alguno fiziere») – cité d'après Admyte1.

Dans son analyse des usages polyphoniques et polygraphiques des scribes léonais du Haut Moyen Âge [16-18], CC ne parvient pas davantage à fixer la ligne de démarcation entre *latín avulgarado* et *romance*: si des formes comme «episcobo» (Carrizo, 1127), «artigulo» (ACLeón, 1127) peuvent être considérées comme hybrides, elles n'impliquent pas l'existence de deux variétés du latin, dont l'une, curieusement, évoluerait phonétiquement dans le même sens que la langue parlée sans pour autant, à l'écrit, se confondre avec elle. L'hypothèse d'une variété vulgaire du latin léonais, dans laquelle se seraient développées les expérimentations romanes [21], paraît superflue dans la mesure où elle n'ajoute rien à la compréhension des textes léonais antérieurs au XIII^e que nous pouvons avoir sans elle. Elle ne supprime pas la question lancinante: «¿ cómo se leerían estos textos?» [19] et ne permet pas non plus de savoir comment un léonais du XI^e siècle, par exemple, interprétait une forme «audietur», ou «tocius»: la lisait-il effectivement comme [oʒedor] ou [totso]?

2.5. José R. MORALA RODRÍGUEZ, «Norma gráfica y variedades orales en el leonés medieval» [169-187].

JMR étudie la même époque que C. Cabrera, mais en se limitant à l'actuelle province de Léon et en partant d'un autre point de vue: comment la langue écrite essaie-t-elle de transcrire la langue parlée? Le problème principal qu'il se pose est de savoir en quoi l'attitude du notaire a changé au cours du temps, et pourquoi. Il constate qu'une «auténtica revolución en las costumbres gráficas» s'est produite vers 1230 [171], la transcription ne se faisant plus par rapport à la tradition graphique latine, mais par rapport à la réalité orale [173-174]. Avant cette date, le notaire, pour JMR, s'efforcerait de *traduire* en latin ce que les parties contractantes exprimaient en langue vulgaire; après, il recueillerait directement la langue de la transaction – comme l'auraient fait déjà auparavant les notaires qui ne connaissaient pas le latin ou le connaissaient mal. Par un autre biais, celui de la traduction, on retrouve la coexistence de deux langues, voire de plusieurs registres en latin, selon la compétence du scripteur (mais dans quel latin?). La question se complique par le fait que JMR, en supposant une traduction de la part du notaire avant 1230, admet – explicitement [173] – une conversion formelle, notamment syntaxique, qui met en jeu beaucoup plus que la graphie. Après 1230, les notaires léonais, qui rejetaient la graphie latine sans pour autant adopter la graphie castillane, n'auraient plus eu de référence unificatrice (jusqu'au début du XIV^e); les textes de cette époque reflèteraient, par conséquent, la variété dialectale

léonaise [174]. En fait, on le verra, ils n'ont pas soudain abandonné la tradition latine pour écrire comme ils parlaient un peu au hasard. Ils ont plutôt recueilli, des usages qui étaient les leurs, certains graphèmes qui, dans des contextes donnés, servaient déjà, mais dans une autre perspective, à noter des séquences phonétiquement analysables.

Pour cerner cette évolution, JMR procède à une étude approfondie des résultats de /pl-, kl-, fl-/ dans laquelle il met en vis-à-vis le témoignage des textes et le témoignage de la toponymie actuelle. Il montre ainsi qu'avant 1230, les textes emploient généralement la graphie latine (avec deux consonnes: «plantar», «clave», «Flaino»), tandis qu'après cette date ils s'efforcent de noter une palatale, en recourant selon les zones à <x> (graphie dominante), <ll> ou <ch> [180]. Mais la répartition géographique des graphies qu'atteste la toponymie ne correspond pas à celle des textes. En particulier, selon la toponymie, l'évolution phonétique normale /pl-/ > /ʃ/ (noté <x>) ne se serait produite que dans une petite zone de la province, alors que la graphie se retrouve dans une bonne partie des textes provenant du sud de la Cordillère Cantabrique.

L'explication, pour JMR, est que la langue écrite a ses usages, qui ne reproduisent pas forcément la langue parlée: <x>, graphie de la ville de Léon, se serait diffusée en raison du prestige qui s'attachait au modèle de la Cour [181], même lorsqu'il ne correspondait pas à la phonétique de la zone où s'écrivait le texte. Il se serait ainsi développé, dans ce cas d'espèce au moins et jusqu'au début du XIV^e, un processus de normalisation graphique propre à Léon-capitale et aux zones où se faisait sentir son influence, contrastant avec les zones proches de la Galice ou de la Castille [185]. À partir du XIV^e c'est la graphie castillane qui l'aurait emporté. Cette enquête complexe, qui redessine à certains égards la carte des parlers léonais, rétablit malgré tout la continuité dans le changement en matière de graphie: les notaires léonais, pour noter la variante phonétique locale, ont employé l'un des graphèmes qui servaient, par ailleurs, à représenter la palatale (affriquée ou fricative); ce choix s'est bien opéré en fonction de traditions et de critères socio-politiques et culturels; il a eu pour effet, de toute façon, l'abandon des digraphes latins <pl->, <cl->, <fl-> et la réduction des successeurs virtuels à un nombre limité de phonèmes, essentiellement <x>, <ch> et <ll>. Il serait souhaitable, maintenant, d'analyser dans l'ensemble de ses graphèmes un corpus large de textes léonais anciens et de comparer les résultats, si faire se peut, aux informations que la microtoponymie peut encore nous fournir, ou la patronymie, traitée à grande échelle.

2.6. Máximo TORREBLANCA, «Sobre la representación gráfica de los diptongos *ie, uo, ue* en el español antiguo» [293-301].

Le titre de cette contribution peut surprendre parce qu'il semblerait indiquer que la diphtongaison en espagnol a concerné trois phonèmes. En fait, après Menéndez Pidal et Lapesa, MT veut insister sur le fait que /ó/ a d'abord diphtongué en [wo] et que [we] n'est qu'un résultat second. Il constate dans un corpus de quatre textes que /é/ au milieu du XII^e siècle est parfois noté <e>, parfois <ie>, puis de plus en plus souvent <ie>, alors que /ó/ continue à être fréquemment transcrit <o> jusqu'au premier tiers du XIII^e. Les textes choisis sont présentés et étiquetés dans un ordre non chronologique: (a) milieu du XII^e, *Faz. Palenzuela*, (b) 1^{er} tiers XIII^e, document du monastère d'Oña n° 455 dans l'édition d'I. Ocejá, (c) milieu XII^e, *FAvilés*, (d) 1180 Burgos – d'après les exemples cités pp. 294 et 298 il semble que cette date soit erronée et qu'il faille lire «1188», auquel cas le document correspondrait, non au n° 201 des *DLC* édités par Menéndez Pidal, comme il est écrit, mais au n° 152: le document n° 201 est de 1276. Il eût été plus convaincant de travailler avec un choix de textes plus large et d'une datation plus sûre: la version romane conservée du *FAvilés*, selon toute probabilité, n'est pas la version du *fuero* octroyé en 1155 (cf. Wright 1998: 10 et l'auteur lui-même p. 298); quant au document du monastère d'Oña, son éditeur le date, sans préciser, du XIII^e. Quelle que soit la valeur des arguments de MT pour défendre sa datation, la date reste conjecturale.

Quoi qu'il en soit, le problème qui semble intéresser l'auteur en priorité est bien le retard de <ue> par rapport à <ie> dans la graphie. Or le décalage, souvent signalé, ne fait pas de doute. MT fait remarquer, avec raison, que la diphtongue graphique pour /é/ apparaît dès les VI^e-VII^e siècles dans des inscriptions latines d'Espagne: «ualientem», «curriente», «parientibus» [297]; il n'en va pas de même pour /ó/. La diphtongaison ayant eu comme résultat pour ce dernier [wo], non [we], la variation graphique, reflétant directement la variation phonétique d'un seul et même phonème /o/, se serait limitée à <o> ~ <uo>; la variante [we] finissant par l'emporter, les locuteurs l'auraient analysée comme un groupe phonétique dont le deuxième élément était identique à celui de l'autre diphtongue [je], la graphie <ue> aurait alors remplacé la graphie <uo> [299].

Pour l'essentiel, MT reprend ici encore Menéndez Pidal et Lapesa, mais il n'explique pas comment s'est opéré le passage de [wo] à [we]. Néanmoins, en soulignant que dans un document de 1188 l'élément vocalique hérité du latin est noté 9 fois <o> et une seule («una excepción» [294]) <ue>, il laisse entendre que la graphie <ue> aurait commencé à apparaître à la fin du XII^e, ce qui est inexact. Si l'on interroge sans *a*

priori les 68 *DLC* publiés par Menéndez Pidal antérieurs à 1210 et qui regroupent des régions aussi diverses que La Montaña (3), Campó (9), la Castille du Nord (6), la Haute Rioja (14), la Basse Rioja (4), Burgos (15), Sigüenza (1), Tolède (9) et Cuenca (7) pour une période allant de 1044 à 1209, on ne relève, sauf erreur, aucun cas de graphie <uo>, alors qu'on rencontre 138 exemples de <ue>. Les premiers sont de San Millán, 1044: «cuesta» (71:13), «fuero» (71:4, 17, 26), «nuevas» (71:18), «puerco» (71:27); on en trouve ensuite en 1100 (Sta. María de Tórtoles, Burgos: «Duenno» l. 59, «puercos» l. 46), 1102 (Oña: «duennas» l. 9), 1127 (Oña: «Pennueco» l. 9), 1144 (Villadiego, Castille du Nord: «maguelo» l. 14)...

Lloyd 1993: 303 présente en effet la diphtongue orale de /ó/ comme un phénomène ancien dans la région de Burgos: «desde el siglo X se estableció como resultado dominante la forma moderna /ue/, llegando a expulsar a todas las otras variantes». Cela ne signifie pas que la graphie émergente soit devenue dominante avant le XIII^e siècle. Mais si l'on dépouillait entièrement les *DLC* on vérifierait sans doute que <e> et <o> ont bien été utilisées (comme graphies traditionnelles) tout au long du XII^e et jusqu'au XIII^e siècle pour noter les diphtongues, mais sans que la graphie <ue> soit exceptionnelle. Ainsi, dans le Traité de Cabrerós (1206, éd. R. Wright), elle s'étend à 54 occurrences (26 dans la version castillane, 28 dans la version léonaise), tandis que <o> est encore préférée dans 99 cas (51 dans le texte castillan, 48 dans le texte léonais). Les Posturas de Toledo (1207, éd. F. Hernández), en revanche, écrivent <ue> plus souvent que <o> (34 / 26); mais il est important de rappeler que ces graphies ne sont pas exclusives et que le Traité, par exemple, emploie 2 fois <u>, l'élément le plus fermé de la diphtongue, dans sa version castillane («fura», «lugo»), et les Posturas 5 («bui», «torzulo», «uustra» 2, «uust[ro]»). Toutes les variantes sont à prendre en compte dans une description complète de la représentation graphique des diphtongues: pour [je] on remarque de même dans le Traité la présence de la graphie <i>, propre à la version léonaise (3 occ.: «contecisse», «morire» subj., «recebir» subj.); dans les Posturas elle se limite à un hapax: «compice» (l. 206); mais elle subsiste dans le *Cid*, malgré le caractère tardif de la copie: «ouirna» v. 3379, «ouisse» [P1] v. 1820 (Pellen, à paraître).

2.7. Francisco GIMENO MENÉNDEZ, «Grafemática y sociolingüística histórica: a propósito del *Libro de los Primitivos Privilegios de Alicante*» [123-133].

Ces privilèges, accordés par Alphonse X, sont étudiés dans une copie de 1296-1308. La perspective de FGM est ambitieuse: il voudrait décrire

l'hétérogénéité linguistique dans le temps, l'espace, la société et une situation donnée «a partir de la complementariedad entre lingüística histórica, dialectología, sociolingüística y pragmática» [125]. Pour y parvenir, il retient la notion de variantes graphématiques superficielles par rapport à une structure phonologique sous-jacente [126 et 132] et la possibilité d'établir statistiquement la corrélation entre les graphèmes/phonèmes et la contribution de chaque copiste [127]. 4 séries de documents ont été choisies, mais le lecteur ne sait rien de précis de ces documents (FGM ne lui fournit aucune référence, aucune indication sur le nombre de documents traités): «documentos originales de la cancellería de Alfonso X», «traslados cancellerescos oriolanos» («copiados por un escribano público catalán» [131]), «traslados cancellerescos alicantinos», «escrituras originales de notarios públicos de archivos municipales del Alto Aragón» [128-9].

Dans ces documents FGM établit pour l'affriquée /dz/ en position finale des écarts significatifs entre les originaux castillans et les trois autres séries de textes en ce qui concerne la règle d'assimilation de sonorité [129]: les documents castillans, à la différence des autres, ne présentent aucun cas d'affriquée sourde devant graphème sourd ou devant une pause. Par ailleurs, le programme VARBRUL2 qu'utilise l'auteur affecte aux 4 séries une probabilité qui permet de les classer en fonction de leurs caractéristiques socio-géographico-temporelles: ici encore les documents castillans, qui émanent de la chancellerie royale, s'éloignent globalement des trois autres séries; les textes d'Orihuela seraient les plus éloignés des originaux. Pour FGM cette spécificité des trois séries levantines s'explique par l'histoire politique du Levant et la composante aragonaise y apparaît très clairement comme l'un des principaux aspects du contexte socio-culturel.

Ces considérations et la démarche générale qui les soutient sont extrêmement intéressantes, de même que les rapprochements avec d'autres caractéristiques signalées par J. A. Frago. Mais les meilleurs programmes et les plus beaux indices peuvent suggérer de fausses pistes si les données prêtent à la critique. Or FGM ne donne aucun détail sur la préparation de ses données: il semble que pour lui tout graphème <-z> soit à rattacher au phonème sonore, tout graphème <-ç> au phonème sourd, ce qui est loin d'être assuré, en particulier quand il s'agit de textes qui ne sont pas strictement contemporains et ne relèvent pas, en théorie, du même registre linguistique; comment sont donc classés <-t> et <-s> (la neutralisation vaut-elle sourdité?, la neutralisation graphique tient-elle compte du contexte qui suit?, à quel phonème rattacher chaque graphie?). À ces incertitudes (qui ne proviennent peut-être que d'un certain flou dans l'exposé) s'ajoutent les limitations du corpus analysé, ce que FGM

est le premier à reconnaître [132]. On souscrit donc volontiers à ses conclusions: «Un análisis cualitativo no es decisivo, mientras que toda cuantificación presupone un previo estudio cualitativo, explícito o implícito» – à cette réserve près qu'une étude implicite n'est pas une étude. Mais la démarche proposée, à condition qu'elle soit largement clarifiée, paraît riche de possibilités par son aspect multidimensionnel et sa prise en compte du temps, de l'espace, des contextes socio-culturel et socio-politique dans les recherches diachroniques.

2.8. María Jesús MANCHO, «Sobre las grafías correspondientes a los resultados de TY y KY en los *Documentos lingüísticos de España*» [149-168].

Les *DLC* édités par Menéndez Pidal sont mis de plus en plus souvent à contribution; on ne peut que s'en réjouir, après des décennies d'emploi ponctuel et anarchique. MJM réalise donc sa recherche sur la représentation des dento-alvéolaires en dépouillant les documents postérieurs à 1250; son corpus s'étend ainsi sur deux siècles, mais avec une prédominance des sources du XIII^e [151]. Elle ne précise cependant ni le nombre des documents concernés (il devrait y en avoir 152 à compter de 1250, 150 à compter de 1251), ni le nombre des occurrences relevées, ni la méthode de recueil utilisée. Tout au plus indique-t-elle [151, n. 11] qu'elle a retenu toutes les variantes de chaque vocable. Le jalon de 1250 est, en principe, aussi valable qu'une autre date (ne serait-ce que pour découvrir éventuellement qu'une autre aurait été meilleure); mais la justification de MJM laisse apparaître un biais méthodologique: à cette date, écrit-elle, «la regularización de la norma gráfica romance, a partir de Alfonso X, parece más firme». L'ennui c'est qu'en 1250 Alphonse X n'était pas encore roi et que sa politique de régularisation (si tant est qu'elle ait existé, v. 3.2) était loin d'avoir pu porter ses fruits. Plus gênant (cf. ci-dessus) est le présupposé selon lequel il existe à partir de 1250 une norme graphique romane (implicitement castillane; le pas est franchi p. 159: «la norma castellana centralizada»), car c'est par rapport à elle qu'on va classer les variantes graphiques et en interpréter la valeur phonétique.

Un autre biais à signaler, car il ressurgit dans plusieurs contributions: les graphies étudiées sont celles qui correspondent aux «résultats de TY, KY»; ce type d'expression serait acceptable si l'état de langue étudié dériverait directement du latin, mais dans la mesure où lesdits résultats renvoient à la réalité phonétique et phonologique de la langue, par commodité d'expression on en vient à passer sous silence plus d'un millénaire

d'évolution phonétique et plusieurs siècles d'histoire graphique. Cette mise entre parenthèses apparaît nettement dans certaines exclusions: MJM écarte les patronymes (mais non les toponymes), ainsi que les formes où la palatale peut être en relation avec une diphtongue (ex. «monazillu»).

Le corpus des formes recueillies constitue une longue liste alphabétique qui regroupe toutes les graphies, <z>, <c>, <ç>, <x>, <σ>, <sç>, <ti> [161-162]]; nul doute que les formes citées peuvent fournir d'utiles exemples ou des bases de réflexion sur les variantes graphiques. L'intérêt de la liste est néanmoins réduit par l'absence de datation de chaque forme et d'indication de sa fréquence; il faut aller consulter une interminable série de notes pour savoir dans quel document elle se rencontre et dans quelles lignes. D'autre part, elle ne renferme pas les formes citées p. 159 et sv. contenant des graphies de fricatives à la place des graphies attendues d'affriquées. Enfin, elle n'est pas exhaustive, bien que, faute d'indication contraire, elle se présente comme telle. Quelques exemples d'oubli: «Badalloz» (n° 195:4 [1254, Burgos, scribe de Cuenca]), «Baeza» (n° 195:14), «connoszuda» (n° 195:4), «deziembre» (n° 195:16), «dozientos» (n° 195:16); «diez» (n° 196:21 [1255, Burgos, scribe de Palencia]); «faze-mos» (n° 197:29 [1261, Bugedo de Juarros, Burgos]), «ffazemos» (n° 197:4), «ffizieren» (n° 197:15); «calze» (n° 199:14 [1270, Burgos])...

Dans ces conditions, on se demande quel crédit apporter aux commentaires de l'analyse descriptive [153 et sv.], notamment quand il est affirmé que les représentations des phonèmes sourds sont prédominantes [153]. Non que les sections consacrées à chaque graphème soient sans intérêt, loin de là. Mais la ventilation n'est pas toujours convaincante et l'interprétation, dans ce contexte général d'approximation, ne peut fournir qu'une orientation globale. Il est abusif de considérer comme graphies de groupes savants les <pç>, <bç> ou <cç> de «exçption», «prescripçion» ou «afecçion» [154-5]: <pç> ne représente pas l'un des allographes de /ts/ et ne se substitue en aucune façon à <ç>; <p>, et <c> ne sont dans les cas cités que les contextes gauches appartenant à la syllabe précédente. De même classer <z> comme variante «anormale» de <ç> ou l'inverse n'a de sens que s'il a été démontré que la graphie la plus courante est <ç> ou l'inverse, ce qui n'a pas été fait, la référence à la norme supposée paraissant suffisante. Plus loin, mentionner la graphie <z> à la place de <s> pour la fricative alvéolaire sort également du cadre de cette étude, centrée sur l'affriquée. Il eût été très utile de regrouper dans un tableau les informations statistiques sur chacun des graphèmes qui représentent l'affriquée sourde et l'affriquée sonore, et de montrer dans un second (par tranches chronologiques) ou sur un graphique les principales évolutions constatées.

La tendance générale à l'assourdissement ne se serait pas alors exprimée à travers de simples «erreurs» de graphie, mais par la nouvelle répartition des graphèmes.

2.9. Javier TERRADO PABLO, «Grafías y fonética en manuscritos turo-lenses medievales (siglos XIII-XV)» [281-292].

Après quelques considérations très pertinentes sur les conditions dans lesquelles la recherche sur l'écriture pourrait se réaliser efficacement (informatisation, dépouillement de larges corpus, travail en équipe, projets coordonnés, clarification des méthodes), JTP examine les relations entre graphèmes et phonèmes dans des manuscrits de Teruel et de ses environs selon trois points de vue différents: le retrait, l'ajout ou la substitution de graphèmes [285]. Plusieurs sources sont mentionnées: la thèse inédite de M. Á Herrero Sánchez (1993) pour le XIII^e, le *Fuero de Teruel*, ms. A et B, l'ouvrage de l'auteur *La Lengua de Teruel* (1992) [285]. JTP parle d'extraction d'informations, non de dépouillement exhaustif. Malgré les options générales qu'il a rappelées en commençant, on regrettera que l'auteur pose comme principes (1) qu'il existait au XIII^e «en los territorios peninsulares una ortografía romance sistemática y distintiva», (2) que par rapport à ce système «las alteraciones de la norma ortográfica pueden ser interpretadas como indicios de cambios en la pronunciación» [283]. Ce concept de norme orthographique est doublement anachronique: d'abord parce que la notion même d'orthographe n'avait pas cours, ensuite parce qu'il est prématuré de parler de système cohérent au singulier pour les diverses régions de la Péninsule (le pluriel conviendrait mieux). Malgré sa répétition dans plusieurs articles d'inspiration différente, cette référence à une norme ne saurait être critiquée avec trop de vigueur, car elle introduit une pétition de principe dont les conséquences sont impossibles à mesurer: toute différence de graphie est étiquetée comme un écart par rapport à la norme et affectée d'une signification sur le plan phonétique.

Mais y a-t-il eu une époque où, par exemple, le graphème <z> aurait été employé d'une façon généralisée pour représenter le phonème /dz/ et après laquelle il aurait été peu à peu remplacé par le graphème notant toujours /ts/, à savoir <ç>? Ces graphèmes sont, pour le moins qu'on puisse dire, non traditionnels et servent à représenter des innovations phonologiques postérieures au latin classique.

Du côté des phonèmes qui manquent dans certaines formes, JTP cite le <-d-> de «huuiesseis» 'hubiésedes' (1467; l'accent qu'il écrit sur la forme existe-t-il dans le manuscrit?) [285]. Cet exemple, assure-t-il, per-

mettrait de faire remonter de plus d'un siècle l'amuïssement du <d> dans la désinence de la 2^e pers. du plur.; selon lui, la différence est due simplement au fait que la plupart des témoignages ayant servi à dater ce phénomène ont été empruntés à des textes beaucoup plus soignés (textes littéraires en général): la conservation est directement liée au registre linguistique. Il signale d'autre part l'effacement sporadique du <d> de «-ado» («listao» 1412, «sacao» 1456) [286]; cette disparition dans la graphie aurait la même explication que la perte du <d> dans la 2^e pers. des verbes.

Parmi les ajouts de graphèmes, JTP cite la présence (peu fréquente) d'un <h> dans des formes de participe passé («constituhido», «trahidas») [287], ce graphème servant à mieux marquer la limite syllabique (moins bien transcrite par <y>, «traydo», dans la mesure où <y> a fréquemment une valeur vocalique: «ydo», «caydo»). Ce <h> diacritique apparaît aussi dans des mots isolés, pour lesquels il aide à établir l'étymologie ou l'évolution (par l'attestation d'une diérèse): «kuharo» 'cola de carnero', «trahucando» 'agujereando'... Il aurait été intéressant de connaître l'ampleur de ces phénomènes par rapport au corpus utilisé et leur longévité.

Troisième type d'altération: les substitutions de graphèmes [288] touchent de nombreuses paires de phonèmes dès le XIII^e s.: labiales (~ <v>), fricatives (<-s-> ~ <-ss->) et affriquées (<ç> ~ <z>). En revanche on ne relève aucun cas de <j> ou <g> pour <x> avant 1407 [289], <x> pouvant à l'inverse remplacer <g>, <j> ou <i>. Comme ces échanges ne sont pas le fait de notaires particuliers, mais se retrouvent dans des documents dus à des plumes très diverses, JTP en conclut que diverses évolutions orientées vers la neutralisation de l'opposition entre sourde et sonore, qui avaient commencé dès le XIII^e, étaient en cours pendant la période étudiée, la confusion graphique de /f/ ~ /3/ marquant un certain décalage par rapport à d'autres échanges.

De toute façon, il insiste avec raison sur la durée nécessaire et aux changements phonologiques et à leur transcription par la langue écrite: pour /3/, par exemple, les graphies ont été, pour une large part, identiques aux graphies castillanes, <j>, <i>, <g>; mais face à ces graphies dominantes «persiste también la peculiarmente aragonesa escrita con ll» («concello» 1258, «fillo» 1265 – dans des contextes, semble-t-il, plus libres, moins surveillés –); c'est à cet ensemble (qui montre, s'il en était besoin, l'absence de norme) que s'ajoute, plus tard, <x>. Mais peu à peu, au cours du XIV^e, se fixent des usages qui redistribuent les emplois des graphèmes en fonction des éléments lexicaux dans lesquels ils interviennent: ainsi, «concejo»,

«conejos», «foia» etc. n'ont plus de variante en <ll> au XV^e siècle; les mots où alternent <ll> et <j> n'offrent pas d'exemples de <x> («*fixa» 'hija') [291]. Reste à souhaiter que JTP procède dès que possible à un examen systématique et exhaustif d'un corpus mieux délimité des documents de Teruel. Une telle contribution préciserait grandement les connaissances sur la période décisive des XIII^e-XV^e siècles tant pour la mise en place des graphies romanes que pour la diffusion des changements phonologiques.

2.10. Ricardo CIÉRBIDE, «Notas gráfico-fonéticas sobre la documentación medieval navarra» [37-47].

Dans cette étude au titre trop modeste, RC dresse un tableau à la fois large et précis des traditions graphiques navarraises telles qu'on peut les identifier dans les documents des XIII^e-XVI^e siècles qu'il examine. Il définit d'abord la langue qu'il analyse comme celle qui «a partir del primer tercio del siglo XIII sirvió a la Corte y a los notarios como medio de expresión escrita» [37]. Il précise [46]: celle qui se diffusa à partir de la chancellerie de Sancho VII le Fort (1198-1234). La population autochtone de parler roman vivait dans les villes de la Couronne; elle devint, au XIV^e, la force la plus représentative du royaume. En 1350, Charles II d'Evreux proclama ce parler langue officielle et jusque vers la fin du siècle il conserva un certain nombre de particularités graphiques, mais vers le début du XV^e, soit du fait d'une affinité progressive avec le castillan, soit du fait de l'influence croissante des modèles castillans, il ne lui restait plus que quelques traits spécifiques dans la seule représentation des phonèmes consonantiques [38]. Dans sa modalité graphique il constitue ce que RC appelle la «scripta navarra» [42], qu'il distingue à la fois d'une *scripta occitane* [38] et d'une *scripta gasconne* ou *béarnaise* [39]. La scripta occitane s'était établie dans les villes habitées par des immigrants occitans arrivés fin XI^e-début XII^e (San Cernín, San Nicolás de Pamplona, Estella, Sangüesa...); ancienne, donc, en Navarre, elle représentait un modèle plutôt archaïsant qui subit bien souvent l'influence du modèle navarrais. Quant à la scripta gasconne, implantée à Saint Sébastien, Pasajes, Fuenterrabía (comme au Nord des Pyrénées), elle devait son prestige à son emploi dans les documents publics et privés; utilisée de façon ininterrompue du XIII^e au XV^e siècle par tous les niveaux de l'administration [39], elle reflète certaines parentés linguistiques avec l'aragonais et le catalan d'un côté, avec le basque de l'autre.

Ce double cadre, chronologique et linguistique, étant fixé, RC examine en détail deux particularités souvent signalées de la graphie navar-

raise: l'épenthèse sans valeur phonétique de <u> dans <qu->, <gu-> («quarpintero», «triguo») et, en particulier, dans <quoa->, <guoa-> (réduit parfois à <goa-> [40]); ce phénomène se retrouve, à des degrés divers, dans les trois scriptæ. Puis il passe en revue les phonèmes consonantiques et les graphèmes qui les représentent. Ici des chiffres auraient été dans certains cas plus clairs que de simples exemples: ainsi le phonème /k/ est écrit (ordre de l'auteur) , <lg>, <l>, <ll>, <yl>, <lli>, <yll>; par ordre de fréquence (d'après le commentaire) la hiérarchie serait plutôt <yll> («la [grafía] más frecuente a lo largo de los siglos XII al XV» [42]), <l> (20% avant le XIII^e), <ll> (dans toutes espèces de mots), (aux XI^e-XIV^e s. plus fréquent que <il>, dont on ne relève qu'un seul exemple en 1164, «Tafaila», à la différence de ce qui se passe dans la scripta occitane), <lli> («relativamente abundante»), <lg> (rare: 4 exemples), <yl> (sporadique: «ayllenaar» 1263, «fayleztra» 1330 – on remarquera que «ayllenaar» comprend le groupe <yll>, non <yl> –). Il est difficile d'apprécier la fréquence réelle et la répartition des graphies réunissant moins de 20% des occurrences.

La même ambiguïté se répète pour les graphies de /ɲ/: «las más usadas fueron yn, ynn, nn» [42]. En revanche, ce qu'on apprécie dans l'analyse de RC c'est qu'il précise pour chaque phonème les caractéristiques dominantes des deux autres scriptæ, voire les tendances d'autres régions comme l'Aragon et la Catalogne. On retiendra qu'il considère à juste titre <l> comme un graphème à part entière pour /k/, et non comme un lapsus [41]. Cette graphie, qui se retrouve dans de nombreux documents de toutes origines, pose un problème général concernant les graphies simples ou réduites des consonnes: <n> pour /ɲ/; <c> pour /ts/ ou /dz/ devant <a>, <o>, <u>; <-s-> intervocalique pour /s/. La plupart des éditeurs estiment qu'il s'agit de banales erreurs graphiques et les corrigent; ils oublient que la gémation se produit en symétrie de la même façon (<nn> pour /n/; <ç> devant <e>, <i>; <-ss-> pour /z/).

Du point de vue de l'évolution des phonèmes, les échanges graphiques laissent penser, d'après RC, qu'à partir du milieu du XIII^e ou du début du XIV^e plusieurs neutralisations sont déjà bien avancées: /b/ ~ /v/, /z/ ~ /s/, /dz/ ~ /ts/. Il n'indique pas si elles procèdent du même pas ou s'il existe un décalage entre les palatales et les autres phonèmes, ou entre les affriquées et les fricatives. La conclusion, qui reprend en partie l'introduction, aurait gagné à synthétiser les grandes lignes de la scripta navarraise: digraphe à valeur monophonématique <qu->, <gu-> devant <a>, <o>; préférence de <yll> pour /k/, de <yn>, <ynn>, <nn> pour /ɲ/, de <x> pour /ʃ/. Elles prennent d'autant plus de relief que des lignes de conver-

gence apparaissent avec la Castille pour /ts/ <ç>, <c>, <sç> ou pour /z/ <i>, <j>, <g> (quand /k/ ne l'emporte pas) et qu'au niveau des confusions (<ç> pour <s> /s/, <s> pour <ss> /s/) les cas d'espèce rencontrés ne sont pas propres à la Navarre. C'est en s'appuyant sur des tableaux de synthèse qu'on pourra relier les unes aux autres les études monographiques et dépasser les cadres territoriaux les plus étroits pour suivre l'évolution de l'écriture dans l'espace de la Romania – en se libérant des découpages politiques ou administratifs actuels, non pertinents.

2.11. Margherita MORREALE, «La (orto)grafía como tropiezo» [189-197].

Cet article, très riche sur le plan documentaire, se présente comme une suite d'exemples juxtaposés, empruntés à des époques diverses (XIII^e-XVII^e siècles), sans réflexion d'ensemble sur le système graphique; l'essentiel étant pour l'auteur d'interpréter correctement les graphies anciennes pour en éliminer, pourrait-on dire, tout le superflu [196] dans la perspective d'un enseignement plus efficace facilitant en particulier la lecture à haute voix. Le titre lui-même, avec sa pointe bon enfant, est confus: ce n'est pas l'orthographe qui risque de faire trébucher, mais bien la variabilité graphique, ou la difficulté d'en saisir la signification – qui ne saurait être identique au début du XIII^e et à la fin du XVII^e, même si certains types de décalage entre graphie et phonologie se reproduisent à travers le temps. MM refuse à la fois les éditions modernisées et les éditions «que se atienen servilmente a las grafías de antaño» [189]. On ne saurait confondre, pourtant, les incongruités ponctuelles des copistes et les particularités des graphies médiévales; des solutions graphiques contradictoires ne peuvent être, davantage, considérées sans anachronisme comme des erreurs. Au fond, MM traite en même temps deux questions qu'il vaudrait mieux distinguer et aborder successivement: la description des graphies médiévales et l'établissement de textes satisfaisants pour l'enseignement de la littérature médiévale. Or le passage ne peut se faire que dans un sens: des textes régularisés ne sont d'aucune utilité pour l'étude de la graphie.

Dans son exposé, MM part le plus souvent des graphèmes; il lui arrive néanmoins de partir des phonèmes (/z/ ~ /s/, /dz/ ~ /ts/ [195]). Pour information, les graphèmes examinés sont <x>, <h> (latinisant ou anti-étymologique), <y> pour <i>, <-pt>, <-ct>, les consonnes géminées, ~ <v>, <c> ~ <ç>. L'analyse de détail est d'une grande finesse; MM tire notamment de sa profonde connaissance des manuscrits de l'Escorial dans le domaine des *romanceamientos bíblicos* d'innombrables exemples qui éclairent parfaitement les phénomènes étudiés. On regrette néanmoins une

tendance trop marquée à neutraliser le temps de l'évolution et le parti pris de considérer les signes graphiques sans valeur phonétique comme des marques superflues. Certes elle a raison de demander aux académiciens pourquoi «hemos de ser *conscientes* de nuestra *ciencia*» [196], mais tous les signes qui nous paraissent aujourd'hui superflus, ou redondants, ou contradictoires, étaient-ils dépourvus de signification aux yeux de ceux qui les employaient au Moyen Âge ou plus tard? L'écriture, en général, ne repose-t-elle pas sur des conventions toujours décalées par rapport à une simple transcription phonétique, à la seule fin de faciliter la lecture par une discrimination plus grande des formes écrites?

2.12. Gloria CLAVERÍA NADAL, «Grafías cultas en las variantes del *Rimado de Palacio* de P. López de Ayala y de los *Soliloquios* de Fr. P. Fernández Pecha» [49-64].

Avec cette contribution on est invité à changer de point de vue par rapport aux analyses précédentes et à se situer à contre-courant de l'évolution dans le sens d'une régularisation des graphies romanes. Dans les deux textes qu'elle étudie, tous deux du XIV^e mais transmis dans des ms. du XV^e (N et E pour le *Rimado*, A et B – les seuls – pour les *Soliloquios*), GCN, tout en reconnaissant la dette des graphies romanes à l'égard de l'orthographe latine, et par conséquent la part de la continuité dans les nouveautés graphiques, essaie de démêler ce qui est savant de ce qui est simplement latinisant par héritage. Bien qu'on n'en soit plus à l'époque des premières tentatives, la distinction est malaisée, car un <h>, par exemple, même s'il est anti-étymologique, peut provenir d'une contamination avec un autre modèle roman («herrado» 'errado' [E] comme «herramienta»). Où passe la limite entre latinisant et savant? L'auteur reconnaît que la difficulté est réelle [63]. Ici, un dépouillement exhaustif aurait sans doute aidé à mieux apprécier l'importance et les modalités de la graphie savante. GCN parvient néanmoins à identifier, par une analyse très fouillée des quatre textes, plusieurs types de *cultismos* graphiques. Ils obéissent très souvent à un retour en arrière qui pousse à réintroduire dans la graphie un caractère qui en avait disparu ou était devenu rare («honrra» [B], «honrrar» [E], «heredat» [E]) et, de proche en proche, à ajouter des graphèmes parasites là où le latin les ignorait («husar» [E], «hordenelas» [A]), à généraliser en quelque sorte le réflexe d'ultracorrección [53]. Dans le cas de «her-», cependant, GCN, citant M. Morreale, fait remarquer à juste titre que <h-> est le support de l'abréviation <er> [54], ce qui contribue à expliquer la résistance, voire la propagation du graphème à l'initiale, au moins dans certains contextes.

Outre la conservation des digraphes [cons. + <h>] («thesorero» [A], «matheria» [B]), la déviation savante peut entraîner aussi la duplication des consonnes [55-56], la sélection de variantes graphiques complexes de préférence à des variantes simples («captiuo» [A] / «catiuo» [B], «tractan» [N] / «tratan» [E], «elecçion» [N] / «eleçion» [E], / «sciencia» [A] / «çiençia» [B], «condepnado» [N-B] / «condenado» [E-A]). Mais la variation graphique se double très souvent d'une variation phonétique («obsкуро» [E] / «escuro» [N], «delectables» [B] / «deleytables» [A], «rregno» [B] / «rreyno» [A]). Le choix savant n'est donc pas monovalent et c'est peut-être ce décalage délibéré par rapport à l'évolution phonétique qui confirme le mieux son caractère intentionnel: il est revendication de différence, d'identité.

Il ne s'agit pas toujours de choix propres à l'Espagne: <p> devant <m> ou <n> est une imitation de l'écriture française [60], la duplication des consonnes initiales est un phénomène européen qui contamine jusqu'au latin médiéval [56]. Obéissant à de nombreuses motivations, scripturales, culturelles, intellectuelles, idéologiques, les graphies savantes constituent en tout cas un phénomène propre au monde de l'écrit et, en la matière, l'opposition habituelle *savant* / *populaire* n'aurait pas grand sens; l'écriture par elle-même est une forme de savoir, marquée au coin du latin. Les modèles qu'elle utilise, hérités du latin ou élaborés à partir des modèles traditionnels, peuvent, selon les circonstances, subir plus fortement l'influence de la langue source. Mais il ne s'ensuit pas que l'histoire de la graphie romane se réduise à une continuité sans faille menant de l'orthographe latine aux orthographes des langues romanes actuelles [49]. Cette histoire est faite aussi de ruptures, de retours en arrière, de choix sans lendemain. L'ironie veut parfois, comme le rappelle GCN dans sa conclusion, que les aléas du parcours privilégient éventuellement les formes savantes qui, à un moment de l'histoire, ont été introduites à contre-courant de ce qui avait été auparavant le mouvement dominant: *hombre*, *honrar*, *examinar*, *absolver* en sont quelques exemples.

2.13. Ángeles LÍBANO ZUMALACÁRREGUI, «Diacronía de las alter-nancias gráficas navarro-aragonesas: las sibilantes medievales» [135-148].

Bien que certains linguistes préfèrent distinguer les modalités de la langue parlée en Navarre et en Aragon (cf. plus haut R. Ciérbide), ALZ choisit d'étudier en les regroupant un aspect particulier, la graphie des sifflantes fricatives et affriquées; son corpus comprend deux séries de documents: pour l'aragonais, les *Documentos lingüísticos del Alto Aragón* édités

par T. Navarro Tomás (doc. 95-132, ci-dessous *DLAA*), pour le navarrais, les *Textos lingüísticos navarros* édités par F. González Ollé (37 documents allant de 1301 à 1393, *TLN*). La période du XIV^e se découpe d'elle-même: le *dialecte* aragonais, selon Navarro Tomás, n'apparaît pas avant le XIV^e dans ce type de documents; au XV^e, le navarrais s'est presque complètement castillanisé [137]. ALZ extrait de ces textes des renseignements qu'elle présente dans un tableau [139] en fournissant pour chaque graphie le nombre des items enregistrés pour les trois articulations: «dento-alveolar», «alveolar», «prepalatal» dans les textes aragonais d'une part, dans les textes navarraïes de l'autre.

Ce souci louable de synthèse et de classement est obéré, malheureusement, par plusieurs options difficilement défendables. En premier lieu, les unités de comptage sont les *vocables*, comptés pour un, même s'ils se répètent [138]. De fait, dans les exemples cités p. 141 et sv. on s'aperçoit que les vocables en question sont les formes différentes des documents. Tout se passe donc comme si l'on procédait à une analyse lexicale ou morphologique, alors que l'étude porte sur la présence de telle ou telle graphie dans les textes. En outre, ce flottement terminologique initial se répète dans d'autres détails: p. 146 «el dígrafo es *j*», p. 147 «el dígrafo *s*», «El sonido vocálico palatal *i* se antepone, como marca de palatalización, a *x* (*Artaixona TLN* [1338])» (confusion entre vrai digraphe, cette fois, et séquence de phonèmes), p. 141 «aquellos vocablos que contienen un étimo latino TY, CY [...] lo resuelven con una solución semiculta» (comme si la graphie du XIV^e s. dépendait de l'étymon, cf. plus haut). On pourrait aussi se demander s'il est légitime d'inclure les fricatives prépalatales dans les sifflantes.

L'inconséquence est parfois dans la présentation ou le commentaire; ainsi, p. 139, la colonne «prepalatal» correspondant à la ligne *-s-* comporte une note précisant que le nombre indiqué renvoie à «S inicial» (comment *-s-* peut-il être dans certains cas initial?); p. 143, ALZ distingue pour /ts/, sans expliquer la différence, entre finale de mot et finale absolue (en finale absolue <-z> semble dominer, malgré la présence ponctuelle de <ç>; le phonème se serait-il assourdi plus souvent en finale de mot qu'en finale absolue?); p. 142, «Ante sonido consonántico, los notarios aragoneses escriben ç, *Açnar DLAA* [1340]», mais p. 144 ALZ cite le doublet «leç-das» *DLAA* [1349] ~ «lezda» *DLAA* [1357]; p. 144, pour /dz/ «los copistas emplean exclusivamente el grafema *z*», mais certains des exemples qui suivent, écrits avec <z>, sont cités plus loin avec <ç>: «plazo» *TLN* [1322] ~ «plaço» *TLN* [1322] (p. 145), «vezinos» *DLAA* [1312], *TLN* [1353] ~ «veçino» *DLAA* [1318] (ce qui démontrerait un assourdissement de l'af-

friquée, moins prononcé en Navarre qu'en Aragon). Plus largement, l'examen est construit à partir d'un schéma préétabli de correspondance entre graphèmes et phonèmes, corrigé ici ou là, semble-t-il, en fonction du caractère supposé sourd ou sonore du phonème dans tel mot.

Ce schéma est sans doute globalement juste (puisqu'il émane de connaissances diachroniques préalables), mais il a l'inconvénient de reposer sur une pétition de principe, ce qui rend le tableau de la p. 139 doublement critiquable: alors qu'il entend montrer la représentativité des divers graphèmes, il ne prend en compte qu'une occurrence par forme; d'autre part, il induit, sans critère explicite d'identification, du graphème au phonème (comme le prouvent les commentaires); or rien n'indique que tout <z> transcrive une sonore – ALZ renonce elle-même à trier /s/ et /z/ dans <-s-> et <-ss-> [147]. La malchance veut, de surcroît, que trois totaux soient faux dans le tableau 1: en colonne 4 il faudrait lire «468», non «492», en col. 5 «1120», non «1149», en col. 6 «819», non «766». En col. 4, seul l'oubli d'une valeur en ligne peut expliquer l'erreur (les totaux des col. 1 et 2 sont exacts); col. 5-6, l'erreur s'explique en partie – si l'on se reporte au tableau 2 – par le glissement de la valeur de <sc> vers la droite pour *DLAA*, mais il doit y avoir d'autres inexactitudes. Les pourcentages du tableau 2 seraient, de toute façon, plus utiles si, au lieu de fournir la proportion des formes employant chaque graphème, ils exprimaient la fréquence avec laquelle chaque phonème est représenté par les divers graphèmes.

Ces critiques n'enlèvent rien à l'importance du travail de collecte réalisé: le corpus regroupe presque 5 000 formes (on peut donc envisager entre 10 000 et 15 000 occurrences), ce qui permet déjà de nombreuses observations. ALZ souligne [148] que les graphies de sourdes (<c>, <ç>) l'emportent numériquement sur les graphies de sonores et marquent une tendance de l'affriquée dento-alvéolaire à l'assourdissement, surtout en Aragon. La prise en compte des occurrences ne modifierait pas cette déduction, si elle restait basée sur le système de correspondance graphème-phonème retenu. Toutefois, deux autres paramètres doivent intervenir. En théorie il n'est pas certain que tout <z> transcrive une sonore: dans les formes où, depuis le XIII^e au moins, on relève une variation <ç> ~ <z> («raçon» ~ «razon»), on peut se demander quelle était la nature de l'affriquée; il aurait fallu disposer de connaissances sûres à cet égard pour interpréter la valeur phonétique et phonologique de chaque graphème censé représenter une sonore. Par ailleurs, même si une forme comporte en toute probabilité une sonore, quand l'articulation se modifie l'écriture conserve (un certain temps) le graphème habituel; la correspondance sup-

posée entre graphème et phonème n'est plus alors que fictive; mais on ne peut savoir à quelle date est survenu ce décalage, d'autant qu'il n'a pas dû, au départ, se produire de façon continue.

Ces remarques valent pour tous les graphèmes sonores, dans un contexte de tendance à l'assourdissement. Dans un mot, le passage graphique de la sonore dominante à la sourde intermittente confirme plus qu'il n'annonce l'évolution phonétique. Cela dit, et en admettant pour chaque évolution un décalage chronologique entre l'évolution réelle et son expression dans la graphie, des différences d'époque sont éventuellement perceptibles dans les divers changements. Ainsi, la confusion des fricatives /z/ ~ /s/ semble avoir devancé l'assourdissement de l'affriquée /dz/, qui commencerait seulement à apparaître dans l'écriture au XIV^e [144]. Quant à l'assourdissement de la prépalatale (pour ALZ fricative /ʒ/ ou affriquée /dʒ/), d'après les textes examinés il ne semble pas encore attesté; ALZ n'en dit rien et traite /ʒ/ et /ʃ/ comme deux phonèmes distincts; tout au plus quelques signes avant-coureurs suggéreraient un début d'évolution, par ex. la graphie <ch> dans «aparechada» *TLN* [1315], «monche» *DLAA* [1359], ou la variation «leyassen» *TLN* [1340] ~ «leyssado» *TLN* [1363]. Enfin, si la plupart des graphèmes sont utilisés dans les deux dialectes, on retiendra que les notaires navarrais emploient plus souvent <ti> /ts/ que leurs collègues aragonais; ils font alterner <j> et <g> /ʒ/, les aragonais préfèrent <j>; ils ont une exclusivité: l'utilisation, parfois, d'un digraphe dont le premier élément est <i>, <y> pour transcrire la fricative palatale /ʃ/ («baixar» [1340], «leyssado» [1363]). L'accent étant mis sur l'originalité des graphies navarro-aragonaises, la diffusion des graphies castillanes n'est pas étudiée en tant que telle. On ne saurait cependant passer cette évolution sous silence puisqu'au XV^e s. ALZ a bien précisé qu'en Navarre au moins la castillanisation était terminée [137] et que l'Aragon lui aussi avait vu ses graphies propres concurrencées par celles de son voisin (cf. ci-dessus J. Terrado Pablo).

2.14. Cristina OSÉS MARCAIDA, «Sibilantes en la documentación medieval guipuzcoana» [199-209].

À la différence d'Á. Líbano, COM réduit son champ d'étude à l'affriquée dorsodentale sourde et à sa version sonore, identifiées par l'intermédiaire des graphies <ç> et <z>. Le phénomène est examiné dans des documents de la *Colección Diplomática del Concejo de Segura (Guipúzcoa)* couvrant tout le XIV^e siècle et la première moitié du XV^e [199-200]. Elle n'indique pas les références des textes analysés, ni l'ampleur du cor-

pus; tout au plus précise-t-elle que tous les textes ne sont pas du Guipúzcoa: certains sont d'Álava, d'autres procèdent de la chancellerie royale. Très vite le commentaire fait ressortir que l'essentiel des problèmes concerne la pertinence des choix de l'éditeur, L. M. Díez de Salazar, dans la transcription des caractères manuscrits, notamment du <s> long, du sigma, du cinq et de la spirale, sachant par exemple que <σ> peut noter <s> ou <z>. Le classement établi par COM à partir de l'édition, en particulier pour les contextes d'apparition de <z>, paraît, en conséquence, assez artificiel puisqu'il nécessite pour chaque sous-section une discussion paléographique. Cette discussion, en elle-même très intéressante, aurait dû, pour des raisons d'ordre et de clarté, précéder l'examen proprement graphique, d'autant que les données ne sont pas redistribuées ni commentées globalement après critique de la transcription.

Le résultat pour le lecteur est qu'il ne se dégage aucune conclusion nette de l'exposé, qui tend à se réduire à une énumération d'exemples présentés, soit en fonction de la position du graphème dans le mot (<ç> pp. 204-205), soit en fonction de l'étymologie [205-206]. On y retrouve des raccourcis déjà mentionnés dans d'autres articles: «SK' se resuelve básicamente en "sç"» [206] (avec un doute sur la nature de <sç>: transcription de l'éditeur ou graphie du manuscrit?); et des approximations qu'il aurait été facile d'éviter: «"Sç" es más usado que "ç" (muy minoritario) en voces que no tienen etimológicamente SK'» (comme *recibir* et ses composés, mais quelle est la fréquence respective de chaque graphème?). Dans la source exploitée, il aurait été utile, également, d'examiner à part les documents dus à des notaires du Guipúzcoa, ne serait-ce que pour vérifier s'il existait des différences appréciables entre les traditions locales et les pratiques des autres régions ou types de documents; une réponse est donnée p. 208: «Los manuscritos guipuzcoanos y alaveses demuestran que su comportamiento no debe separarse del conocido para los de la cancillería real castellana», mais on ne peut dire que la chose ait été démontrée et, si elle est exacte, elle surprend: la graphie de la chancellerie se distingue, d'habitude, de la graphie notariale.

COM signale, en revanche, quelques nouveautés qui mériteraient des confrontations avec d'autres collections documentaires: «voçe», non «voz» (1434 Ormaiztegui); 2 «calçes» (1448 Zalduondo), 3 «calses» (1 1428 Olaberría – que l'éditeur aurait dû transcrire «calzes» [207, n. 18] –, 2 1448 Segura a) / 6 «calzes» (1428, Olaberría); «asyon» (1449 Segura a) / «açion» (1428 Olaberría), «abçion» (1444 Segura), «açion» (1448 Segura a); «Sevilles» 'civiles' (1449 Ormaiztegui) / «çevil» (53-1384 Segura), «çivil» (1426 Legazpia), «çeviles» (1448 Segura a), «çiviles» (1433 Legazpia) [207-

208]. Elle interprète ces écarts de graphie comme le signe d'une confusion entre sifflantes. Si tel est bien le cas, cette évolution, encore très ponctuelle, se laisserait dater dans ces documents de la première moitié du XV^e. Mais il conviendrait, pour porter un jugement global sur la relation entre les graphies des documents et la situation phonétique réelle, de procéder à deux vérifications: l'une sur les variantes éventuelles (<z> ~ <ç>) dans les mots employés par les notaires du Guipúzcoa, l'autre sur les variations entre documents du Guipúzcoa et documents castillans contemporains – on remarquera que si la distance est faible entre les premiers et les textes émanant de la chancellerie royale, on peut s'attendre à de sensibles différences par rapport aux documents notariaux castillans, qui relèvent d'autres registres que les textes de la chancellerie.

2.15. Pilar Díez de Revena Torres, «Algunos problemas gráficos en documentos murcianos del siglo XV» [65-74].

Cette étude s'inscrit dans une longue série de publications sur les documents de Murcie (les références en sont rappelées n. 1). PDR a choisi, cette fois, d'examiner, «a propósito de las grafías, el reflejo de otras lenguas y dialectos vecinos en la documentación murciana» [66], exactement dans 12 documents (1421-1495) édités en 1991 par M. Rodríguez Llopis. L'article se présente surtout comme un inventaire qui énumère les graphies correspondant à certains groupes latins, ex. «/nn/ > ñ» [68]. Les rubriques sont ambiguës: elles mentionnent les groupes entre barres obliques, comme s'il s'agissait de phonèmes: «/ct/ > ch» [66]; cette confusion s'aggrave p. 71 où elle s'étend aux graphies romanes: «/-ns-/ > /-ss-/». D'autre part, l'ordre d'exposition, qui n'est ni annoncé ni justifié, paraît largement suggéré par l'affinité entre les phonèmes transcrits par les graphies, ce qui expliquerait l'assimilation des graphies à des phonèmes dans la partie droite des rubriques. Les listes d'exemples, toujours utiles en elles-mêmes, auraient gagné en lisibilité si elles avaient indiqué le nombre d'occurrences de chaque forme. On ne sait, du reste, si le dépouillement est exhaustif ou sélectif. Ici encore, des tableaux auraient permis d'apprécier le rendement de chaque graphème pour un phonème donné. Et peut-être suscité quelques commentaires: «muy» n'est pas à sa place sous «/ult/ > ch», à côté de «muchas», «muchos» [67]; «mill» sous «/ll/ > ll» et «mil» sous «/ll/ > l» devraient être rapprochés, comme «villa» et «vila» (une citation de Menéndez Pidal rappelant que «la simple *l* es también muy usada al lado de *ll*» ne suffit pas à décrire avec exactitude l'état des documents de Murcie où, d'après les exemples cités, <ll> est beaucoup plus fréquent que <l> – dans quelle proportion? –). PDR rend mieux compte de la variété graphique de /n/, quelle que soit l'étymologie, lorsqu'elle souligne

la présence, en face de <ñ>, graphie castillane dominante, de <ny>, courante en Aragon et en Catalogne, les deux alternant dans certains documents [68]. À cette occasion elle soulève le problème des copies, dont elle justifie l'emploi dans la mesure où elles révèlent des habitudes graphiques non castillanes [74].

Sur un plan général, cependant, il est difficile de comparer des originaux, qui attesteraient massivement la prédominance des graphies castillanes, et des copies, qui témoigneraient seulement d'un certain métissage graphique, normal compte tenu des diverses traditions socio-culturelles locales – sauf si l'intention est précisément de montrer l'existence, dans le personnel des municipalités, de secrétaires d'origine non castillane. Cet aspect, en effet, n'est pas sans intérêt, en tant que trace d'une histoire qui tend à s'éloigner, s'il est vrai, comme l'écrit PDR, qu'au XV^e siècle «parece superada u olvidada la influencia catalano-aragonesa que se había producido en los siglos pasados» [74].

On retiendra avec l'auteur que l'assourdissement de /dz/ et /z/ continuait à s'étendre – pour montrer qu'il n'était pas terminé PDR cite des formes qui s'écrivent toujours avec <ç>, et d'autres qui portent <z> à l'initiale: «zenso», «zensalero»; mais la confusion même entre <ç> et <z> (dans les dernières) et la stabilité de la sourde (dans les premières) donneraient plutôt à penser que l'assourdissement s'était généralisé. Par ailleurs, la relative régularité graphique qui apparaît dans l'inventaire, au-delà de l'émission étymologique, mérite d'être relevée: pour /c/, toujours <ch>; pour /n/ <ñ> largement majoritaire, <ny> dans quelques mots («senyor(es)», «donya», «tanye» [69]); pour /l/, la plupart du temps <ll>, quelques exemples de <l> («mil», «vila» [67]); pour /ts/ <ç> presque partout, quelques <c> («gracia», «conciencias» [71]), quelques <sc>, <sç> («acrescentamiento», bizarrement cité sous la rubrique «Posconsonántico» comme «conçeo» [70], «paresçio»), avec quelques interférences ou alternances («çenso» / «zenso»; «fizierte», «trezientos» / «fiçieramos», «quatroçientos»); pour /s/ nette prédominance de <s> sur <ss> («diese», «fiziese» / «diesse» [71]). Au total, aucune graphie (sauf <ny>) qui ne puisse se rattacher aux modèles castillans usuels.

2.16. Micaela CARRERA DE LA RED, «Grafías y grafemas representativos de sibilantes en documentos dominicanos de los siglos XVI y XVII» [25-36].

Après une introduction méthodologique assez développée et très pertinente, MCR énumère les 20 documents (1509-1610) sur lesquels repose

son étude et en résume les principales caractéristiques graphiques (§ 5); elle conclut en attirant plus particulièrement l'attention sur quelques-unes d'entre elles. La perspective annoncée est plutôt celle de l'approche quantitative d'une scripta [25]. Mais la description des documents ne fournit aucune donnée quantitative et les observations très fines qu'elle contient ne sont pas reprises dans une véritable synthèse. Le lecteur reste donc sur sa faim, car au début du § 7.2, quand MCR remarque «Queda aún mucha tarea por hacer», il attend encore le début de l'analyse annoncée.

Pourtant ce qui précède est loin d'être dénué d'intérêt. MCR rappelle qu'au XVI^e et au XVII^e siècle, «si bien existían modelos escriturarios imperantes y diferentes tipos de letras a los que amoldarse – gótica cursiva, cortesana, cortesana cursiva, cortesana procesal e itálica o humanística –, la ortografía era, en buena parte, resultado de la personalidad y habilidad de cada cual» [27]; or les secrétaires auxquels sont dus la plupart des documents examinés n'avaient pas toujours reçu une formation très poussée. L'auteur, qui a déjà abordé le sujet dans d'autres publications, divise les deux siècles en trois périodes: (1) 1509-1550, période de continuité par rapport à la langue de la métropole; tout au plus note-t-on dans les voyelles atones une certaine fluctuation du timbre; les sifflantes se répartissent régulièrement en deux ordres; (2) 1551-1610, période d'innovation phonétique et phonologique, avec la perte du [-s] implosif, la disparition de l'opposition /ʒ/ ~ /ʃ/, confusion entre /-r/ et /-l/; (3) après 1611, période, semble-t-il, de réaction où les documents ne portent plus la trace des innovations de la période précédente, si ce n'est dans le timbre des voyelles atones et la tendance au *seseo* [28].

Elle introduit ensuite la notion d'*archigraphème*, qui permet de symboliser, en face d'un phonème donné, un ensemble de graphèmes, par ex. pour /s/, <SS> subsumant <ss>, <ʃʃ>, <ʃs> [29]. En fait on peut se demander si cette notion est opératoire quand elle recouvre deux phonèmes, comme c'est le cas pour <S> (/s/ ~ /z/) à travers <s>, <ʃ> et <σ>, d'autant que <σ> peut représenter également le phonème /dz/ et correspondre alors à l'archigraphème <Z>; la vraie question est de savoir, en général, quel phonème est représenté par tel graphème, le nombre des variables pour un même phonème pouvant, selon l'époque et le texte, dépasser largement le nombre de trois. L'archigraphème n'est utile que s'il réunit les divers graphèmes qui représentent un phonème donné et un seul. MCR, admettant sans doute une correspondance régulière entre graphème et phonème, ne précise pas suffisamment, dans ses brèves descriptions de documents, la valeur phonologique des graphèmes qu'elle mentionne. Cette place accordée à la relation implicite la conduit à des formulations

pour le moins inattendues: «empleo ocasional, en posición intervocálica, del grafema medieval <σ> con valor de <z>» [30] et lui fait attribuer dans la graphie un rôle excessif à l'étymologie [30, 31, 35]. Pourquoi l'étymologie imposerait-elle au XVI^e siècle une graphie <ss> à *vasallo* écrit «vafallo» en 1533 [35]? Contrairement à ce qu'on lit dans quelques-unes des contributions de l'ouvrage, et entre autres dans celle de MCR, il n'est pas justifié de considérer <f> et <σ> comme des signes qu'il faudrait d'abord transcrire par <s> et <z> avant de les considérer comme des graphèmes. <f> et <σ> sont des graphèmes à part entière, hérités de l'écriture médiévale – MCR le souligne elle-même [34]. S'il leur arrive d'alterner, plutôt avec <s> pour le premier et plutôt avec <z> pour le second, <f> peut aussi assurer la fonction de <ss> («proveyeſe», § 6.2.3), voire de <z> («vafiarſe» une fois [30]) et <σ> celle de <c> /ts/ («confiſio(n)» [30]), ou de <ss> /s/ («aſy» [30]), quand ce n'est pas de <s> /z/ ou de <i> /3/ («veſytados» [30]).

Quant à la question de savoir à partir de quel seuil un échange de graphèmes peut revêtir une signification phonétique, le critère d'irrégularité [34] ne paraît pas être le meilleur, étant donné que des échanges réguliers ne peuvent s'observer qu'après la diffusion du graphème innovant; s'il est bien certain que toutes les raisons de l'échange doivent être explorées et discutées tant qu'une substitution reste très rare (le lapsus n'étant pas exclu, ne serait-ce que par attraction contextuelle), on ne saurait éliminer d'office la signification diachronique de confusions ponctuelles, qu'on a trop tendance à considérer comme des «erreurs», des «graphies incorrectes», qui ne devraient pas être au regard de l'étymologie etc. [34-35]. Ces réserves n'empêchent pas de souscrire à l'appréciation générale de MCR sur son corpus (d'après les exemples cités): dans le domaine des sifflantes les documents dominicains des XVI^e-XVII^e siècles présentent à la fois des aspects extrêmement conservateurs et des aspects novateurs [35]. La polygraphie pour un même phonème reste forte. Mais elle traduit aussi une évolution phonologique qui demanderait à être mieux cernée.

2.17. Ramón SANTIAGO, «Apuntes para la historia de la puntuación en los siglos XVI y XVII» [243-280].

Cet exposé très érudit et documenté complète parfaitement les autres contributions de l'ouvrage, qui ne comptent pas les signes de ponctuation parmi les graphèmes ou s'intéressent à d'autres problèmes. RS privilégie la période des XVI^e-XVII^e siècles parce qu'il estime qu'elle a moins attiré

l'attention des chercheurs que le Moyen Âge ou l'époque moderne [243]. Il rappelle en effet les publications de J. Roudil, J. Aufray, M. Morreale, J. M. Bleuca, C. de Nigris pour l'espagnol, celles de N. Catach pour le français et le numéro spécial de *Langue française* (1980); pour le latin, les Actes du Séminaire international de Rome (1984), édités par A. Maierù (1987) – entre autres. La période choisie se laisse en outre borner par deux références majeures: Nebrija (*Reglas de Orthographia*, 1517) et l'Académie (*Orthographia Española*, 1741).

Mais une chose est la ponctuation d'après l'orthographe normative, autre chose la ponctuation dans la pratique réelle de ceux qui écrivent, et de ceux qui impriment (ils ont aussi leur doctrine, ou leurs usages, et il n'est pas toujours aisé, quand les manuscrits ont disparu, de savoir quelle est leur part dans la version publiée). RS, tout en mettant l'accent sur l'évolution des idées dans les traités, dont il analyse la terminologie avec beaucoup de détail, décrit également les changements progressifs qui se font jour dans les textes: il observe un lien constant entre la conception que se font les théoriciens de l'énoncé et l'emploi des signes qui ont pour fonction d'en délimiter les divers segments. À cet égard on peut remarquer que la *Gramática castellana* de Nebrija (Salamanque, 1492) n'emploie que le point et les deux-points – à l'exclusion donc du point-virgule et de la virgule. Son *Lexicon* (1492, même imprimeur) et son *Vocabulario* (1495, même imprimeur) partagent cette caractéristique⁽⁵⁾. En l'occurrence, ce système de ponctuation traduisait directement les options théoriques de Nebrija: à ses yeux, la ponctuation romane n'était autre que la ponctuation latine, au point qu'il n'évoque même pas la question dans sa *Gramática* [248]; il n'en traite que dans certaines éditions des *Introductiones*, et par un biais révélateur: «De punctis clausularum» (comp. Correas, *Orthografia Kastellana*, 1630: «los puntos de la oracion»). Le point (ou *colum ~ colon*) terminait un énoncé (une clause); les deux-points (ou *comma*) séparaient les différentes phrases de l'énoncé (membres de la clause) ou les divers éléments d'une énumération.

(5) Les quelques <;> ou <, > présents dans les versions d'Admyte sont dus à des erreurs de transcription: pour le *Lexicon*, 56v lire «[E]o. is. iui.» (non «iui.»), 87r lire «escondida mente» (non «m,rente»), 98r lire «Misericor. dis.» (non «Misericor.»), 147v lire «Texo. is.» (non «Texo.»; pour le *Vocabulario*, l'original emploie <;>, non <, > les deux fois: 1v lire «caeteris ho-minibus:» (non «ho-minibus;»), 1v lire «tibi princeps illustrissime:» (non «illustrissime;»). Les *Introductiones latinae* (Salamanque, 1481), sorties des presses d'un autre imprimeur, ne présentent, elles non plus, ni <;> ni <, >.

En fait, le point avait plusieurs fonctions: il servait notamment à isoler un mot cité ou un élément quelconque (lettre, groupe de lettres, morphèmes, désinences), à séparer les termes d'une énumération (en quoi il empiétait sur la fonction des deux-points). Quant aux deux-points, ils pouvaient aussi précéder un subordonnant, un coordonnant, un circonstant, etc. Autrement dit, les deux signes cumulaient diverses fonctions, dont certaines leur étaient communes. Ils ne suffisaient pas, de toute évidence, à délimiter de manière explicite les différentes séquences que pouvait renfermer un énoncé. Pourtant RS cite de nombreux ouvrages qui n'utilisaient que ce système (parmi eux la *Celestina*, 1499) [249]. La liste est longue, aussi, des traités d'orthographe qui n'ont fait aucune place à la ponctuation [247]. Dès la première partie du XVI^e, néanmoins, A. Venegas (1531) et F. de Robles (1533) admettaient la possibilité d'introduire à l'intérieur de l'énoncé, en plus des deux-points, la virgule </> [250]; dans la seconde moitié du siècle commençait à se répandre le point-virgule (déjà utilisé dans la traduction de l'*Arcadia* [1547, Tolède, Juan de Ayala]) [255].

La terminologie variait parfois d'un auteur à l'autre; dans la pratique, il y eut progressivement une redistribution des signes à l'intérieur de l'énoncé, <,> remplaçant peu à peu </> pour la virgule. Tous les auteurs n'assignaient pas non plus les mêmes fonctions aux mêmes signes. La diffusion de la virgule et du point-virgule se fit surtout au détriment des deux-points, mais aussi du point, qui se vit reléguer à la fin de l'énoncé. À mesure que se fixaient théories et usages typographiques la terminologie réduisait de plus en plus sa foisonnante diversité pour se restreindre aux appellations d'aujourd'hui: *coma*, *punto y coma*, *dos puntos*, *punto* [268]. D'après RS, le système actuel se serait stabilisé au cours du deuxième tiers du XVII^e siècle, ce qui ne signifie pas que l'unanimité s'était établie entre les théoriciens, ni que l'Académie, au XVIII^e, n'a pas repris quelquefois certaines dénominations ou définitions anciennes. Du reste, comme les autres domaines de la langue, même écrite, la ponctuation ne cesse d'évoluer; É. Brunet 1981 l'a clairement démontré pour le français des XIX^e et XX^e siècles.

Cette brève histoire qu'en brosse RS met en relief, d'une part, le poids de la tradition (et des *artes punctandi* médiévaux), de l'autre l'apport étranger: A. Manuzio, par exemple, utilisait déjà, dans son édition de Pétrarque (1501) les quatre signes actuels [246]; bon nombre des imprimeurs des XV^e-XVI^e siècles en Espagne étaient des étrangers et divers ouvrages d'auteurs espagnols ont été édités à l'étranger. Pour des raisons d'espace, certains signes ont été délibérément laissés de côté: points d'exclamation et d'interrogation, parenthèses etc. [244]. Mais les aspects traités le sont avec un grand luxe de précisions chronologiques et de citations

pertinentes; on ne peut que renvoyer le lecteur à cette monographie très dense, presque touffue par endroits du fait de sa richesse. Ce travail de défrichage devrait inspirer d'abondantes recherches ponctuelles, qui décriraient les avancées, les réticences ou les refus, la compétition entre marques et s'effectueraient sur chaque signe, sur les textes comme objets typographiques, en incluant les textes américains (non pris en compte par RS), sur l'évolution de la réflexion théorique comme sur la didactique de l'écrit. Ces problèmes, très liés à l'analyse syntaxique, sémantique, pragmatique du discours et de l'énoncé, sont plus actuels que jamais, de la prose littéraire ou scientifique à la poésie, au texte juridique, publicitaire, journalistique ou simplement technique (sans oublier les manuels scolaires!), car les solutions retenues expriment toujours des prises de position psycho- et socio-culturelles, voire politiques et idéologiques sur la langue.

2.18. Adolfo ELIZAINCÍN, Marisa MALCOURI, Magdalena COL, «Grafemática Histórica: Seseo y Yeísmo en el Río de la Plata» [75-82].

Comme le laisse entendre son titre, l'article d'E-M-C cherche à montrer comment certaines confusions graphiques sont susceptibles d'attester en Uruguay, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, l'existence de deux phénomènes essentiellement oraux, le *seseo* (/s/ pour /θ/) et le *yeísmo* (/j/ pour /ʎ/). Aucun corpus n'est mentionné; les documents mis à contribution appartiennent aux genres les plus divers, mais les auteurs privilégient pour la linguistique historique le témoignage du locuteur qu'ils appellent, de façon un peu obscure, «hablante semiculto»: celui qui sait écrire sans avoir toutefois beaucoup d'instruction [76]. Ils rappellent, à bon escient, que l'Uruguay du XVIII^e siècle avait peu d'écoles (Montevideo n'a été fondée qu'en 1726), pas d'imprimerie, donc pas de journaux, et que dans ce contexte l'influence de l'Académie était quasi inexistante⁽⁶⁾. L'écriture, par conséquent, suivait les traditions péninsulaires plus ou moins régularisées au cours des deux siècles précédents et l'on pouvait s'attendre à un certain flottement, par exemple dans la graphie des sifflantes et des palatales.

(6) De toute façon, l'Académie elle-même a hésité sur bien des choix. E-M-C citent le cas de <y> ~ <i> pour noter la consonne ou la voyelle: en 1726 (Proemio du Dictionnaire), <y> devait noter la consonne en toute position («yace», «ayuda»), mais les diphtongues s'écrivaient avec <i> («aire», «reino», «mui») [77]. En 1741 (*Orthographia*), l'Académie prescrivait <y> dans les diphtongues («ayre»). En 1754 (nouv. éd. de l'*Orthographia*), elle maintenait <y> pour les diphtongues («reyno»), sauf pour <ui> et pour les formes verbales («amais», donc «reyneis») [78]. Signalons un lapsus pp. 77-78 où «crecientes» est à lire «decrecientes».

La présence et l'extension du *seseo* ne fait aucun doute pour les auteurs: «justisia» 1730, «posecion» 1730, «vesino» 1742, «capatas» 1742, «cabesa» 1742. Au point qu'ils affirment, sur la foi des documents, que le phénomène était généralisé [79] – ils ne précisent pas à quelle époque – et ils en voient la confirmation dans les textes de J. M. Pérez Castellano («el primer escritor nacional») qui, en 1798, écrivait «ofrescan», «sensillo», «graza». C'est peut-être aller un peu vite en besogne ou, à l'inverse, enfoncer des portes ouvertes. Il n'est pas dit que les graphies traditionnelles n'apparaissent plus dans les documents et il serait étonnant que <s> et <z> s'échangent systématiquement. Bien que les exemples fournis étaient l'existence du *seseo* au XVIII^e siècle, il serait indispensable d'avoir une vue plus statistique du phénomène, d'en étendre le repérage à divers types de texte, et d'en intégrer l'étude à l'analyse complète des anciennes fricatives et affriquées dento-alvéolaires (cf. «capatas»). E-M-C ne mentionnent qu'en passant les phonèmes de référence /s/ et /θ/, par rapport auxquels l'Académie retenait en 1726 les graphies <s>, pour le premier, <z> et <c> pour le second [77]. Mais d'une part on a vu que son influence était faible en Uruguay; d'autre part, si elle proscrivait <ç>, l'autre graphie traditionnelle de l'affriquée, c'est que ce signe servait encore et, en toute probabilité, on devrait le retrouver dans la documentation écrite uruguayenne.

Par ailleurs, l'«hablante semiculto» qui sert d'informant principal devrait être replacé dans la chronologie générale et dans son contexte sociolinguistique et géographique. Si, par exemple, les scripteurs des documents utilisés sont des andalous ou des descendants d'andalous ou de valenciens (du moins une partie d'entre eux), il est normal que leur graphie manifeste des confusions répétées entre <s> et <z> ~ <c>: depuis la fin du XVI^e siècle le *seseo* avait gagné Séville (d'après A. Montano et d'autres sources citées par A. Alonso 1969: 48 et sv.); il existait bien avant à Valence (*ibid.*), et «[a] partir de 1600 abundan las noticias del seseo-ceceo andaluz» (*ibid.*, p. 61). Il serait donc important de savoir si le *seseo* apparaît dans les documents de la Banda Oriental avant le XVIII^e siècle et de quelle origine étaient les colons de ces régions, le *seseo* s'étant développé au cours du XVII^e dans d'autres régions d'Espagne (par ex. en Estrémadure [*ibid.*, p. 70]). Enfin, des confusions graphiques, même répétées, ne sont pas nécessairement la preuve d'un changement phonologique accompli: elles peuvent correspondre à la période de flottement qui marque, en général, une phase intermédiaire du changement (au commencement, l'écriture ne change pas). C'est un autre point qu'il serait utile de préciser.

L'absence de corpus référentiel bien délimité et le parti pris de ne communiquer que certaines informations (en fonction du thème choisi ou de certitudes implicites) se retrouvent dans l'étude du *yeísmo*. Pour le XVIII^e l'effet en est moins grave dans la mesure où E-M-C n'observent aucune confusion graphique, «ni siquiera en los autores con escasa familiaridad con la lengua escrita» [79]. Ils notent que la confusion de <ll> pour <ñ> dans «sellal» (1742) ne s'explique que dans un contexte où /ʎ/ n'était pas articulé avec *rehilamiento*. Il faut attendre le XIX^e pour rencontrer les premiers témoignages de confusion entre <ll> et <y>, allant dans le sens du *yeísmo*. Mais ces premiers exemples ne sont relevés que dans un seul texte de 1816, dont certains détails, de l'aveu des auteurs, restent obscurs. Si la datation globale paraît indubitable (Lapesa 1985: 572, mentionne son existence dès la fin du XVIII^e siècle), l'enquête mérite d'être poursuivie, ne serait-ce que pour montrer (en reprenant la conclusion d'E-M-C) comment le «fetichismo de la letra» (Rosenblat) a pu masquer jusqu'à l'époque actuelle la progression du phénomène.

2.19. María Beatriz FONTANELLA DE WEINBERG, «La variable sexo y las grafías de los hablantes bonaerenses en los siglos XVIII y XIX» [82-95].

La situation historique de Buenos Aires était bien différente de celle de Montevideo. Dans la capitale d'Argentine, où s'est exercée l'influence de l'Académie (d'autant plus qu'à partir de 1776 elle est devenue le centre de la Vice-royauté de La Plata), la tendance, dans la seconde moitié du XVIII^e et la première du XIX^e, était à la normalisation graphique. BFW étudie, dans ce contexte, les différences qu'on pourrait rattacher au sexe à partir d'un choix de 18 lettres écrites par les membres de trois familles de la bonne société *porteña* couvrant trois générations et une période d'environ 80 ans (1767-1844). Elle a retenu 7 lettres d'hommes et 11 lettres de femmes, représentant respectivement 2510 et 1480 mots-occurrences [88]. L'objet premier de la comparaison est la fréquence des graphies non-standard dans chacun des corpus. Du côté des hommes, ces entorses sont presque inexistantes (1 mot sur 101 seulement pour la première génération, puis plus rien). Du côté des femmes la proportion des mots concernés est de 12% pour les deux premières générations, de 4% pour la troisième.

Après avoir fourni un certain nombre d'exemples de ces graphies anormales, BFW explique le décalage entre hommes et femmes par l'éducation, les femmes recevant une instruction beaucoup plus sommaire que les hommes, qui, dans les milieux étudiés, faisaient communément des

études universitaires, complétées souvent par une formation en Europe [91]. À cet égard, la situation des femmes s'était peut-être améliorée à Buenos Aires entre 1767 et 1844 si l'on en juge par la forte diminution des entorses graphiques dans la correspondance féminine de la troisième génération. Encore faut-il préciser que cette correspondance émane d'une seule personne, dont la formation remonte sans doute au début du siècle (son âge n'est pas indiqué).

Les anomalies graphiques, qui pour la plupart s'expliquent par un contrôle insuffisant de l'écrit, présentent parfois un grand intérêt linguistique en tant que témoignages involontaires de processus phonétiques ou phonologiques en cours. Ainsi la lettre 18 (F pour 'femme', 1844) renferme-t-elle des signes de *yeísmo*: «crelló» 'creyó', «halla sido» [90]. Mais leur interprétation n'est pas toujours assurée. Plusieurs écarts paraissent relever d'erreurs courantes dans une écriture hâtive ou peu soignée: «que lo sepan nadie» (F 1776), «felicidas» 'felicidades' (F 1844), voire d'une identification graphique approximative: «Ugenia» 'Eugenia' (F 1770), «yle-sia» 'iglesia' (F 1776). Il est très possible que les auteurs de ces lettres n'aient pas relu leur texte, tandis que les hommes, plus entraînés à la pratique de l'écrit, l'ont revu et corrigé (comme le suggérerait l'exemple de *yeísmo* cité p. 93 et corrigé par son auteur, un homme). Les divers témoignages réunis par BFW sur la pratique orale respective des hommes et des femmes, beaucoup plus surveillée (jusqu'à la caricature) chez les premiers, confirmeraient les différences de comportement dues à la disparité de la formation et du rôle social liée au sexe.

On aurait aimé, compte tenu de l'importance du thème abordé, disposer de renseignements plus explicites sur les graphies considérées comme «non-standard»; rien n'est dit sur les critères de sélection (on ne trouve qu'une note sur les critères d'exclusion). Or la liste des «realizaciones gráficas» [89-90] qui suit le tableau statistique et ses premiers commentaires – dont tout laisserait penser qu'elle correspond aux anomalies relevées dans la correspondance féminine –, révèle à l'examen diverses inconséquences. Si les références de lettres sont exactes, c'est à des hommes qu'il faut attribuer le *yeísmo* des lettres 12 («ballan», «lla», «llo» [1812]), 13 («ballan» [1812]), 14 («llo» [1814]), les omissions de /-s/ du document 13 («imtancias» [*sic*, lire «intancias»?], «escribite»), l'omission de /-r/ du 14 («perdelo»), les confusions du 13 («caldevila» 'Capdevila', «respesta» 'respecta' [?]). Plus grave: d'après le tableau récapitulatif [88], la lettre 12 ne contient qu'une graphie déviante (les exemples cités, qui ne sont que quelques illustrations données par BFW, sont au nombre de trois); la lettre 13, d'après le tableau, n'en contient aucune (les exemples

en mentionnent cinq). Il va sans dire que si ces graphies sont à inscrire au déficit des hommes, le commentaire général est entièrement à revoir. Si au contraire les références seules sont erronées, les exemples en eux-mêmes perdent toute valeur (par rapport au sujet traité).

Bien que BFW assure que la correspondance consultée, et non retenue, permet de vérifier la régularité de la graphie masculine [93], il eût été préférable d'opérer avec des corpus plus importants. On remarque, en particulier, que les effectifs de départ (période de 1767-1784) sont très déséquilibrés (H 101 mots / F 424): cela revient à donner aux femmes quatre fois plus de chances de se tromper... Au niveau de l'interprétation, si la relation entre graphie défectueuse et formation insuffisante paraît très vraisemblable, le lien entre l'état de la graphie et le sexe n'est défendable qu'en tant que reflet d'une inégalité sociale entre certains hommes et certaines femmes à un moment donné de l'histoire d'une ville. Il est probable que si la correspondance des mêmes hommes de la bonne société argentine était comparée à la correspondance d'autres hommes qui auraient reçu comme formation la formation des femmes de la bonne société, on obtiendrait à peu de choses près les mêmes résultats, qu'on ne pourrait pas marquer [+F]. À l'inverse, les femmes de la bonne société qui auraient reçu la même formation que les hommes manifesteraient sans doute la même maîtrise de l'écrit (si l'on fait abstraction des exemples qui sembleraient prouver l'existence de bien des lapsus chez les hommes!). Cette remarque n'enlève rien à la validité de l'étude réalisée: le risque, en privilégiant une seule variable (*sexe*), est de cacher toute une forêt derrière l'un de ses arbres.

2.20. Juan A. FRAGO GRACIA, «Tradición e innovación ortográfica en manuscritos mexicanos: implicaciones culturales y lingüísticas en el hecho textual» [97-121].

Pour terminer l'examen de l'ouvrage, un article dense et très documenté sur les graphies mexicaines du milieu du XVIII^e siècle au milieu du XX^e. JFG a choisi comme source principale une collection d'ex-voto publiée en 1950 à Mexico. Chaque représentation imagée est accompagnée d'un texte commentant l'événement, reproduit comme l'image en fac-similé. C'est donc une série de 74 petits textes (manuscrits) qui a servi de noyau documentaire, mais l'auteur fait appel, chemin faisant, à plusieurs autres sources pour vérifier certains aspects de la réalité mexicaine ou pour comparer la situation du Mexique à celle d'autres régions américaines, voire péninsulaires. L'intention est multiple: JFG se propose, non

seulement d'apporter de nouvelles observations sur le pays et la période qu'il a choisis, mais de poursuivre, à travers ces observations, une réflexion critique sur les rapports entre graphie et phonétique, entre cacographie et évolution phonologique, tout en rappelant, citations à l'appui, que les témoignages indirects qu'il analyse sont apparus dans un contexte général où l'orthographe académique était loin d'être le modèle de référence. Les traditions dominent bien souvent, et certaines d'entre elles dénotent clairement une origine médiévale, sinon latine.

Cette richesse polyphonique de l'exposé rend parfois l'étude un peu compacte et elle aurait gagné à mieux distinguer les domaines abordés, à classer plus nettement graphèmes ou phonèmes pour faciliter le repérage. En gros elle comprend deux parties d'inégale longueur; la première s'intéresse aux phénomènes du *yeísmo* et du *seseo* [99-113] (cf. les articles d'Elizaincín-Malcouri-Col et de Fontanella de Weinberg examinés ci-dessus); la seconde [114-120] est consacrée aux autres phénomènes relevés dans le corpus.

La graphie <ll> pour <y>, <i> apparaît dès les premiers textes: «alludar» (1752); mais la confusion s'inverse dans «colmiyos», «ayando», (c. 1782), «aiaron» (1761) [99]. Elle est donc à double face et son interprétation doit être prudente. Si sa fréquence reflète un aspect ancien de la prononciation mexicaine et, plus largement, latino-américaine, la confusion n'est pas générale. Des pressions diverses (formation scolaire, tentative normative de l'auteur, préférences individuelles) peuvent limiter la manifestation écrite d'un trait oral communément partagé. C'est ce qui fait que les textes du XX^e siècle présentent moins de graphies déviantes que ceux des deux siècles précédents [99] et ceux du XVIII^e la plus grande abondance [106]. Au désordre graphique qui régnait alors – et que rappellent plusieurs contributions de cet ouvrage – s'ajoutait un sentiment de particularisme linguistique qui a sans doute contribué à l'extension des perturbations graphiques, favorisée peut-être aussi par le renforcement de la confusion à l'oral. Mais JFG pense que le phénomène oral était ancré depuis longtemps dans l'espagnol d'Amérique et en fournit de nombreux exemples du XVI^e siècle [107], au point que des réflexes d'ultracorrection inversée entraînent ici ou là des associations inhabituelles, comme dans ce «reylls» 'Reyes' de 1568, où JFG interprète la séquence <yll> comme le remplacement par <ll> de la graphie conventionnelle <y>, subitement ressentie comme une faute (mais non supprimée matériellement).

Les confusions entre <s> et <z>, <c> font l'objet d'une longue et pénétrante analyse. Comme pour le *yeísmo*, JFG observe pour le *seseo*

une tendance, à l'époque actuelle, à un relatif effacement dans la graphie, dû aux progrès de la scolarisation et à la diffusion des normes académiques – quelle que soit la réalité orale. Commentant un témoignage de Pedro Murillo Velarde (1752: «de este modo [haciendo la z s] pronuncian muchos en Murcia, Valencia y Sevilla, y se ha comunicado a casi todos los españoles que nacen en Indias» [cit. 102]), JFG rappelle l'ancienneté du lien entre cette caractéristique dialectale du parler *criollo* et l'origine andalouse de nombreux colons [103]; ce faisant, l'ancienneté diachronique du phénomène.

Un point, qui reste ambigu dans la plupart des études sur le sujet (sauf chez A. Alonso), est l'hésitation dans la terminologie entre *seseo* et *ceceo*, dont la définition même ne fait aucun doute. Quand <s> est mis pour <z>, la tendance générale est de parler de *seseo*; quand <z> ou <c> remplacent <s> certains continuent à parler de *seseo*, d'autres préfèrent *ceceo*, d'autres encore, par prudence, une alliance des deux, comme si les mêmes locuteurs étaient à la fois *seseantes* et *ceceantes*. Il serait important de ne pas confondre le phénomène oral et le phénomène graphique. La confusion entre graphèmes peut recouvrir les deux variétés orales: dès lors qu'ils alternent, tant vaut l'un que l'autre, sans que <z> implique *ceceo* et <s> *seseo* (cf. p. 102: «grafías seseosas (*Fransisco*, *nesesarias*) y ceceosas (*dispenzero* 'despensero')»). Si l'on raisonne sur des cas isolés, même nombreux, seules d'autres informations que la graphie peuvent permettre de connaître le sens phonétique de la confusion. Ainsi, le *seseo* n'est pas moins présent dans «Lozada» (1906) ou «biéndoce» 'viéndose', «Potocí» (1927) cités p. 108 que dans «Cruses» (1913) ou «tropesó» (1920). Si, dans un corpus donné, on observe moins des confusions entre <s> et <z> qu'une tendance dominante à remplacer <s> par <z>, alors seulement on pourra en déduire une tendance orale au *ceceo*, malgré les échanges en sens inverse, que provoquent inévitablement les conflits entre modèles. À noter aussi que toute graphie standard masque d'une certaine manière la réalité orale: c'est aussi vrai pour le Mexique du XX^e siècle que pour l'Espagne ou la France du X^e. C'est pourquoi l'absence de cacographie ne prouve rien contre l'existence orale de phénomènes comme le *seseo* ou le *yeísmo*. Plus un texte est graphiquement correct, plus il est pauvre en information sur l'état phonétique et phonologique de la langue.

Très souvent, *seseo* et *yeísmo* apparaissent dans les mêmes textes (quoiqu'avec des fréquences différentes, qui tiennent à la moindre représentation de <ll> ~ <y> que de <s> ~ <z>, <c> dans la langue) [100]. JFG souligne que leur histoire offre beaucoup de similitude, y compris dans la chronologie et l'origine géographique. Ce qui ne doit pas conduire à des

généralisations hâtives. Ainsi P. Murillo Velarde (1752) cité plus haut relève bien que le *seseo* est le fait de «casi todos los españoles que nacen en Indias», ce qui laisse entendre que tous ne le pratiquent pas [103]. D'autres témoignages comme celui de Valdés (1817) recommandant aux Argentins de bien distinguer entre <ll> et <y> montrent qu'il existait aussi des milieux qui voulaient conserver l'opposition graphique et phonologique [104]; leur insistance révèle néanmoins l'enracinement du phénomène, car les confusions graphiques ne sont pas l'apanage de scripteurs peu instruits; elles ne se limitent pas non plus à une région; JFG étend fréquemment ses commentaires à tout le continent sud-américain, bien qu'il reconnaisse que la situation synchronique n'était pas la même partout au cours du XVIII^e et du XIX^e siècles.

Dans la deuxième partie de son étude, il se penche sur les autres particularités graphiques de son corpus et consacre notamment quelques paragraphes [117-118] à des aspects généralement négligés: l'accentuation et l'emploi des majuscules.

En ce qui concerne l'accentuation, même des textes récents (n° 65 / 1920) peuvent l'ignorer, tandis que de plus anciens marquent, par exemple, la 3^e pers. du sg. du prétérit (14 / 1827: «imploró», «salió»), mais non des substantifs comme «dia» ou «pulmonia» [117]. Le point fait parfois office d'accent: «salüd» (1827). Mais il arrive que l'accent s'écrive sur la voyelle de la syllabe normalement accentuée: «edád» (1866), «caér», «múla» (1842), ou sur une autre syllabe: «ancianá» (1897) [118]. En dehors du corpus des ex-voto, JFG signale dans un texte de 1767, l'*Atlas eclesiástico del arzobispado de México*, la présence d'accents notés ['] qui sont placés également sur les syllabes normalement accentuées: «Acapùlco», «Ysabèl» [113, n. 23]. Faut-il rappeler que si l'Académie prescrivait, dans le prologue de son Dictionnaire consacré à l'orthographe (1726), de réserver l'accent aigu aux polysyllabes, elle acceptait encore l'emploi de l'accent grave sur les voyelles isolées à è ò ù (p. LXIV) et accentuait elle-même «sentído», «vocál», «variedad» (*ibid.*)? Rien d'étonnant à ce qu'une accentuation se rapprochant de celle d'aujourd'hui ne se soit généralisée au Mexique qu'au cours du XX^e siècle.

Quant à l'emploi des majuscules, il est lié actuellement à la ponctuation; mais il n'en a pas toujours été ainsi (cf. ci-dessus l'article de Santiago, 2.17). JFG observe que dans les ex-voto l'emploi des majuscules reste au XVIII^e siècle plutôt chaotique et qu'il tend, comme partout, à se régulariser, mais lentement, au cours des XIX^e et XX^e siècles, non sans que des défaillances apparaissent ici ou là dans les textes les plus récents.

En la matière, pourtant, l'Académie (dès 1726) avait été beaucoup plus normative et claire que pour l'accentuation:

Debenfe [...] eſcribir con ellas todos los principios de qualquier eſcrito, paragrapho, periodo, ù oración deſpues de punto final, y todos los nombres propios, aſſi de perſónas, como de otras qualeſquiera coſas, provincias, réinos, ciudades, villas, lugáres, montes, rios, fuentes, y otros femejantes (p. LXV)⁽⁷⁾.

Mais ses prescriptions n'avaient pas été suivies d'effet.

Les quelques pages réservées aux autres phénomènes graphiques font état d'un large éventail de confusions dont chacune pourrait donner lieu à un commentaire; mais toutes n'ont pas la même fréquence. Parmi les plus répétées (leur effectif n'est pas précisé), citons <y> pour <i> voyelle («ymagen» 1776, 1849, 1875; «caydas» 1784), <n> au lieu de <m> devant ou <p> («ynbocando» 1743, «inpidió» 1784), <v> pour <u> voyelle («vna» 1759, «vnido» 1776) et <u> pour <v> consonne («hauiendo» 1759, «sirue» 1776), <rr> pour <r> («rrazón» 1854, «muerrte» 1939), <ss> pour <s> («cassa» 1776, «Jossé» 1784)... Parmi les plus rares, semble-t-il: <g> pour <gu> («Gerrero» 1770, «consigió» 1849), <ch> et <q> pour <c> /k/ («charidad» 1759, «quando» 1752) et l'emploi d'abréviations traditionnelles («dho» 'dicho', «nro» 'nuestro', 1776) ou plus récentes («nbre» 'nombre', 1834). On pourrait ajouter quelques autres pratiques anciennes, que JFG mentionne ailleurs, comme celle qui consiste à coller deux mots en transposant à l'écrit une synalèphe, une contraction ou une syncope: «dagonisar» 'de agonizar' (1852), «llel» 'y el' (1752) [116]; ou encore des absences qui reflètent sans doute des particularités orales de l'espagnol mexicain: «Jetrudis» (1864) [114] – comp. «Getrudez», 1682, Sor Juana Inés de la Cruz [cit. 120] –, «Bijen» 'Virgen' (1895) [114], «mesed» 'merced' (1895) [114] (affaiblissement sinon amuissement du [r] en fin de syllabe avant consonne, qui contraste avec le renforcement apparent qu'il subit dans d'autres cas: «puerrtas» 1939, «fiebrre» 1867 [119]).

Souvent plusieurs types d'anomalie graphique coexistent dans un même texte. D'où l'impression d'une certaine «coherencia textual» [120] qui confère à l'ensemble une forme de «veracidad histórica». Peut-être

(7) Sur ce point l'une des initiatives de Villena mérite d'être rappelée. Dans le Prohemio à sa traduction de l'*Eneida* (1427-34), il précise: «E porné letras mayores señaladas de amarillo al comienço de los nombres de personas, dignidades, montes, ríos, çibdades, pueblos, naçiones, regnos, regiones, mares, fuentes, puertos, campos, silvas, lucos e tales cosas, porque sean departidamente cognosçidas» [29].

vaudrait-il mieux parler de convergence globale entre textes du corpus, dont se dégage une signification historique indubitable dans la mesure où les erreurs graphiques (toutes ne sont pas des confusions) sont révélatrices d'un contexte phonétique, et sur certains points phonologique, décalé par rapport au système qu'est censée représenter la norme. Elles traduisent aussi une certaine culture, un rapport individuel à l'écrit et à l'oral. Les relations entre l'oralité et l'écriture sont fluctuantes chez un même scribe: aucune confusion ne paraît systématique; en revanche, certaines traditions, différentes de la norme académique, peuvent s'appliquer, elles, avec cohérence (ex. «mui» partout dans 21/1846, 27/1852 [118]). Au total, selon JFG, «pesa más la rémora de los hábitos escriturarios anclados en el pasado que la innovación» [118]. Encore faut-il s'entendre sur la pertinence du terme *innovation* en matière d'orthographe. Quand une graphie reproduit un modèle ancien, parfois médiéval (par ex. <h-> ~ Ø, <b-> ~ <v->, <g> pour <j> dans «trabagos» 1845), ou quand elle fait alterner deux graphèmes sans les spécialiser (<y> ~ <i> voyelles) et sans qu'ils expriment un trait particulier de la prononciation, elle est dépourvue de valeur innovante (tant du moins qu'elle reste minoritaire ou aléatoire). À partir du moment où elle s'écarte de la tradition ou de la norme soit par attraction inconsciente de la réalité orale, soit par désir du scribe de représenter la langue qu'il parle, la graphie devient peu ou prou innovante, même si cette innovation est sans lendemain. La tendance à la régularisation des graphies mexicaines au XX^e siècle que relève JFG, même si elle peut être considérée comme un progrès du point de vue de la standardisation de l'écrit, ne comporte en elle-même aucun aspect innovant; elle ne fait que renforcer la dimension conservatrice et neutralisante de tout système orthographique, qui par nature ne saurait prendre en compte les particularités dialectales ou idiolectales (c'est son utilité).

3. Bilan. Pour une histoire de la graphie et de l'orthographe en Espagne

On se doute qu'à l'appui de ces recherches est mobilisée une bibliographie extrêmement riche et diverse. Une bonne solution aurait été de la regrouper à la fin du volume, non seulement parce que bien des références se répètent d'article en article, mais parce que le lecteur-chercheur aimerait disposer d'un outil récapitulatif pour mettre à jour sa propre bibliographie ou retrouver une référence sans devoir explorer des notes parfois denses et incomplètes. Dans la perspective d'une seconde édition on formulerait un autre vœu: l'addition d'un index thématique. Les seuls guides actuels sont les titres des articles. Certains exposés utilisent des intertitres (Ciérbide, Clavería, Elizaincín *et al.*, Líbano...), mais ce n'est

pas la pratique la plus courante. L'absence d'index rend très difficile la consultation ponctuelle de l'ouvrage. Elle est d'autant plus regrettable que la plupart des articles renferment une documentation qui épargnerait à beaucoup des recherches aléatoires dans des textes dont ne disposent pas toutes les bibliothèques (même espagnoles). Enfin, mais la perfection en la matière est presque impossible – compte tenu de la complexité des sujets et des textes –, on souhaiterait qu'une seconde édition élimine l'essentiel des erreurs typographiques, qui se comptent par dizaines⁽⁸⁾. Mentionnons en passant un usage anarchique des majuscules (qui s'inscrit dans le prolongement de ce qu'indiquait Santiago, 2.17). Le titre même de l'ouvrage est écrit, sur la couverture, *Estudios de Grafemática en el dominio hispano*, sur la page de garde et sur la page de titre, à l'américaine, *Estudios de Grafemática en el Dominio Hispano*: les trois dernières majuscules sont inutiles. Une confusion similaire est observée à plusieurs reprises, dans une publication où tous les auteurs parlent d'orthographe et de norme⁽⁹⁾!

3.1. Questions de méthode

Plusieurs articles commencent par l'énoncé d'un certain nombre de principes méthodologiques à respecter pour que l'analyse graphique soit significative, ou simplement possible; l'examen critique, de son côté, fait apparaître de nouvelles exigences, ou des contradictions entre principes et démarches. On essaiera donc de rassembler ici quelques notes sur les problèmes récurrents et les solutions envisageables pour qu'une histoire de l'écriture puisse un jour s'édifier sur des bases sûres et vérifiables.

L'étude de la graphie exige, en premier lieu, qu'on dispose des textes originaux, publiés en fac-similé ou transcrits sans régularisation ni modernisation d'aucune sorte, ni retouche qui ne soit explicite. Ce principe n'exclut

(8) Leur nombre même empêche de les citer. Mais si les éditeurs préparent un jour une nouvelle édition, je leur en fournirai la liste volontiers. Cette liste n'est nullement exhaustive, du reste, car les lectures et relectures n'ont pas été des lectures de correcteur. Elle peut néanmoins aider à mettre au point une seconde édition.

(9) Là encore, sans aucun souci d'exhaustivité, citons: «Navarra», adj. [37], «*Textos lingüísticos Navarros*» [138] / «*Texto lingüísticos navarros*» [137]; «en el Navarro Aragonés» [138] / «en el aragonés» [140], «del navarro» [141]; «*Manual de Gramática Histórica Española*» [67, n. 7] / «*Manual de gramática histórica española*» [206, n. 15]; «*Grafemática Histórica: Seseo y Yeísmo en el Río de la Plata*» [75, titre]; «*Colección Diplomática del Concejo de Segura*» [199] / «*Colección diplomática del Monasterio de Carrizo*» [187]; «en el Corpus de Carrizo» [18, n. 28] / «en el corpus de Carrizo» [*ibid.*]; «*Documentos para la Historia Medieval de Moratalla*» [69, n. 11]; «Marzo 1993» [236]...

en rien la critique textuelle, toujours nécessaire, mais il proscriit assurément l'utilisation d'une édition critique comme point de départ pour une étude de la graphie, du moins quand l'éditeur introduit entre la source et son lecteur le filtre de la régularisation. À cet égard, le meilleur moyen de ne pas confondre les diverses utilisations d'un texte serait de prévoir plusieurs types d'édition; s'il peut paraître légitime, pour enseigner la littérature et lire plus facilement un texte à haute voix (Morreale), de régulariser des graphies variables, à première vue incohérentes, le texte régularisé est inutilisable pour l'étude de la graphie. On ne peut à la fois gommer et analyser la variation. Pour les mêmes raisons, la transcription doit être strictement fidèle au manuscrit, à l'incunable ou à l'imprimé reproduits. Ainsi n'est-il pas indifférent que «he» *haber* dans le *Cid* porte un <h-> ou n'en porte pas, même si y s'écrit parfois «he»: <h-> n'est pas un caractère parasite, mais un graphème (sans valeur phonique) qui signale ou renforce l'identité du mot, et particulièrement son identité verbale; cette valeur se traduit par la dissymétrie fréquentielle entre le verbe («he» 15 / «e» 4) et la conjonction («he» 1 / «e» 186). Ailleurs, <h->, quelle que soit l'étymologie, marque le caractère non consonantique de la première voyelle d'un mot: «huebos» (< *opus*) signifie [webos], non [bebos], «hierba» [jerba], non [zerba]. Ailleurs encore (Terrado Pablo: 287), <h>, diacritique, signale la limite syllabique, notamment dans une diérèse; «her-», variante étymologique et peut-être savante, est à distinguer de «her-»⁽¹⁰⁾ où le graphème <h-> sert de support à l'abréviation <er> (Clavería et Morreale): dans ce cas c'est l'ensemble «her-» qui fonctionne comme élément logographique dans une séquence-mot («heredad», «hermano»).

De même on évitera d'ajouter tout accent, toute majuscule ou ponctuation. Le réflexe est souvent d'introduire des accents modernes [192, 202], ou des majuscules dans les formes citées, en particulier si elles se trouvent en début de ligne ou de note [60; 207, n. 19]. Mais ces signes (ou leur absence) font partie, comme d'autres (par exemple les tildes), de la représentation graphique des mots et seuls ceux qui figurent dans la source peuvent être pris en compte. L'emploi des abréviations a longtemps constitué une partie importante du legs graphique hérité du latin; on n'en trouve aucune trace dans les citations des *Estudios*; il y a tout lieu de penser que les restitutions ont été neutralisées. Quant à la ponctuation, qui encore aujourd'hui est très liée à la conscience sémantique et prosodique qu'a le scripteur de son énoncé, ou à son intention énonciative, elle n'est

(10) À l'intérieur des guillemets les italiques signalent la présence, dans la forme citée, d'une restitution.

jamais insignifiante. Modifier la ponctuation originale revient à projeter sur un texte une grille de lecture qui n'a peut-être rien à voir avec son propos; c'est interdire, en tout cas, l'étude de l'articulation initiale (à supposer que le texte ne soit pas déjà une copie). Or il conviendrait d'inclure dans une histoire complète de l'écriture l'histoire des divers aspects de la graphie; entre autres, l'histoire de la segmentation de l'énoncé et de l'analyse prosodique, sémantique, pragmatique, qu'en retenaient ceux qui le ponctuaient. En réalité, l'étude de la graphie implique une étude précise de tous les niveaux de structuration de la langue et, à l'inverse, l'étude des autres niveaux en négligeant la graphie peut mener à des impasses ou à des erreurs monumentales.

Les auteurs des articles recensés ont travaillé, dans leur grande majorité, sur des documents non littéraires. Enfin, dirait-on, l'histoire de la langue prend en compte tous les types de documents. Il ne s'agit pas de passer d'un extrême à l'autre et de bannir de l'étude diachronique les textes littéraires. Mais il est bien connu que la littérarité limite le champ socio-culturel et linguistique: le lexique même résulte d'une sélection en fonction des thèmes, du genre, du public visé, de l'intention de l'œuvre, etc. Il est donc indispensable d'analyser et de comparer le plus grand nombre possible de registres et de types d'écrits, tant il est vrai que chaque type tend à figer des habitudes, des schémas (ex. structure ritualisée des chartes, formulaire, phraséologie). Cependant, écarter les textes littéraires, qui ont été beaucoup sollicités jusqu'ici à travers les éditions qui en ont été publiées, mais qui restent souvent très mal connus faute d'avoir été travaillés dans leur intégralité graphique, serait une option appauvrissante parce que c'est eux, souvent, qui ont conservé le témoignage le plus fidèle (manipulations de copiste mises à part) de la conscience qu'avaient de leur langue ceux qui participaient le plus activement à son développement. D'un autre côté, les divers registres fonctionnant en synchronie se recoupent sans cesse; ils constituent ensemble, et dans leur hétérogénéité, ce qu'il est convenu d'appeler un état de langue.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut disposer peu à peu de données utilisables pour une histoire de la graphie la nature du texte traité importe moins que la façon de le traiter. On ne peut se contenter de choisir dans un texte des exemples servant à illustrer un phénomène (parfois une opinion). En matière de graphie l'analyse – quand c'est possible – devrait être exhaustive. L'article de Penny montre déjà ce qu'apporte l'analyse fine d'un seul document (2.3). L'analyse de textes plus longs, ou de séries de documents, réalisée, cela va sans dire, avec des moyens informatiques,

ferait apparaître des tendances dominantes et permettrait de classer, de décrire au sens technique du terme, au-delà de l'apparente anarchie qui ressort d'une lecture au fil du texte. Mais un classement ne peut s'effectuer qu'en fonction de types, de modèles et par regroupement d'unités définies selon des critères explicites. Une quantification, quelle que soit la méthode utilisée (cf. 2.4, 2.7, 2.20), ne donne des éléments fiables de réflexion et d'interprétation que si tout ce travail préalable d'inventaire, doublé d'une exploration critique du texte, a été réalisé correctement.

Une procédure générale comme celle qui vient d'être esquissée devrait aboutir à des résultats plus faciles à communiquer, à cumuler et à vérifier. Dans les *Estudios*, on ne trouve pas toujours les résultats que l'on attend, résumés de façon claire, éventuellement sous forme de tableaux ou matérialisés par des graphiques. On s'interroge parfois sur les conditions de l'expérience (corpus trop limités), la chronologie des phénomènes, leur importance relative (quels effectifs dans quel ensemble?), leur durée, les régions et les milieux concernés, leur signification dans l'histoire de la langue. Comme pour les erreurs (Pensado), un effort de théorisation, ou au moins de globalisation, aiderait souvent à mieux formuler problèmes et résultats. Car la signification d'un même phénomène peut varier en fonction de nombreux paramètres: époque, nature du corpus, démarche adoptée, variables d'étude (classe d'âge, milieu, sexe, niveau d'instruction, familiarité avec l'écrit, etc.), qui en outre sont interdépendants à bien des égards.

Mais pour clarifier l'exposé et en réduire au maximum l'ambiguïté, une certaine harmonisation est nécessaire dans la terminologie descriptive et la représentation des éléments qu'on utilise (c'est encore une question de graphie!, mais pas seulement). À supposer que la théorie soit établie depuis longtemps, la pratique ne suit pas. Il serait très urgent de distinguer partout dans l'expression: le graphème <a>, le son [a], le phonème /a/, le morphème {a} (par ex. dans *atípico*), la forme occurrente «a» (préposition ou vb *haber*, 3^e pers. sg. prés. indic.), l'équivalent ou la définition 'a' (ex. «ad» 'a' prép.) le vocable ou lemme *a*, l'entrée A de dictionnaire⁽¹¹⁾. L'emploi d'autres termes qui reviennent fréquemment pose des problèmes théoriques qui peuvent recevoir diverses solutions. Si l'auteur précisait le choix qu'il retient, son lecteur pourrait refuser cette option; au moins serait-il libéré d'un doute sur le choix de l'auteur.

(11) Ces distinctions permettraient aussi de limiter l'usage désordonné et souvent incohérent de l'astérisque (cf. Wright 1994: 45).

3.2. Problèmes de théorie et de terminologie

3.2.1. Orthographe

Le terme le plus ambigu et le plus chargé de connotations est celui d'*orthographe*, qui se répète à tout bout de champ, et aussi bien à propos des textes médiévaux que des textes modernes. Son emploi, pourtant, n'est pas neutre et certains auteurs explicitent sans ambages leur credo théorique en associant à *orthographe*, quelle que soit l'époque, les notions de norme ou de système. Pour n'en citer que quelques exemples: au sujet des textes léonais primitifs, «el análisis grafemático [...] permite detectar claras normas gráficas» [10], «el sistema ortográfico romance» [22]; à propos des documents de Teruel des XIII^e-XIV^e siècles: «En el siglo XIII existía en los territorios peninsulares una ortografía romance sistemática y distintiva», «Puesto que existía tal sistema gráfico coherente, las alteraciones de la norma ortográfica...» [283]. Alors que les mêmes articles montrent qu'une telle norme n'existe qu'au niveau des axiomes: «Los usos poligráficos y polifónicos son la base del sistema vulgar de escritura» [21]; «Durante el s. XIV cada variante [<ll>, <j>] debió de tender a consolidarse como solución privativa de determinados elementos léxicos» [291]. Une trop grande généralisation est parfois à l'origine de cet emploi abusif: «La norma ortográfica romance surge de la norma latina por medio de una reestructuración o reforma» [50]; cette proposition est vraie si l'on compare globalement la tradition latine et l'orthographe romane moderne, mais non si on la lit en se référant à l'espagnol du XV^e ou du XVI^e siècle. De même, on peut se demander dans quelle mesure on peut appliquer au XII^e ou au XIII^e, sans autre précision, cette formule achronique de R. Wright: «Los que aprenden a escribir, en cualquier comunidad, aprenden la forma ortográfica, llamada «correcta», de cada palabra que usan» [304]; si elle était pleinement exacte, comment serait-il possible qu'un texte médiéval, le *Cid* par exemple, comporte autant de formes éclatées et de formes collées, autant de variantes graphiques?

Une idée très répandue est qu'Alphonse X a régularisé la graphie du castillan et que sa politique linguistique a débouché sur l'établissement d'une langue normalisée – que les manuels appellent du reste souvent «el español alfonsí». Si l'on relit attentivement Lapesa 1985: 242, la réalité n'est pourtant pas aussi simple:

La grafía quedó sólidamente establecida; puede decirse que hasta el siglo XVI la transcripción de los sonidos españoles se atiene a normas fijadas por la cancillería y los escritos alfonsíes.

Lapesa n'argumente pas son affirmation, qui, finalement, ne repose que sur l'impression générale qu'il tire de la lecture des textes. Or une chose est la pratique d'une chancellerie, autre chose une politique linguistique. Niederehe 1987: 128, après avoir examiné les conceptions linguistiques d'Alphonse X, conclut laconiquement:

A Alfonso el Sabio le interesa únicamente la precisión expresiva, 'la razón que cumple' [...]. Dicho con otras palabras, su concepción lingüística no se orienta a un sistema, es decir, a la *lengua*, sino a la *cosa*.

S'il avait hérité de la tradition grammaticale latine un certain nombre de notions et de schémas, Alphonse X, sans ignorer en tant qu'homme de savoir ce que c'était qu'une lettre, un signe, une voyelle, une consonne, n'accordait à la grammaire qu'une place d'auxiliaire au service du discours, de l'énoncé, de l'intention signifiante; la *letra* menait droit à la *razón*:

La gramatica *que* dixiemos *que* elra pri^{ma}mera. ensenna fazer las letras. ç ayunlta dellas las palabras cada una como conluene. ç faze dellas *razon*. ç' por esso le dixielron gramatica *que* quⁱere dezir tanto como salber de letras. Ca esta es ell arte *que* ensenna | acabar *razon*. por letras ç por sillabas. | et por las palabras ayuntadas *que* se compone | la *razon*» (CD Madison 1997, *GEI*, f° 87v)⁽¹²⁾.

Cette vision globale de la langue comme moyen de communication et de gouvernement ne cherchait pas à s'imposer par une politique de régularisation orthographique. Le mot *ortografía* est simplement absent de l'œuvre d'Alphonse X, tout comme *grafía* (*DPC*). Le terme qui est susceptible de donner le plus de renseignements sur la place qu'occupait la graphie dans l'esprit du roi est sans aucun doute *letra*. Du long article que lui consacre le *DPC* il ressort que le mot désignait bien à certains moments le caractère, le graphème (*Lap* ff. 102r37, 111r18, *Astr* 114v1); il est même associé une fois à *mayoral* pour désigner la majuscule⁽¹³⁾. Mais il avait en général un emploi plus large, 'type de lettres, alphabet' (*GEI* 75r10), 'écriture' (*Lap* 46v58), voire 'texte écrit' (*Leyes* 23v66, *GE4* 182r21), que l'on retrouve fréquemment dans les contextes des verbes *escribir* et *leer*.

(12) Comp. *EEI*, Prólogo, f° 2r: «E enbuscando aquesto; fallaron las filguras de las letras. ç ayuntando las fizieron | dellas sillabas ç de sillabas ayuntadas fizieron dellas partes. E ayuntando otrosi las | partes fizieron *razon*. ç por la *razon que* uinilessen a entender los saberes». Dans les citations, l'accent grave à la droite d'un caractère indique que le caractère est écrit en exposant; une barre verticale représente la limite entre deux lignes du folio; un trait d'union, le rapprochement d'éléments disjoints.

(13) *Lap* f° 102r36: «las estrellas en que estan figuradas olcho letras mayorales del abece de saturno *que* fallalron los omnes primera miente que otras letras *que* leler se pudiessen».

Certes il est probable que pour Alphonse X, dans la pratique, la correction d'un écrit impliquait, outre la propriété de l'expression par rapport à l'intention de propos, un certain soin dans la graphie, comme le montre l'exigence qu'il exprime vis-à-vis de son chancelier: «E leer ⁊ escreuir conuiene que sepa en latin ⁊ en romance porque las cartas que mandare fazer sean ditaldas ⁊ escriptas bien ⁊ apuesta mente» (*Partida* 2, IX, 4, f° 85v). Mais la correction graphique n'est pas l'essentiel: «Escriptura es cosa que aduze todos los fechos a remenbrança» (*ibid.*, IX, 8, f° 86v); c'est pourquoi *escribir* peut équivaloir à 'mettre un mot quelque part': «fasta que caten ⁊ entiendan las palabras que son y escriptas ⁊ puestas» (*Partida* 3, XI, 24, 178r; *id.* «escriptas ⁊ puestas» *Partida* 5, IV, 1, f° 335v) et, plus largement, 'mettre quelque chose par écrit' (*ibid.*, XVIII, 1, 191r); on écrit «los dichos» et «los fechos» (*passim*); *escribir bien* c'est, pour un écrivain public, «de manera que sepan bien tomarlas razones o las posturas que los onbres pusieren entresi ante ellos» (*Partida* 3, XIX, 2, f° 211r). D'où l'importance sociale et politique de l'*escrivano*: «es cosa que pertenesce a enperador o a rey. [...] Ca enellos es puesta la guarda ⁊ le-altad de las cartas que se fazen enla corte del rey ⁊ enlas çibldades ⁊ enlas villas» (*ibid.*, loi 3). Le même texte (loi 5) énumère les premières qualités requises pour être *escrivano*: la discrétion, le respect du secret, la loyauté, l'engagement à écrire de sa main les documents qu'il doit écrire au nom du roi. Seule la loi 7 attire l'attention sur un détail technique: un document ne doit comporter aucune abréviation («a» pour «alfonso», «C» pour «ciento»), sous peine de nullité. Écrire sans abréviations est dit «escreuir conplidalmente». Mais ce qui importe toujours c'est la «substancia del fecho» rapporté (loi 9). La correction elle-même concernera donc l'exactitude, l'authenticité d'une mention, sa conformité à ce qui a été dit ou fait, non la forme graphique retenue (toujours des *escrivanos* la *Partida* 1, IX, 8, f° 86v, stipule «que la entiendan [«la razon que les dilxieren»] ⁊ sepan escreuir ⁊ leer bien ⁊ escorrechamente»). Nulle part, sauf erreur, Alphonse X ne mentionne l'obligation de respecter une norme graphique, nulle part il ne fait allusion à un système de référence en la matière. Sur-tout pas dans le prologue au *Libro de la esfera* auquel se réfère Lapesa: le roi ne corrige pas les «razones» qui ne sont pas rédigées en «castellano drecho»: il les supprime; quant au «lenguaje» («endreçolo el por sise»), il désigne beaucoup plus la propriété des mots et de l'expression que la forme graphique adoptée. Il n'existe donc pas, à strictement parler, d'orthographe alphonsine.

Ce constat n'empêche pas de reconnaître que les écrits émanant de la chancellerie d'Alphonse X, ou ceux de son *scriptorium*, patronnés ou

révisés par lui, sont plus soignés en général, plus surveillés que les écrits provenant d'autres sources moins exigeantes; le soin apporté à la rédaction entraîne par force une réduction de la variation. Mais l'examen des textes confirme que leur graphie n'obéissait à aucune régularisation systématique. Ce qui n'a rien d'étonnant: Alphonse X avait des collaborateurs d'origine diverse et il était ouvert à toutes les formes de la variation. C'est pourquoi on retrouve sans peine (*DPC*) les traits qu'on signalerait pour le *Cid*: mots collés ou éclatés, consonnes géminées («abbadia» ~ «abadia», «accusado» ~ «acusado», «affeytar» ~ «afeytar», «assi» ~ «asi»), formes apocopées («alcayt» ~ «alcayde», «bref» ~ «breve», «calient» ~ «caliente», «cien» ~ «cient» ~ «ciento», «den» ~ «dend» ~ «dent» ~ «dende»), <u> et <i> consonnes, <v> et <j> voyelles, 876 «ora» / 1099 «hora» (Index Madison), etc.; sans parler des innombrables variantes qui mettent en jeu la phonétique ou la morphologie: «escripto» *Partidas passim* / «ouiese escriuido» *Part.* V, 11, f^o 293v; «liña» *Partidas passim* / «linea» *Part.* VI, 4, 254r, XVII, 1, 267v; «bueno(s)», «buena(s)», *passim* / «bon(os)» *Cruzes* 22v, *Leyes* 21r, *Moamyn* 14v, «bona(s)» *Lap* 48v, *Cruzes* 3r, 22v; «escriuir» *passim* / «escreuir» *EEI* 94r, 99r; «escriuieron» *passim* / «escriuiron» *EEI* 172v, 173v, 176v, «escreuiron» *bis* 175r; 15 «bueyes» / 1 «bueis», 2 «bues», 41 «bueys», 1 «buys» (Index)... Dans ces conditions, prendre comme référence l'orthographe d'Alphonse X pour apprécier dans d'autres textes d'éventuels écarts par rapport à une norme représente une véritable pétition de principe (et un exercice de jonglerie!). La variation dans les œuvres d'Alphonse X reste à étudier. Quand on l'aura étudiée on pourra la comparer avec la variation d'autres textes, antérieurs ou postérieurs.

Le versant caché de l'idée qu'Alphonse X a doté l'espagnol d'une orthographe est que le concept même d'orthographe n'a pas connu de solution de continuité entre l'Antiquité et les temps modernes – sauf, sans doute, à l'époque trouble du Haut Moyen Âge où les langues romanes se sont constituées à partir du latin! Il est exact, en effet, que les *artes* médiévaux continuaient à véhiculer ce concept. Mais, comme tant d'autres, le concept d'orthographe par rapport à la langue romane parlée en Espagne est demeuré en quelque sorte étranger pour les grammairiens. L'absence d'un mot n'implique pas toujours l'absence de la chose (qu'une autre époque peut désigner d'un autre mot). Il est remarquable, néanmoins, que le terme d'*ortografía* n'apparaisse pour la première fois, d'après le *DCECH*, que dans le *Cancionero de Baena* (éd. Dutton, n^o 392:20: «artegrofia»⁽¹⁴⁾),

(14) Sur la forme on rapprochera «arte-» du nom que portaient souvent les traités médiévaux: *artes dictandi*, *artes punctandi*, etc., et le second élément d'autres

donc c.1430 – en français, bien que les historiens de la langue le signalent dès 1245, il ne semble pas s'implanter avant 1529 (N. Catach 1995 relève sa présence dans Est 1549)⁽¹⁵⁾. À côté du *Cancionero* il se rencontre dans l'œuvre de Villena, en particulier dans le Prohemio de son *Eneida* (c.1427-34): commentant une allusion plutôt venimeuse aux «escrivanos de cámara romançistas [«ignorantes latín»] que nunca en la casa entraron de orthographia», Villena en propose une définition étonnamment riche pour l'époque et accompagnée d'observations très précieuses sur les pratiques de son temps:

Es sciencia de escrevir derechamente con las pausas e punctos que pertenescen e poniendo aquellas letras con los vocablos que les conviene. E porque sabían los romancistas d'ella poca [*sic*] en Castilla, escribiendo non derechamente sin pausas e punctos e poniendo tildes donde non ha menester por fermosura de la letra, e usar doblar la *l* e la *r* en comienço, usando de la *i* griega en lugar de *i* latina e olvidando la *h* donde poner se deve, desechando la *k* de todas las escripturas, por eso dize que non entraron en la casa de orthographia» (p. 47, gl. 70).

Cette vision très critique de Villena est inspirée par la polémique qu'il poursuit avec les «romançistas» tout au long de l'*Eneida*. Elle va beaucoup plus loin dans le sens de l'innovation que l'*Arte de trovar* de 1433, tout imprégné de traditions occitano-catalanes et très marqué par les habitudes latines ou latinisantes⁽¹⁶⁾. En fait, il semble que ce soit le premier texte qui envisage l'établissement d'une orthographe pour le castillan et qui en définisse quelques grands traits. Nebrija recueillera dans sa *Gramática* l'esprit des modifications indiquées, sans les retenir intégralement. On ne sait trop l'impact qu'ont pu avoir sur ses contemporains les idées de Villena. À en juger par la graphie de ses propres textes, son attirance pour les graphies latinisantes ou sophistiquées exposées dans l'*Arte*

termes techniques que l'on rencontre dans l'*Eneida* de Villena: «cosmogrophia», «cronogrofia», «topogrofia» [102] («*Cosmogrophia*» encore, mais comme forme latine, titre du livre de Gervais de Tilbury, p. 703, et «topogrofia» p. 610). Villena, *Arte de trovar*, écrit également «Orthogrophia» [369].

(15) Le mot, hérité du latin, qui lui-même l'avait emprunté au grec, appartenait initialement à la terminologie de l'architecture où il signifiait 'tracé en élévation' (acception 1 que fournit Gaffiot 2000 chez VITR. 1.2.2). Appliqué à la grammaire, 'orthographe' (SUET, Aug. 88), il conserve en français jusqu'en 1545 sa forme «ort(h)ografie» ~ «orthographie» (TLF, s'appuyant sur le FEW). La première mention grammaticale citée remonte à Henri d'Andeli, *Bataille des VII ars*, éd. A. Héron, 270 (c.1245 «ortografie» 'manière d'écrire correcte'). 1529: Geoffroy Tory, *Champfleury*, f° 44v («orthographie»).

(16) Sur l'*Arte de trovar*, voir Tollis, 1998; notamment, pp. 24-54 et 206-215.

de trovar l'emportait finalement, chez lui, sur les besoins de clarification. Ce goût d'intellectuel raffiné éloigné de tout souci pédagogique a sans doute réduit son influence à peu de chose.

La *Gramática* de Nebrija (1492) marque donc l'aboutissement, sous la forme d'un traité clair et raisonné, d'un long processus de maturation et, plus précisément au cours du XV^e siècle, d'une réflexion sur la nécessité de fixer pour la langue vulgaire des modèles normatifs. Nebrija consacre la première partie de sa grammaire à l'orthographe, «*que | nos otros podemos nombrar en lengua romana sciencia de bien ⁊ derecha mente escriuir*» (f^o 4r19-21). Définition qu'il complète dès le titre du second chapitre: «*de como las letras fueron halladas | para representar las bozes*» (6r33-34), autrement dit en associant l'écriture à la langue orale et, après avoir rappelé les lettres et les sons du latin, il enchaîne sur «*las letras ⁊ pronunciaciones | dela lengua castellana*» (8v10-11) parce que, assure-t-il, «*assi tene-lmos de escribir como pronunciamos: ⁊ pronunciar colmo escrivimos*» (8v21-23). Il reviendra à plusieurs reprises sur cette indispensable liaison entre la langue écrite et la langue parlée, non qu'il cherche à établir une correspondance grapho-phonétique stricte (Esparza-Sarmiento 1992: 67), mais il perçoit avec acuité, au-delà de la variation phonétique, l'existence d'unités fonctionnelles qu'il entreprend de recenser pour inventorier les cas de polygraphie (une même *voz* ou *pronunciación* peut être représentée par plusieurs lettres) et de polyphonie (une même lettre peut servir à noter plusieurs *vozes*). Ce qu'il appelle «*substancia dela pronunciacion*» (9r34) présente toutes les caractéristiques du phonème actuel. Nebrija est ainsi le premier à identifier une double série d'éléments corrélés: les phonèmes de l'espagnol de son temps et les signes ou lettres qui leur correspondent (cf. le tableau qu'en présente Quilis 1990: 65).

Dans l'analyse très minutieuse qu'il réalise des diverses lettres de l'alphabet, Nebrija constate que toutes les lettres ne représentent pas un seul phonème, mais que certaines ont plusieurs offices (<c>, <i>, <j>, <u>, <v>), que quelques-unes d'entre elles n'ont pas de fonction propre par rapport à un phonème donné (<k>, <h>, <y>), que pour connaître leur fonction il est amené à interroger le contexte d'emploi (<ca> / <ce> / <ch>). Des groupes apparaissent, qui parfois servent à représenter un seul phonème (<ch>, <ll>, <nn>); par ailleurs, certaines réalités phoniques comme les diphtongues ou les triptongues comportent deux ou plusieurs éléments indissociables. Bien qu'il les décompose pour en identifier les constituants, il les cite comme des unités fonctionnelles. Ces groupes ou séquences constituent un ensemble d'unités stables qui, dans la graphie

comme dans la mémoire ou la parole, fonctionnent comme des complexes logographiques (à telle enseigne que même de nos jours aucune troncation en fin de ligne ne peut intervenir entre les lettres de ces groupes: *<l-l>, *<r-r>, *<u-a>, *<u-e>, etc.). En partie explicitement, en grande partie implicitement, Nebrija incorpore à son orthographe, par conséquent, des structures logographiques à côté des unités alphabétiques qui représenteraient plus particulièrement un phonème et entreprend de réduire les emplois *ociosos* de certaines lettres («*dela .k. ninguno duda sino que es muerta*», 9r8; «*todo lo que agora scrivimos l con .q. podriamos escrivir con .c.*» 9r13). L'état actuel de l'orthographe montre qu'il avait sous-estimé, malgré tout, la relative autonomie de l'écrit et l'une de ses vérités les plus constantes, qui est que les caractères en apparence superflus ou parasites ne sont pas (toujours) inutiles – l'orthographe peut avoir ses raisons que ne connaît pas une raison purement logique, ou technique, ni la parole –).

Malgré ses qualités, peut-être même à cause de son caractère trop innovant mais aussi de ses imitateurs, la *Gramática* de Nebrija ne fut pas réimprimée avant le XVIII^e siècle (1744-47 [Esparza-Sarmiento 1992: 29]). Mais le courant qui avait suscité sa réalisation (certains passages ne sont que des reprises d'exposés que l'auteur avait publiés dans les *Introductiones latinæ* [1481]) et, en 1517, l'élaboration du résumé séparé *Reglas de orthographia* continua durant tout le XVI^e et le XVII^e siècle à inspirer des traités sur l'orthographe: Vanegas (1531), Villalón (1558), Torquemada (c.1560), López de Velasco (1578-82), entre autres. Le XVI^e siècle est donc l'époque où se développe en Espagne le débat sur l'orthographe romane et, comme on sait, ce débat ne débouchera sur une esquisse de norme qu'avec la publication, en 1726, du Prologue de l'Académie à son Dictionnaire et, en 1741, de son *Orthographia [sic] Española*. Nebrija avait senti qu'une grammaire et une orthographe ne s'imposeraient à tous les utilisateurs de la langue que si l'autorité royale prenait le relais de l'initiative individuelle, à moins que ne prévaille le consentement de «*los l que tienen poder para hazer uso*» (10v29-31). La réponse politique devait se faire attendre deux siècles et demi⁽¹⁷⁾.

Certes, il ne découle pas de ce retard que le terme *orthographe* ne puisse être employé qu'en référence à des textes postérieurs aux publications de l'Académie. Mais plusieurs phases et plusieurs réalités sont néanmoins à distinguer. Avant le XV^e siècle, le concept, d'après l'information

(17) Sur l'influence de la *Gramática* de Nebrija, v. Ramajo Caño 1987: 36.

aujourd'hui disponible, n'existe pas par rapport aux langues romanes. Dans les textes on ne peut donc analyser que des graphies, quelle que soit la fréquence ou la régularité de certaines d'entre elles. Avec le XV^e, le concept apparaît et il est alors légitime de parler d'orthographe quand on se réfère aux projets de normalisation ou systèmes de conventions proposés par les théoriciens. Dans les textes, malgré tout, on ne peut encore étudier que des graphies – jusqu'au XVIII^e siècle –, dans la mesure (1) où les imprimeurs sont parfois en désaccord avec les théoriciens, (2) où les théoriciens sont les premiers à ne pas appliquer leurs conventions. Ainsi, pour en revenir à Nebrija, sa *Gramática* condamne les consonnes doubles à l'intérieur des mots, entre autres, <ll> pour /l/ (16r17) dont elle cite comme exemple «illustre», mais elle écrit «illustres» 6r17; cf. par ailleurs «accusativo» 39v27, 46r17, 46v9, «accu-s[a]tivo» 47v32, «accusa-tivo» 46v10, «accusati-vos» 41v21, «adducion» 49r18, «difiere» 41v1, «diferente» 36r11, «diferencia» 47v28, «differen-cia» 44v20, «diferencias» 43v4, «officios» 9v11, 27, 34, «grammaticos» 4r6, «apposicion» 50r25, «Apposicion» 50r22, «ipponate» [NP] 25r31, «ipponaticos» 22v1, 25r30. Elle proscriit <gn> (16v20: «pecan los que escriven sig-no. | dignidad. | benigno.»), mais écrit toujours «signo», «significar», «significacion», «significado» N (94 occ. pour la famille), toujours «digno», «dignidad» (5 occ.), et «ignorancia» 4r13, «repugna» 35r32. On pourrait multiplier les exemples. Mais certaines règles semblent respectées: ni <nb> ni <np>, pas de <mpn>, pas de <bb> («abad», «abadia» 31v34), pas de <ff->, de <rr->, de <ss->, opposition <s> /z/ ~ <ss> /s/, suppression de <h-> sans fonction phonétique ou distinctive (16v6 «en [...] .humano. humilde. [...] la escrivimos sin causa: pues que de ninguna cosa sirve»; cf. «ombre(s)» *passim*, «omeoptoton» 22r16, «omeopteleuton» 22r24, «omero» [NP] 33v5, «umana» 4v17, «umanidad» 24r30,31, «umidas» 35r8; quelques latinismes subsistent: «himno» 25v1, «himnos» 21v10, 25r33, «hipermetro» 27v11, «Hironia» 53v22)... La volonté de régulariser débouche bien, par conséquent, sur une plus grande régularité, mais on reste loin d'une graphie entièrement normée. Il en ira ainsi jusqu'au XVIII^e siècle, et l'Académie elle-même aura pendant longtemps une philosophie assez fluctuante en matière d'orthographe, à cause notamment du parasitage provoqué par le critère étymologique.

3.2.2. Variation

En général, comme dans bon nombre de contributions des *Estudios*, la variation graphique est examinée globalement par rapport à une norme, supposée stable et valable pour tous, l'orthographe du moment.

C'est par référence à cette norme que la variation se laisse définir comme l'ensemble des écarts observés dans les sources. Ainsi, pour la période latino-romane, la norme implicite ou explicite est l'orthographe latine (de quel latin, c'est ce qui n'est pas toujours clair); pour la période post-alphonsine (que certains, comme Lapesa 1985: 242, font aller jusqu'au XVI^e siècle), la référence est «l'orthographe alphonsine», retouchée entre le XV^e et le XVIII^e sous la pression des imprimeurs et des théoriciens, jusqu'à ce que l'intervention de l'Académie refonde cette norme. Tout se passe donc comme si chaque époque avait disposé d'une norme, bien qu'en fait les pôles de référence ne soient qu'au nombre de trois: le latin (classique?), la norme alphonsine, la norme académique. Ces trois états de l'orthographe présentant entre eux de grandes différences, on doit convenir qu'ils sont séparés par des périodes d'évolution, d'instabilité, voire d'anarchie, qui préparent des mises à jour tous les quelques siècles.

Cette schématisation fait apparaître plusieurs contradictions, qui vont être analysées. Il n'en demeure pas moins que l'hypothèse de base est l'existence d'une référence par rapport à laquelle se signalent des écarts, qui à leur tour manifestent l'existence d'une évolution dans la langue parlée, à laquelle essaie de s'adapter la langue écrite. Le vocabulaire critique utilisé exprime de façon très variée cette conception ambiguë d'une relation entre l'orthographe du moment et le changement oral de la langue. Dans les citations ou les commentaires, on rencontre plusieurs mentions de l'anarchie ou du chaos: «anarquía» [10, 84, 89], «usos anárquicos o caóticos» [21, pour refuser cette interprétation], «distribución caótica» [35]. L'écart est traité d'anomalie: «anómalo» [92, 104], «anomalías» [156]; d'entorse à la correction, de manquement à la règle: «error(es)» *passim*, «incorrecciones» [117], «equivocaciones» [109, 117], «cacografía(s)» [100, 105, 107, 159, 161, 165], «faltas» [114...], «lapsus (calami)» [99, 101, 105, 108, 116]...

Une telle conception, malgré un parti pris de simplification excessif, a le mérite de rappeler quelques évidences souvent oubliées et de soulever diverses questions. En premier lieu, toute norme orthographique évolue à travers le temps, en fonction de divers paramètres (changement linguistique oral, actualité culturelle et politique, moyens de production et de diffusion de l'écrit, etc.). L'évolution est-elle progressive, ou épisodique, liée à des réformes globales? Dans quelle mesure la pratique de l'écrit se conforme-t-elle à la norme? Son évolution est-elle constante, homogène, son rythme régulier? En second lieu, comment se situe l'écrit dans l'intervalle (parfois long) entre deux réformes orthographiques? La distance est grande entre l'erreur ponctuelle et l'anarchie. Si globalement les erreurs graphiques expriment un effort pour adapter une norme ancienne

à un état de langue différent, on pourrait, selon le cas, envisager ces erreurs (ou tentatives d'adaptation) par rapport à la norme suivante, qui directement ou indirectement a des chances d'en découler. Mais comme un écart ne se transforme en nouvelle norme qu'à partir du moment où il l'emporte sur les réflexes de conservation, sa fréquence relative est une dimension décisive dans l'évolution en cours et sa nature d'écart ne change pas tant que la norme se maintient. C'est ce qui fait que la première orthographe romane ne peut être que l'orthographe latine et que la graphie concrète d'écrits «latins» des VIII^e-XI^e siècles peut très bien représenter la graphie romane de l'époque, incluant les traditions de l'orthographe latine et les écarts que connaît toute écriture par rapport à la norme.

En poussant à l'extrême le schéma de simplification qui suppose à tout moment l'existence d'une orthographe, on pourrait réduire l'histoire de l'écriture en Espagne à une longue période de flottements et de recherches entre l'orthographe latine et l'orthographe académique. Ce serait oublier, malgré tout, qu'à l'époque même où est censée se constituer une norme, on continue à écrire autrement que ne le prévoit la norme. Parce que les habitudes ne disparaissent pas du jour au lendemain. Parce que la norme, consciemment ou non, n'est jamais respectée par tous et en toutes circonstances. Or, on écrit pour être lu (quelle que soit la raison de cette lecture). Cet objectif de base réduit considérablement les tentations de l'anarchie, car la communication implique au moins une anarchie partagée, c'est-à-dire un minimum d'ordre. Par ailleurs, une orthographe ne peut retenir que certaines solutions; il en existe d'autres – qui accorderaient une part différente à la relation phonème-graphème, à la distinction des homonymes phonétiques, éventuellement à l'étymologie, en tout cas aux habitudes culturelles (variables) de ceux qui écrivent et de ceux qui lisent. Finalement, dans la pratique, ni la norme ni le non-respect de la norme n'ont rien d'absolu et d'exclusif.

Mais le schéma extrême qui vient d'être mentionné est partiellement invalidé par l'existence, vers la fin du XII^e siècle ou le début du XIII^e, d'une autre façon d'écrire, qui n'obéit plus à l'orthographe latine; l'état de langue qu'elle transcrit prend peu à peu conscience de lui-même sous le nom de *romance* (Berceo, *SDom* v. 2a, *SLor* v. 1d). C'est selon cette nouvelle graphie que sont écrits le *Traité de Cabrerros* (1206), le *Cid* (c.1207), le *Liber Regum* (1196-1209), le *mester de clerecía*... Or, si elle ne relève plus de l'orthographe latine, elle n'est pas pour autant dépourvue de toute régularité. Elle n'a pu se constituer qu'à partir des traditions latines et, si des lignes de rupture sont aisément repérables, les marques de continuité ne sont pas moins évidentes.

La graphie romane, rendue nécessaire par la réforme carolingienne de la prononciation du latin (Wright), mais dont les modalités n'ont pas été déterminées par cette réforme, se présente donc dans ses premières manifestations comme une solution provisoire et évolutive à l'inadéquation de l'orthographe latine dans un contexte de crise. Elle restera privée d'autre référence orthographique jusqu'au XVIII^e siècle. Pour l'étudier force est, d'abord, de rechercher ses principes d'organisation (par rapport à ce qui l'a précédée); deux grands types de phénomènes se laissent rapidement identifier: les uns sont remarquables par leur stabilité, les autres par leur variation. Stabilité et variation comportent quatre dimensions principales dont aucune ne peut être négligée sans que la description ne soit biaisée: le temps (la diachronie), l'espace (lieu où un texte a été écrit; lieu d'où était originaire celui qui a écrit le texte), le milieu socio-culturel (du scripteur, susceptible de privilégier un certain idiolecte), la nature du texte (qui sélectionne un registre linguistique plutôt qu'un autre).

Les deux grands ensembles de phénomènes sont abondamment évoqués dans les *Estudios*, mais plutôt de manière allusive ou sous la forme de qualifications de certaines observations, sans que la part des uns et des autres soit clairement définie. Du côté de la stabilité (du maintien ou de la conservation), on relève: «constancia» [41], «costumbres (orto)gráficas» [55, 57, 59, 171], «hábitos escriturarios» [111, 118], «usos grafémicos» [119], «tradición» [64, 116], «tradicional» [216, 217], «continuidad» [128], «estables» [156], «distribución fija» [101], «uniforme» [207], «conservación» [56, 61], «tendencia conservadora» [156], «conservada» [35], «se conserva» [73], «regularidad» [108], «mantenimiento» [143, 206], «mantener» [141], «mantenerse fiel» [101], «mantener distinciones» [100], «mantenedoras» [153], «fieles a la distinción tradicional» [104], «distinción» [111], «distinguidor» [116], «se distinguen» [109], «minorías distinguidoras» [103], «diferenciada» [51, 116]. Le pluriel apparaît souvent: la graphie romane comporte, dans la réalité des textes, des éléments ou des sous-ensembles dont la stabilité paraît manifeste à l'observateur; ils correspondent à autant d'habitudes ou de traditions léguées par les écoles, les scriptoria, les chancelleries. Se maintenir c'est non seulement rester immuable dans le temps, mais opposer une résistance à tout élément compétiteur qui pourrait affaiblir la stabilité et, avec le temps, provoquer des changements. Comme ce qui ne change pas attire toujours moins l'attention que ce qui change, la description des états de la graphie ne s'arrête pas, en général, ou guère sur les éléments stables. C'est d'autant plus regrettable que seule une connaissance exacte de ce qui ne bouge pas permettrait d'apprécier correctement l'importance de ce qui varie (qu'on a souvent tendance à sur-

estimer quand la variation devient la principale ou l'unique préoccupation du linguiste; d'où, parfois, et sans grand fondement, le sentiment d'anarchie signalé plus haut).

Un rapide survol du vocabulaire désignant les divers aspects de l'instabilité fait apparaître deux sous-types de phénomènes (ou deux saisies du changement, selon la coupe diachronique étudiée): la fluctuation et le renouvellement. La fluctuation se définit surtout comme une situation initiale (ou intermédiaire) de variation, où des graphies déviantes s'écartent d'usages plus répandus, où des échanges ont lieu entre diverses solutions possibles, ce qui produit une impression marquée de confusion: «diferentes» [207], «diversas» [*passim*], «variación(es)» [27, 51, 55, 59, 61, 76, 90, etc.], «variedad(es)» [137, 282], «variante(s)» [19, 43, 51, 54, 57, 60, 66, etc.], «alternar, -ante, -ador» [18, 50, 55, 58, 62, 66, 100, 104, 135, etc.], «fluctuación(es)» [20, 21], «vacilación(es)» [19, 34, 66, 150, 156, 239], «vacilante» [156], «oscilaciones» [84], «inseguridad(es)» [72, 74], «irregularidades» [117], «desviación(es)» [13, 104, 116], «empleo ocasional» [30], «mezcla» [19, 180], «trueque(s)» [31, 35, 104, 113], «trocar[se]» [31], «intercambios» [34, 236], «cruce» [40, 101], «en vez de» [*passim*], «confusión(es)» [28, 33, 42, 68, 74, 115, etc.], «confundir(se)» [72, 109], «confundidor» [79, 111, 112], «equivalente» [31, 208], «poligrafismo, -ía, -ico» [17, 21, 23], «polimorfismo» [28], «convivencia» [257]. Ce vocabulaire s'applique aux domaines étudiés – à ceux qui, par définition, manifestent une variation. Une analyse complète de la graphie comprendrait également tous les phénomènes pour lesquels on pourrait reprendre les termes de l'énumération en les faisant précéder de *no* ou *sin*.

La variation coïncide avec le renouvellement quand la fluctuation tend à se stabiliser et à remplacer une graphie par une autre de façon régulière (un changement est sur le point d'aboutir ou déjà accompli): «alteraciones» [14, 16], «cambio» [32, 271], «sustitución» [32, 34, 60], «innovación» [118], «innovador» [35, 119], «fijación» [51], «regulariza» [182], «consolidación» [125]. Cet aspect est surtout traité dans les *Estudios* par rapport à l'évolution phonologique, parce que le problème central pour la plupart des auteurs est de savoir en quoi les confusions graphiques peuvent les renseigner sur l'état phonologique de la langue. Cette préoccupation est évidemment légitime. Mais elle est à l'origine du déséquilibre constaté entre la place accordée à la régularité et la place dévolue à la variation; elle entraîne aussi un certain nombre d'erreurs d'appréciation, en privilégiant la situation observée dans les documents étudiés au détriment de la variation de longue durée (une graphie a souvent commencé à varier bien avant l'époque de ces documents et conti-

nuera à varier après). Une mise en situation chronologique (par rapport à l'avant et à l'après) ne pourrait que profiter d'un examen plus autonome de la graphie.

À un moment donné, dans un endroit et un milieu donnés, la graphie se présente comme un système en cours d'organisation; la pluralité des graphies pour un phénomène déterminé (phonème ou élément complexe comme une désinence, un morphème) exprime ce caractère provisoire, évolutif. Mais le système, aussi variant soit-il dans certains domaines, doit fonctionner et fonctionne, dans les écrits à vocation pratique comme les *Posturas* de Toledo (1207) ou dans les textes juridiques, historiques, littéraires. Ce fonctionnement n'est possible que par l'organisation déjà acquise ou stabilisée, assez étendue pour que la variation ne provoque pas de blocage. Même sans orthographe, un système graphique possède toujours une cohérence suffisante pour rester opérationnel; cette cohérence n'exclut pas l'hétérogénéité, qui persiste en général dans les systèmes normés (cas de l'espagnol, du français ou de l'anglais d'aujourd'hui). Elle traduit d'autre part une interdépendance synchronique des graphies entre elles, qui fait qu'on ne peut étudier une graphie en dehors de son contexte.

L'hétérogénéité courante des systèmes graphiques a pour conséquence de neutraliser l'information virtuelle des variantes synchroniques sur la réalité phonologique. Comme le soulignent plusieurs contributions (Wright, Penny, Pensado, Frago), elles ne sont significatives que si elles ne relèvent pas de fautes d'inattention ou de lapsus (que le scripteur corrigerait s'il se relisait) et si elles se reproduisent. Néanmoins, il faut des conditions supplémentaires pour qu'elles livrent des renseignements utilisables. Deux sont particulièrement importantes. L'une concerne le lexique, l'autre le système phonologique. Ces paradigmes restent trop souvent à l'état de conventions implicites, liées aux connaissances communes sur la langue examinée (son histoire, son évolution, telles qu'elles résultent des recherches antérieures). La référence à un lexique permet d'identifier un signe comme unité fonctionnelle et signifiante au-delà de ses variantes graphiques. Elle est indispensable à l'identification même d'une forme variante. La référence à la phonologie de la langue parlée rend possible, quant à elle, le passage à tout moment de l'écrit à l'oral. À l'intersection du lexique et du système phonologique se trouve le mot ou, dans un document écrit, la forme occurrente. La forme d'un texte («señor», «senior», «senhor»...) ne se confond pas plus avec le mot unité lexicale (*señor*) – malgré leur identité virtuelle – qu'un élément de cette forme ne se confond avec un phonème (<i>, <h> ou <se->), bien qu'il doive exister des modalités d'équivalence entre la séquence écrite et la séquence parlée.

Les modalités d'équivalence sont elles-mêmes variables. Pour utiliser des termes devenus très courants, on peut distinguer la tendance phonologique et la tendance logographique. Dans son principe, l'équivalence phonologique reposerait sur la stricte correspondance entre un graphème et un phonème (ou l'inverse). Pour de nombreuses raisons parfaitement exposées par Penny: 212, l'équivalence phonologique est limitée, pour toute langue. Si l'espagnol contemporain se soumettait à ce principe d'équivalence, il n'y aurait plus de système orthographique pour l'espagnol: chaque région phonologiquement distincte aurait son système. Mais les limites de ce type d'équivalence tiennent aussi à la nécessité pour tout système graphique de durer (et de survivre aux éventuels changements phonologiques), de permettre la lecture, la mémorisation, etc. Pas plus qu'un œil de lecteur n'analyse les divers caractères d'une séquence graphique (ou alors la compréhension en pâtit), une main de scripteur n'enchaîne des graphèmes séparés. Outre qu'un même phonème peut s'écrire diversement (esp. méd. «coia», «coja», «coga», «colha»...), l'unité graphique est plus souvent le mot-forme que le graphème («mill», «.M.»). Cette modalité globalisante est dite logographique; mais la perception logographique peut, surtout si un mot est long et complexe, ne couvrir qu'une séquence du mot («her-» dans «her-mano», «her-edad»), sans être jamais absolument régulière (les deux formes ci-dessus pourront s'écrire aussi «ermano» [Cabreros, deux fois dans chaque version], «eredad» [Cabreros, version léonaise, 6 fois]). Autrement dit, la conscience linguistique varie par rapport au mot et favorise, soit une perception globalisante (logographique), soit une analyse phonologique; encore n'est-on pas certain que dans les séquences où la correspondance semble phonologique elle le soit toujours; ainsi, en fonction d'un système graphique où <s> note /z/ et <ss> note /s/, les formes du *Cid* «pensad» v. 2531, «pensemos» vv. 280, 537, «penso» v. 1426 (contrastant avec «penssad» v. 1688, «pienssa» v. 394, etc.) ne relèvent pas d'une transcription phonologique, mais d'une interprétation du groupe <ns> comme unité graphique représentant la combinaison /ns/, malgré l'équivalence phonologique <s> /z/ (comp. «conseio» v. 382, «mensaje» v. 1278). Le système graphique repose donc sur une ambivalence diversement ressentie et exploitée, susceptible de varier à tout moment: phonologique et logographique. C'est par nature un système mixte.

Mais le paradigme lexical et le paradigme phonologique, la perception analytique ou logographique fonctionnent dans le cadre d'une structure large et variable elle aussi, qui est le discours, ou au moins l'énoncé. L'écriture (cf. les textes d'Alphonse X cités plus haut) est une forme de

mémoire qui doit conserver le plus fidèlement possible des *dichos*, des *hechos*, et un texte constitue une *razón* ou une chaîne, structurée, de *razones*. L'intervention de ce paramètre intégrateur a une incidence directe sur la délimitation du mot-forme, dont la graphie ne correspond pas toujours à l'unité lexicale⁽¹⁸⁾. La prosodie et la syntaxe jouent aussi leur rôle, si bien qu'il peut exister, surtout dans l'espagnol médiéval, une distance importante entre le modèle lexical du mot et le découpage de la séquence écrite. Cette distance apparaît dans la terminologie elle-même, où *palabra* désigne parfois une séquence (voire un énoncé), non une unité lexicale (même si les traductions qui abondent dans les écrits d'Alphonse X portent le plus souvent sur une unité de lexique): «*z avn les dixo otra palabra vos soys sal dela tier-lra*» (*Partida I*, V, 1, 13v), «*co-lmmo si alguno dixiese a otro do te çien marauedis | que me hagas vna casa. E por esta palabra que | dize que me hagas vna casa se entiende...*» (*Partida X*, IV, 2, 252v). Cet emploi extensif se rencontre aussi bien chez Villena: «*aquella palabra: dignas graçias*» (*Eneida*, 480), «*desde aquella palabra: ca yo non veré la tierra*» (*ibid.*, 577).

Le découpage fluctuant de la chaîne graphique par le scripteur se manifeste fréquemment par l'agglutination d'éléments que l'orthographe moderne sépare et par la disjonction d'éléments qu'elle réunit. La séparation peut refléter une intégration lexicale imparfaite (ex. les adverbes en *-mente*, les toponymes en *villa-*). Mais elle obéit souvent à une analyse globale d'une unité lexicale en deux éléments, associés à des paradigmes structurels comme [Préf + Radical]: «*de mandar*» (*Cid* v. 3079), «*tras nochar*» (*Cid* v. 429), même quand un seul élément est identifiable – en bloc – selon un paradigme: «*de lant*» (*Cid* v. 715), «*en tro*» (*Cid* v. 125)⁽¹⁹⁾. À l'inverse, les éléments fonctionnels (articles, prépositions, conjonctions, pronoms) sont souvent traités comme des indices, soit préfixés, soit enclitiques, tandis que leur forme garde fréquemment la trace d'accidents oraux comme la contraction, l'élision, l'apocope: «*lacemila*» (Berceo, *Mil*,

(18) Sur le problème général de la définition du mot, v. Pergnier 1986.

(19) Sur le mot médiéval, v. Pellen 2002: 216. À noter que la disjonction qu'on observe parfois dans le mot médiéval entre telle de ses syllabes (surtout sa syllabe initiale) et le reste du mot comme, à l'inverse, certains découpages d'une séquence large (un SN) se retrouve dans les «fausses coupes» des malades atteints de l'aphasie de Wernicke, qui peuvent écrire «il est a si» 'assis', «la no» 'l'anneau' ou «l'amer rouge» 'la Mer Rouge' (Sabouraud 1995: 109, 114). On ne supposera pas, pour autant, que les scribes qui malmenaient le lexique souffraient d'aphasie. Mais cette coïncidence souligne la complexité des phénomènes qui se situent en amont de ces graphies et qu'on reliera au fonctionnement global du scripteur (neurologique, psychologique, intellectuel, cognitif...).

v. 650b), «daquend» (*Mil*, v. 477c), « ζ nuestros» (*DLC* n° 140:30), «salço» 'se alzó' (*Loores*, v. 37c), «dixol» (*SDom*, v. 135d), «lostomaua» (Cabrereros, vers. cast., éd. Wright, l. 51); ce peut être le cas, en général, des éléments protoniques atones, comme les prénoms: «ferrandiohannes» (Cabrereros, vers. cast., l. 141), «DiacAlvarez» (*DLC* n° 147:31), les distributifs: «cadanno» (*SMill*, v. 371b), les conjonctions: «cassi» 'ca assi' (*Loores*, v. 32c), les groupes [Prép + Art + N]: «ennlalmosna» 'en la limosna' (*SMill*, v. 97d), «allora» 'a la hora' (*SMill*, v. 235b), «asosoras» 'a sus horas' (*SDom*, v. 653b)... La séquence peut comporter plusieurs éléments: «diogelo» (*SDom*, v. 307d), «manamano» (*SMill*, v. 130c), «nospuedan» (Cabrereros, vers. léon., l. 259), «queadela Reina» 'que ha de la' (vers. cast., l. 82), «cojeronssadahina» (soit un hémistiche entier, *Mil*, v. 278b, ms. I). Il arrive aussi qu'un élément, en particulier la préposition *a*, s'efface par amalgame (mais le phénomène est d'abord oral, puisque l'absence de préposition ne modifie en rien la métrique); cette absorption n'est pas rare devant *aquel*: «ve, e escondete aquel rincón» 'a aquel' (c.1253, *Sendebarr*, p. 92), «Aquella di yo el paño» 'A aquella' (*ibid.*, p. 119), mais se rencontre avec d'autres mots: «ca afirmar la dubda grand peccado avría» 'a afirmar' (*SDom*, v. 73d), «que Adam e ad Eva bolvio con su señor» 'a Adam' (*SDom*, v. 218d), «torno Agosin sana» 'a Agosin' (*SDom*, v. 625d). Dans tous ces cas, l'élément graphique qui supporte l'amalgame représente deux unités lexico-syntaxiques; l'élément absorbé n'a pas vraiment disparu et dans un index du vocabulaire il devrait être comptabilisé; mais graphiquement l'amalgame équivaut à une contraction entre un mot d'une seule syllabe ne comprenant qu'un noyau vocalique et un mot commençant par la même voyelle – ou à une synalèphe dans laquelle l'allongement vocalique ne serait pas perceptible. La contraction graphique peut aussi se produire dans d'autres contextes: «samillan» 'San Millán' (*SDom*, v. 27d), «emiente» 'en miente' (*Mil*, v. 390b).

Cette fluctuation dans le découpage de la chaîne écrite ou orale peut avoir des conséquences phonétiques et graphiques à l'intérieur de la séquence-forme qu'elle engendre. Les métaplasmes entre désinences verbales et pronoms sont souvent cités: «daldas» 'dad las' (*Cid*, v. 2136), «aguardasse» 'aguardarse' (*Mil*, v. 437c), «detenelle» (1613, Lope, *Perro del hortelano*, v. 358); parfois la séquence entière subit un remodelage: «Nimbla» 'Ni me la' (*Cid*, v. 3286), «toueldo» 'tove te lo' (*Cid*, v. 3322).

L'écrit, déjà soumis à certains accidents de la chaîne orale, a ses propres tendances, liées et à ses traditions et à des besoins spécifiques. Il va sans dire que tous les aspects de la variation qui viennent d'être rapidement évoqués exigent une analyse minutieuse. Mais les exemples cités,

comme il a été dit, n'ont pas grande valeur dans une étude diachronique si l'on ne précise pas leur place en face des solutions que l'on pourra ranger, statistiquement, sous la bannière de la régularité. Ce sont les rapports entre les éléments réguliers et les éléments variants (pour les phénomènes qui varient aussi bien que pour les phénomènes invariants) qui constituent, globalement, l'organisation synchronique d'un système graphique. Pour reprendre quelques-uns des exemples donnés ci-dessus, la variation <s> / <ss> pour /s/ en contexte intervocalique dans le *Cid* s'établit à 32 / 356. L'analyse qui serait plutôt phonologique ne toucherait, par conséquent, que moins d'une occurrence sur 10 (8%). Mais <ns> / <nss> pour /ns/ se répartit autrement: 41 / 169 (soit 20% de <ns>). Or cette différence s'étend à la totalité des séquences [Cons + /s/] – seule <ls> 3 / <lss> 8 est attestée en dehors de <ns(s)> –; la fréquence reste la même (20%).

Le groupe [Cons + <s>], qui s'écarte de la graphie dominante <ss> pour /s/, pourrait, en augmentant encore sa fréquence, constituer un modèle de contre-régularité rival du modèle général de type phonologique /s/ <ss>; <ss> ne fonctionnerait plus alors que dans un environnement vocalique. C'est ce qui se produit dans les Œuvres d'Alphonse X, d'après l'Index de Madison (*Partidas* exclues): la place de [Cons + <s>] y passe de 20 à 91%, réduisant la graphie [Cons + <ss>] à une survie presque marginale⁽²⁰⁾. Cette dernière, cependant, subsistera longtemps puisque Nebrija se croira obligé de la condamner explicitement, en même temps que l'emploi de la géminée initiale (GC, f° 16r34).

On ferait une expérience différente, à la limite de la phonétique et de la syntaxe, en analysant les séquences graphiques comprenant un verbe à l'impératif 2^e pers. du plur. et un pronom enclitique. À l'écrit, l'espagnol ne recule pas devant des rencontres entre <-d> ou <-t> et une consonne initiale. À l'oral, cependant, peuvent apparaître diverses adaptations à l'intérieur de mots lexicaux ou entre mots. Dans le *Cid*, la plupart des impératifs pluriels ne sont pas, en fait, suivis d'un pronom personnel et, dans ce cas (66% des occurrences), la consonne finale du verbe, <-d> ou <-t>, rencontre sans difficulté les consonnes /k/ («Mandad coger» v. 208), /p/ («yd pora alla» v. 638), /b/ («Sed buenos» v. 1903), /v/ («sabet verdad» v. 2199) et, bien sûr, /l/ («me dat las manos» v. 106), /m/ («Sed membrados» v. 315). Quand le verbe est suivi d'un pronom (23% des occurrences), il arrive encore le plus souvent que les deux mots soient séparés

(20) Répartition dans le corpus: <bs> 77 / <bss> 0, <ls> 243 / <lss> 10, <ms> 8 / <mss> 0, <ns> 4951 / <nss> 244, <ps> 122 / <pss> 1, <rs> 1949 / <rss> 439, <ts> 2 / <tss> 0. Soit [Cons + <s>] 7352 / [Cons + <ss>] 694.

et que se produisent des rencontres identiques à celles qui viennent d'être citées: <-d l-> («meted las» v. 119)) ou <-t l-> («prendet las» v. 255), <-d m-> («Fazed me» v. 452) ou <-t m-> («Prendet melo» v. 641), <-d n-> («dezid nos» v. 129) – on ne relève aucun cas de <-t n-> –, <-d u-> [ð v] («yd uos» v. 442) – Ø [t v]. Verbe et pronom ne constituent donc une séquence unique que dans 11% des cas; à chaque fois, on enregistre une modification des deux éléments. Ces modifications sont de trois types, de fréquence très différente. La plus fréquente est la métathèse entre finale du verbe et initiale du pronom (15 occ.): <ld> pour <dl> dans «prestalde» (v. 118), etc., <nd> pour <dn> dans «yndos» (v. 833), etc.⁽²¹⁾. Plus rarement, il y a assimilation, comme à l'infinitif, entre les consonnes finale et initiale: <-ll-> pour <-dl-> (3 occ.): «auellas» v. 887, «auello» v. 496, «Prendellas» v. 2136⁽²²⁾, ou amuïssement de <v-> après <-d> (2 occ.): «metedos» v. 986, «Leuantados» v. 2027 – alors que le pronom reste inchangé quand il n'est pas enclitique: «Esforçad uos» v. 2792, «venid uos» v. 3668, «yd uos» vv. 442, 1274. Au total, les séquences [V + Pron] modifiées sont très minoritaires dans les occurrences de l'impératif pluriel, qui la plupart du temps s'écrit en séparant le verbe de ce qui suit (9 fois sur 10), ce qui situe le modèle irrégulier, déviant, comme une exception aussi bien phonétique que graphique. On remarque en outre que les séquences unitaires ne comportent qu'un pronom. Il semble que la présence de deux pronoms entraîne un autre séquençage de la chaîne: «aduzid melas» v. 1469, «aduzid melo» v. 641, «Gradid melo» v. 2189, «Prendet melo» v. 641, «Saludad melos» v. 2972. Par ailleurs, dans la séquence d'un double pronom on observe une fois le même phénomène de réduction que ci-dessus: «Mandad nolos» 'nos los' v. 2364; une autre fois, la métathèse se produit par anticipation sans qu'ait lieu la réunion: «Dand nos» v. 273, comme si le scribe avait changé d'avis entre le verbe et le pronom⁽²³⁾.

Le problème général que pose une telle distribution est de savoir si le traitement particulier qui affecte les séquences [IMP5 + Pron] est un phénomène en déclin, un phénomène plus ou moins permanent ou un phénomène naissant. Une comparaison avec la *General Estoria 1* (1272-75)

(21) Autres exemples: <ld> «besalde» (1275), «contalda» (181), «curialdas» (1357), «daldas» (2136), «daldo» (823), «dezildes» (389), «Leualdas» (167), «valelde» (714); <nd> «Cortandos» (2728), «Dandos» (2081, 2798, 3468), «Tenendos» (3580).

(22) Comp. «acogello» 'acogerlo' 883, «vedallo» 'vedarlo' 2967.

(23) Résultats bruts de cette analyse du *Cid*: occurrences d'IMP5, 182; formes verbales suivies d'un pronom: 62; verbe et pronom séparés: 42; verbe et pronom en une seule séquence avec modification: 20.

semblerait indiquer que la première hypothèse est la bonne. Sur les 405 occurrences d'impératif pluriel relevées dans le texte, seules 133 sont suivies d'un pronom (33%). Ce premier élément de régularité par rapport au *Cid* est d'autant plus remarquable que le genre est différent, tout autant que la thématique. Mais, sauf erreur, le pronom n'est enclitique qu'une seule fois et dans ce cas il subit encore une métathèse («ensennalde» f° 236v). La proportion des séquences soudées avec modification (inférieure à 1%) témoigne au moins de la forte tendance à séparer phoniquement et graphiquement le verbe et le pronom, identifiés comme deux éléments distincts. Un doute subsiste cependant sur l'origine de cette dissociation: ne serait-elle pas due à la nature différente des deux textes, poésie épique d'un côté, prose historique de l'autre – la prose tendant à régulariser dans le sens du modèle le plus répandu, [IMP5, –Pron] (où le verbe, isolé, garde sa forme) la séquence [IMP5 + Pron] en général?

Une nouvelle vérification dans une autre source poétique, qui ne relève certes plus du genre épique, les Œuvres complètes de Berceo, confirme une tendance à la répartition 2/3 ~ 1/3 pour les constructions de l'impératif pluriel avec un complément non pronominal et avec un pronom (70% / 30%). Les pronoms compléments sont toujours enclitiques et l'on ne relève qu'une seule modification de la séquence: «echaldo» (*SMill* v. 236c)⁽²⁴⁾. Le rattachement systématique du pronom au verbe est suspect, compte tenu des observations faites sur le *Cid* et la *General Estoria*; un contrôle dans les textes du manuscrit *F* (c. 1325) publié par Madison et ensuite par Admyte montre en effet que tous les impératifs pluriels suivis d'un pronom (et présents dans le manuscrit conservé) sont écrits en deux mots séparés; les éditeurs (Dutton et García Turza) ont donc modernisé les 14 exemples contrôlés. Le tableau ci-après regroupe les résultats obtenus pour les trois textes examinés.

Texte	Occ. de IMP5	IMP5 + Pron	1 séq. avec modif.
<i>Cid</i>	182	62	20
<i>Gen.Est.I</i>	405	133	1
<i>Berceo, O.C.</i>	113	34	1

Graphie du verbe et du pronom dans la séquence [IMP5 + Pron]

(24) Le fichier utilisé provient des éditions de Dutton, sauf pour les *Milagros*, où l'édition retenue est celle de García Turza 1984. Il est en cours de vérification par rapport aux manuscrits. Nombre d'occurrences IMP5 relevées: 113. Complément non pronominal ou absence de pronom: 79. Sur les 34 occurrences avec pronom, 33 sont enclitiques (d'après les éditeurs).

La conclusion provisoire de ces trois investigations successives est que l'écriture en une seule forme occurrente avec modification phonético-graphique de la structure [IMP5 + Pron] n'est pas réservée à la poésie, qu'elle a peut-être été plus fréquente au début du XIII^e siècle que par la suite (ou dans le genre épique que dans les autres genres), mais qu'elle a survécu longtemps comme option, puisqu'elle est encore attestée au Siècle d'Or⁽²⁵⁾. La tendance au respect de la désinence verbale et, par contrecoup, à l'intégrité du pronom, l'emportait déjà massivement à l'époque d'Alphonse X, que le pronom soit ou non rattaché au verbe.

Ces quelques exemples montrent bien, en tout cas, que même dans les siècles qui ont précédé la mise au point d'une norme académique, l'écriture de l'espagnol présentait de larges secteurs où dominait une forme de régularité, quels qu'en aient été les modèles, et que la variation ne concernait que certains phénomènes, dans des proportions qui à chaque fois demandent à être précisées, et dans un sens qui ne se laisse parfois saisir que sur le long terme, voire le très long terme. C'est pourquoi on ne saurait déduire précipitamment de la variation (graphique) au changement (phonologique), ni affecter sans nuance un changement au système tout entier, même s'il se produit bien dans le cadre de ce système. Il y a des changements à large spectre (dans la graphie l'effacement des abréviations; dans le domaine phonologique l'assourdissement des fricative et affriquée dento-alvéolaires – qui a provoqué de nombreuses turbulences graphiques –, d'autres de portée plus limitée (<h-> > Ø; <-ll-> [λ] → <-rl-> [rl] pour les pronoms enclitiques précédés d'un infinitif) et souvent circonscrits à une classe de vocables, à un modèle séquentiel ou à un milieu particuliers. La graphie, par nature, est dotée d'une grande inertie et, statistiquement, d'un grand pouvoir de contrainte. Les changements (sauf, dans certaines circonstances, les changements lexicaux) nécessitent, en général, beaucoup de temps pour s'accomplir, mais tous ne se réalisent pas au même rythme. Quand une variation se manifeste dans

(25) Il suffit d'interroger le CORDE, sur le site de l'Académie [<http://www.rae.es>], pour relever, par exemple, entre 1600 et 1650, diverses traces de l'impératif pluriel avec enclise du pronom et modification: «atendeldas» (1606-1611, J. Méndez Nieto, *Discursos medicinales*, pp. 90, 159; 1627, Correas, *Vocabulario*, éd. Combet, p. 354); «daldo» (1611, Fr. Diego de Hojeda, *La Cristiada*, s.p.; Correas, *ibid.*, p. 171); «dalda» (1615, Tirso, *Don Gil*, p. 157; Correas, *ibid.*, pp. 8, 354 bis); «dezilde» (1602-13, Lope, *Rimas*, I, 487, 515; 1609, Lope, *Jerusalén conquistada*, II, 299; 1614, Fernández de Avellaneda, *Don Quijote*, II, pp. 23, 99, III, p. 146; 1622, Valdivielso, *El villano en su rincón*, p. 43); «hazeldas» (1627, Correas, p. 354); «hazeldo» (1631, J. de Robles, *El Culto sevillano*, s.p.); «pagaldo» (1611, Fr. Diego de Hojeda, *La Cristiada*, s.p.), etc.

la graphie, c'est qu'une évolution – qui peut ne pas aboutir – est à l'œuvre depuis un certain temps déjà. Mais, à l'inverse, ce n'est pas parce que les confusions se multiplient dans la graphie qu'on peut considérer un changement comme achevé. D'où l'importance d'une délimitation claire de la permanence face à la variation, de l'ampleur, des modalités, du sens de la variation et, quand c'est le cas, d'une description rigoureuse de la permanence dans une variation (ex., du XI^e au XIII^e au moins, <g>, <i>, <j> etc. pour noter /ʒ/).

3.2.3. Ultracorreption

Ce terme, souvent mais non exclusivement employé pour désigner un réflexe de correction tendant à réintroduire une graphie latinisante dans l'écriture romane, est en lui-même ambigu et peut entraîner des incohérences, sauf à imaginer un jeu de miroir sans fin et surtout sans chronologie entre modèles. Il implique, en effet, *correction*, c'est-à-dire conformité entre une graphie et un modèle, dans le cadre d'une orthographe. Mais le préfixe indique que la simple correction est dépassée et que le modèle est appliqué à des mots qui, en latin, s'écrivaient différemment. Clavería [52-53] cite, par exemple, la réintroduction étymologique du <h-> latin dans la graphie du *Rimado de Palacio* et des *Soliloquios*: «heredat», «humanidad» et l'extension du <h-> à des mots latins qui s'écrivaient sans <h->: «hemiende», «hedificar». Le rétablissement du <h-> désigne une correction de la tendance romane à l'abandon du <h-> sans valeur phonétique et le retour à la norme latine classique. Mais le statut du <h-> restitué n'est pas clair. Même pour les quelques mots où la consonne étymologique avait généralement disparu dans les écrits romans dès le XIII^e siècle («omne», «onor», «onra»), elle s'était maintenue en tant que variante, ce qui fait que le modèle latin conservé était devenu aussi un modèle roman: «hombre(s)» 39 occ., «homne(s)» 99 (Alphonse X, *Obras* a.1284, *Partidas* exclues), «honor» (*Cid* v. 2525), «Honores» (887), «honores» (3264), «honrra» (*GEI*)... À l'inverse, en latin même et dès l'époque républicaine, le <h-> a eu tendance à s'effacer (Grandgent 1991: 166); à l'époque médiévale, son maintien variait beaucoup d'un auteur ou d'un texte à l'autre⁽²⁶⁾.

(26) Ex.: Rigord, *Gesta Philippi Augusti*: «averis» (ff. 270rb, 278rb), «averi» (270vb), «Ungarie» (5 occ.), «Ungaris» (267vb). Si l'on remonte dans le temps en changeant de type de document, cf. *Chartes poitevines, 925-950* (Carpentier et al. 1999): «abeant» (942 / n° 65; 948 / 84), «abeat» (940 / 61), «abendi» (936 / 46), «abendum» (936 / 39; 937 / 47; 942 / 66), «abitantium» (943 / 76), «oc» (942 / 66), «ujus» (925 / 2), «odierna» (929 / 17), «ortibus» (939 / 57), «umilis» (934 / 19)...

La réintroduction du <h-> au XIV^e dans des mots comme «honra», «heredat» peut donc être interprétée de deux façons: soit comme un calque pur et simple du modèle étymologique (c'est-à-dire comme une correction par rapport au latin classique), soit comme une inversion de la tendance romane (en renforçant le modèle qui tendait à s'effacer). Il est tentant, dans un contexte où le lexique en général n'hésitait pas à puiser dans le lexique latin, de rapprocher les deux phénomènes et d'interpréter le *cultismo* graphique comme un aspect ou un prolongement du *cultismo* lexical. Pourtant la réintroduction du <h-> n'est pas systématique (*Rimado N* «umanidat» / *B* «humanidad» v. 1382a); d'autre part, elle ne concerne pas seulement des mots restés plus ou moins savants et peu fréquents (le corpus de Berceo comporte 5 occurrences de *humanidad*), mais des mots appartenant au lexique patrimonial: *Rimado N* «onrrar» / *E* «honrrar» *passim*, *Soliloquios A* «onrra» / *B* «honrra» (141). Si l'influence du modèle latin classique ne peut être écartée dans le contexte culturel où ces textes ont été écrits, on ne peut non plus négliger le double fait que <h-> n'ait pas disparu de la graphie romane des XII^e-XIII^e siècles et qu'il n'ait pas entièrement éliminé les variantes sans <h-> chez López de Ayala ou chez Fernández Pecha. Dans ces conditions, interpréter l'ajout d'un <h-> comme une *correction*, autrement dit en ne faisant référence qu'à l'orthographe latine, c'est faire trop aisément table rase du contexte médiéval roman, où la variation graphique s'établissait en fonction du schéma [Ø- + voy] dominant / [<h-> + voy] minoritaire; ex. Berceo: «onor» 18 / 2 «honor», «onestad, -t» 5 / 1 «honestat»; corpus d'Alphonse X (a.1284): 95 «ombre(s)», 6148 «omne(s)» / 39 «hombre(s)», 99 «homne(s)»⁽²⁷⁾. D'autant que pour certains mots au moins les manuscrits *N* (*Rimado*) et *A* (*Soliloquios*) semblent se conformer au modèle roman majoritaire.

Des phénomènes comme l'adjonction d'un graphème coïncidant avec l'orthographe étymologique (du latin classique) sont donc à considérer, de prime abord, par rapport au contexte graphique dans lequel ils apparaissent. Dans ce contexte, ils relèvent d'un changement de choix devant un paradigme à deux états [Ø- / <h->], plutôt que d'un souci de correction (ponctuel ou individuel) par référence à une norme ancienne – qui pourtant ne cesse pas d'être présente dans la variation contemporaine. L'extension

(27) Certaines occurrences de «omne(s)» sont certainement à attribuer au lat. *omnis*; l'Index ne distingue pas les formes des deux vocables. Mais les occurrences de *omnis*, dans un texte castillan, sont négligeables par rapport à la question étudiée.

de la marque <h-> à des termes qui étymologiquement ne la comportaient pas prend elle-même, dans cette perspective, une autre signification que celle d'une ultracorrection au sens défini plus haut. Il s'agit, sans plus, d'une application, hors de toute préoccupation étymologique, autrement dit sans nécessaire référence au latin, du modèle minoritaire <h-> à des mots commençant par voyelle: «herror», «herrado», «henemigo», «horde-nacion», «husar» (*Rimado*, ms. *E*). Ce qui est à l'œuvre, c'est toujours le paradigme [Ø- / <h->] qui caractérise la graphie romane, beaucoup plus qu'un réflexe par rapport à un modèle latin mal maîtrisé. On remarque à nouveau que le ms. *N* du *Rimado* se range plutôt du côté de la variante romane dominante: «errar», «error», «enemigo», «oler», «ufanos», «usar», de même que le ms. *B* des *Soliloquios* [53]. Encore conviendrait-il de ne pas écarter dans l'interprétation de «herror», «herrado», une éventuelle contamination avec le modèle [her-] (éventuellement [her-]) de *herrero*, *heredad*.

En un mot, le caractère délibérément latinisant de l'écriture, qui se manifeste à travers un faisceau d'éléments analogues à l'adjonction de <h-> (et qu'il n'est pas question de nier sur le plan des choix culturels de certains auteurs ou/et de certains copistes des XIV^e-XV^e siècles), s'affirme dans un contexte qui est celui de la graphie romane, dont il tend à modifier certaines préférences, mais sans que l'inversion de tendance aboutisse à la prédominance du modèle minoritaire, sans même qu'elle prévaille chez les spécialistes de l'écrit (comme le montrent les divergences entre manuscrits). La préférence donnée par certains à la graphie dite savante revient alors à privilégier, parmi les possibilités du moment, la variante la moins courante, qu'elle coïncide ou non avec la graphie du latin.

C'est pourquoi il est si difficile, même dans des textes d'inspiration savante, de retenir pour interpréter la variation graphique (liée parfois aux choix lexicaux) l'opposition habituelle *savant* / *populaire*. Ce que reconnaissent, d'ailleurs, G. Clavería et M. Morreale. On pourrait faire la même analyse pour <sce>, <sci>, <sçe>, <sçi> face à <ce>, <ci>, ou pour les groupes consonantiques, la duplication des consonnes (initiales ou internes), etc. Les partisans des graphies les plus rares tiennent surtout à trouver le moyen de se distinguer, d'affirmer leur différence socio-culturelle, leur refus d'accepter certaines habitudes; ils privilégient alors les modèles les moins courants, par conséquent les plus marqués; mais <sç>, <ct>, <gn>, <mpn> ne sont pas des nouveautés; on les trouve chez Berceo, Alphonse X, Juan Manuel. Si néanmoins leur fréquence augmente, c'est aussi l'image de la langue qui en est modifiée. Pour autant, ceux qui optent pour les variantes en un sens les plus traditionnelles ne manifestent pas,

apparemment, de volonté hégémonique: leur propre pratique n'est pas constante, systématique; ils ne prétendent pas substituer une orthographe latinisante à des traditions romanes qu'ils respectent dans leur majorité.

À cet égard, il serait très important de savoir comment se situent les unes par rapport aux autres les diverses graphies variantes dans les textes examinés: la globalisation des résultats réduirait peut-être encore la portée des modifications enregistrées. Elle mettrait en évidence la part du lexique général touché par ces modifications. Car elles n'affectent pas seulement un lexique spécialisé, fait d'emprunts au latin ou héritant de termes rares déjà empruntés au latin par la littérature savante: elles portent sur des éléments qui n'appartiennent pas non plus à un lexique spécifiquement populaire, elles concernent, sans exclusive (du fait qu'elles jouent sur les diverses composantes du système graphique tout entier), le lexique général, celui qui comprend les mots les plus courants, les plus usuels: «holer», «husar» [53], «rresçibades» [59], «ssyenpre» [57]. Rien d'étonnant à ce que G. Clavería souligne «la dificultad de trazar la frontera entre uso culto y uso no culto» [63]. L'écriture est, de toute manière, une affaire de lettrés. Les usages varient, mais font intervenir des modèles, liés parfois à certains mots, à certaines familles lexicales ou à certains contextes phonétiques ou syntaxiques. Contrairement à ce qu'il pourrait sembler [53], les variations ne sont jamais gratuites. Dans le *Rimado* ou les *Soliloquios*, la restauration ou l'emploi non étymologique de modèles graphiques remontant au latin par l'intermédiaire des traditions romanes ont au moins une signification symbolique et socio-culturelle. Dans le cadre de la variation générale du système, ils se situent du côté de l'irrégularité (de l'écart instable). Paradoxe? L'essor qu'ils essaient de redonner à des modèles sur le déclin, en réaction contre l'évolution globale de la graphie romane, pourrait prendre, avec le temps, et si les graphies latinisantes étendaient leur emprise, un caractère innovant susceptible de remettre en question l'évolution antérieure. Mais il ne faudrait pas, en les sortant du contexte de toutes les autres productions écrites de l'époque, exagérer l'impact de cette réaction sur l'écriture des XIV^e-XV^e siècles.

Bien que le modèle correspondant au cas d'ultracorrección cité par F. Gimeno [131], «Orenç» 'Orense' n'appartienne plus aux anciennes traditions latines, les remarques ci-dessus pourraient s'appliquer à ce type de phénomène. Dans les *Privilegios de Alicante* (1296-1308), version de la chancellerie, Gimeno observe que *Badajoz* est écrit 4 fois «Badalloz», 54 «Badalloç» et 6 «Badallos». Il y a donc ici un double échange pour la notation de /dz/ (phonème qu'on présuppose): <z> ~ <ç> (l'affrication reste apparente), <z>, <ç> ~ <s> (la différence entre affriquée et fricative s'es-

tompe). Quand, dans un mot comme *Orense*, <s> /s/ est donc transcrit <ç>, l'échange précédent s'inverse et l'équivalence graphique touche un mot et un phonème qui, normalement, ne devraient pas être concernés par ce type d'équivalence et de neutralisation. Gimeno qualifie cette extension du modèle <ç> d'ultracorrection par rapport à l'échange <ç> ~ <s>. Il est clair que dans ce cas n'intervient aucune référence au latin. La seule convergence avec la variation examinée plus haut est qu'il se produit un glissement dans les modèles graphiques (peut-être symptomatique d'une évolution orale): [/dz/, <-z>], [/dz/, <-ç>], [/dz/, <-s>] avec inversion de tendance ou rétro-équivalence [<-s>, <-ç>] pour «Orenç». Le terme d'*ultracorrection* ne convient guère: bien que <-ç> soit la graphie dominante dans le texte, elle n'est pas exclusive et ne peut être considérée comme correcte (elle implique en outre un assourdissement du phonème qui dépasse peut-être la neutralisation de /dz/ final); sa présence dans «Orenç» peut s'expliquer à la fois par l'apocope et par le caractère moins implusif de [n] en finale découverte avant consonne⁽²⁸⁾. Finalement, le recours à l'ultracorrection sert souvent à faire l'économie d'une interprétation plus circonscrite des phénomènes de substitution.

Ainsi peut-on s'interroger sur l'explication par ultracorrection des graphies navarraises <qu> et <gu> /k/, /g/:

Son muy frecuentes las ultracorrecciones de una *u* epentética de solo valor gráfico, no fonético, después de *q* y *g* en los textos redactados en romance de Navarra desde principios del siglo XIII hasta fines del siglo XV [...]. Menéndez Pidal hace observar que la hipercorrección de una *u* indebida tras *q* se debió a la pérdida de la *u* en los diptongos latinos *qua*, *quo* ya en latín vulgar imperial [39-40].

(28) À la limite, <-ç> dans «Orenç» n'est pas un cas d'espèce. En position interne on observe un phénomène analogue, mais largement représenté, dans «Gundisalvus» > «Gonçalo». La graphie correspondant à l'étymologie se rencontre dans de nombreux documents: *DLC* 152:21, 30 «Gonsaluo Martinez» [1188, Burgos]; 1206, *Traité de Cabrerros*, vers. cast., 272 «Gondisaluus roiz Regis maiordomus», vers. léon. 278 «Gondisaluus ruiz Regis maiordomus»; *DLC* 166:23-24 «maior domo, don | Gonsaluo Roiz» [1219, Hornillos del Camino? (Burgos)] etc. Mais très vite <z> et <ç> ont relayé <s> ou ont alterné avec lui: <z> se rencontre dans «Gonzaluo Nunez» (*DLC* 147:37 [1100, Monast. de Sta Ma. de Tórtoles, Burgos]), «Gomez Gonzaluez ts.» (*DLC* 148:14 [1146, Ubierna?, part de Burgos]), «maior-domus regis, Gonzaluo Roiz» (*DLC* 155:18 [1200, Palazuelos de la Sierra, Burgos]), «Gonzaluus Roderici, maiordomus curie regis, conf.» [1211, Maqueda, cit. Rubio García, 1981, p. 54]; <ç> dans «Gonçalo Martineç» (*DLC* 153:7, 9, 17 [1197, Villagonzalo Pedernales, part. de Burgos]), «Gonçaluo Peidrez testis» (*DLC* 159:9 [1209, Villasandino]), «maior domo del rei, Gonçaluo Royt» (*DLC* 176:18 [1226, Bugedo de Juarros, Burgos])... Tibón, 1988: 108, s. v. GONZALO,

De l'observation première, qui concerne à la fois <q> et <g>, Ciérbide, par le biais d'une citation de Menéndez Pidal, réduit le champ à <q>. Or le phénomène qu'il signale affecte <g> tout autant et derrière les formes navarraises qui présentent <gu> on ne peut envisager après <g> aucune réduction de diphtongues latines [wa], [wo]. Si une lointaine influence du modèle latin <qua> [ka] n'est pas exclue, force est de tenir compte de plusieurs autres faits: tout d'abord, la survivance de <qua> [kwa] dans de nombreuses formes romanes («qual», «quando», «quanto», «quatro», «quarto», etc., qui aurait écarté une graphie homonyme pour une autre combinaison phonétique); la présence, néanmoins, de <qua>, <quo> [ka], [ko] dans des textes non navarraises («saquadas», vers. léon. du *Traité de Cabrerros*, l. 33; «quomo» *ibid.*, ll. 191, 201; «qua» 'ca' Berceo, *Mil* v. 313d, 88 «nunqua» OC *passim*, 4 «quomo»; 20 «estaqua(s)» Alphonse X, *Cruzes*, 4 «fi(n)qua(n)», 2 «flaqua(s)», 9 «flaquo(s)» *ibid.*, 222 «numqua» Alphonse X, *Œuvres* a.1284, 441 «nunqua» *ibid.*, 3 «quatorze» *ibid.*, etc.); enfin, l'existence parallèle de <que>, <qui> [ke], [ki] dans toutes les graphies romanes hispaniques, navarraises entre autres. De même le phonème sonore associé à /e/, /i/, s'écrivait couramment <gue>, <gui> (bien que <g> simple ne soit pas rare) et la probable variation [gwa] ~ [ga] dans des mots comme *galardón* était de nature à favoriser les échanges graphiques⁽²⁹⁾. Plutôt qu'un rejet de graphies latines anciennes, <qua> et <gua> navarraises seraient donc le produit (au singulier) d'une sélection de graphies à la fois traditionnelles et contemporaines qui aurait abouti à l'emploi des digraphes <qu>, <gu> devant toute voyelle, et aussi bien en position interne («cerqua», «triguo») qu'en position initiale («quasa», «quoto»). Ici encore il n'y aurait pas ultracorreption, mais extension de modèles graphiques minoritaires, <qu>, <gu> pour /k/, /g/, à contre-courant de la tendance romane majoritaire. Ce qui renforce cette probabilité c'est la fréquence même de ces graphies dans l'écriture navarraise (mais Ciérbide implicitement précise qu'elles ne sont pas généralisées) et, d'autre part, leur existence dans les trois scriptæ de Navarre – avec toutefois une moindre fréquence dans la scripta gasconne [40]. Autrement dit, ces phénomènes, comme le <ç> de «Orenç» ou le <h> de «husar», «holer», trouvent leur raison d'être dans le cadre synchronique et l'histoire récente des graphies romanes.

cite un certain nombre de patronymes qui ont conservé la variante en <s>: «Gonsales», «Gonsález», «Golsálvez», «Gosálbez», «Gosalves», «Gosálvez», «Gosálviz», «Gundisálvez»; comp. port. «Gonçalves», «Gonzalves».

(29) Cf. la variation graphique dans l'OC de Berceo: «ga-» 5 / 16 «gua-», et dans l'Index d'Alphonse X: «galardon-» 75 / 40 «gualardon-» – le *Cid* écrit toujours «ga-» (7 occ.; faut-il y voir une régularisation opérée par le scribe du XIV^e?).

L'exemple de «reylls» que cite Frago Gracia [107] («ana delos reylls, mi ermana», 1568) en fournira une dernière illustration. Frago, avec raison, refuse d'interpréter <yll> comme un graphème complexe:

Más bien se trata de una muestra combinada de corrección y de ultracorrección ortográfica [...]: el autor, creyendo haberse equivocado al poner una y canónica, sin tacharla y sin superponerle otra letra, tipos de enmienda sin duda bastante más frecuentes, a continuación le añade indebidamente una anormal ll.

En fait, à partir de deux des variantes possibles pour [je], <ye> (la plus courante) et <lle> (la plus marquée dans le sens du *yeísmo*), l'auteur procède à une combinaison par juxtaposition, remplaçant la plus fréquente par la moins usuelle. À ses yeux, la seconde n'est certainement pas «anormale»; c'est la bonne au contraire et, si l'on suivait dans le commentaire le réflexe linguistique de l'auteur, il serait plus exact de distinguer un premier temps d'ultracorrection, suivi d'un temps de correction (par rapport à son modèle *yeísta*). Autrement dit, pour lui le modèle dominant («canonique» est excessif), <y>, est brusquement ressenti comme un mauvais choix et il le corrige en lui substituant le modèle déviant <ll> qui correspond mieux à la perception qu'il a de sa langue (du moins à l'image qu'ont cherché à en donner dans l'écriture ceux qui comme lui sont tentés de traduire graphiquement leur *yeísmo*). Ici encore, il s'agit, pour le scripteur, de mobiliser une variante marquée, plus rare et plus significative, au détriment du modèle dominant. Mais le choix s'opère entre deux états possibles de la variation existante, caractéristiques du système graphique disponible⁽³⁰⁾.

En bref, les divers cas cités d'ultracorrection font intervenir des phénomènes très divers, qu'on ne peut pas tous assimiler à un réflexe inadapté par rapport à une orthographe qui n'existe pas, encore moins à l'orthographe latine. Quand on les analyse, il apparaît qu'en général le terme d'*ultracorrección* cherche à traduire une inversion dans l'ordre qui s'attache normalement, en synchronie, aux divers modèles d'une variation: un modèle minoritaire, <ho>, <he>, <sçi>, <nç> [ns], <lle> [je], est préféré,

(30) On pourrait rapprocher de «reylls» la forme «ffechga» (1257, Carrizo) que cite C. Cabrera [18], mais qui, contrairement à son analyse, n'est pas un simple amalgame ou une agglutination comme «seingnale» (XI^e, *Gl. Emil.* 26), qu'il emprunte à Menéndez Pidal, 1964: 51 [18, n. 29]; cette dernière pourrait néanmoins provenir d'une correction de la graphie <in> /n/ par <gn>, les deux se présentant pour l'auteur de la glose comme des modèles possibles, séparément, le premier plus courant, le second plus conforme à une habitude personnelle ou à une influence particulière.

pour des raisons culturelles ou conjoncturelles, au modèle dominant (peu à peu sélectionné par la graphie romane) et son renforcement, souvent sous l'effet d'impulsions spontanées, donne lieu à des graphies en apparence incongrues. Les modèles graphiques, en réalité, sont toujours dépendants les uns des autres et c'est le plus grand dynamisme des uns, l'effacement des autres, le soudain regain de faveur après une période de déclin ou une proscription dans un contexte d'expansion qui expliquent globalement les échanges entre modèles, les modifications de leur fréquence respective, de leur stabilité ou de leur évolution. En tout cas, même quand il arrive qu'à certaines époques les modèles anciens (latins ou étymologiques) soient réactivés, toute innovation est à examiner d'abord en fonction du système graphique du temps, des relations entre ses modèles, de leur orientation; car c'est la réalité, toujours partiellement soumise à l'évolution phonologique, sur laquelle s'appuient les tentatives de modification.

3.3. Apports des «Estudios» et questions pendantes

3.3.1. Apports

Il ne s'agit pas ici de résumer les contributions ni de reprendre ce qui a été dit dans le compte rendu, mais de signaler quelques repères, la référence à la contribution concernée permettant de se reporter à l'examen dans le compte rendu ou à l'article lui-même. Certains apports (Wright, 2.1; Penny, 2.3; Pensado, 2.2) sont d'ordre général et théorique. Ils proposent une vision renouvelée des relations entre langue écrite et langue orale, particulièrement féconde pour l'étude de la langue et de l'écriture avant le XIII^e siècle, mais également valable pour l'histoire panchronique de l'espagnol (et des autres langues romanes). L'écriture héritée du latin comportait, dans le cadre d'une orthographe bien établie, un ensemble de traditions logographiques, qui se seraient maintenues en dépit de l'évolution phonologique et phonétique de la langue; mais, outre que la composante logographique ne couvre pas la totalité des modèles graphiques (certains reposent sur une correspondance directe entre phonème et graphème), tout système, même normé, reste dépendant de la langue parlée; comme le soulignait N. Catach 1995: VIII:

La graphie n'existe pas en tant que telle: elle est le contrepoint, le complément plus ou moins ressemblant, plus ou moins autonome d'une prononciation, mais aussi, en profondeur, d'un *état de langue* donné.

Cette dépendance s'exprime notamment par des écarts vis-à-vis de l'orthographe ou de la graphie dominante pour rapprocher, en quelque sorte, l'écrit de la phonétique. Le latin écrit a connu tout au long de son histoire

des entorses à son orthographe qui ne sont pas toujours des témoignages de son évolution, mais au moins des témoignages de certaines réalisations orales. En s'appuyant sur ce caractère bipolaire de l'écriture (logographique et phonétique – l'inflexion phonétique étant le plus souvent le signe d'un changement phonologique –), Wright et Penny estiment inutile l'hypothèse d'une opposition entre deux langues différentes avant la réforme carolingienne. Les différences graphiques apparaissent pour les mêmes mots dans les mêmes textes. Si elles prouvent bien l'existence d'une variation, elles n'impliquent pas la coexistence de deux systèmes linguistiques distincts, pour lesquels, du reste, les locuteurs n'ont jamais imaginé de noms distincts ni ressenti aucun besoin de traduction. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que la composante logographique (ensemble de modèles globaux liés à des unités lexicales ou à des paradigmes morphologiques, prosodiques, etc.) a résisté pendant des siècles, au point qu'on peut en trouver encore bien des traces dans l'orthographe académique de 1726.

Penny [220] précise la chronologie de la réforme graphique provoquée par la réforme de la prononciation du latin liturgique:

Esta [...] reforma, empezada por el concilio de Burgos, en 1080, todavía estaba lejos, en 1100, de haber tenido sus efectos en la consciencia lingüística.

Mais au cours du XII^e siècle, la diffusion de la réforme carolingienne devait entraîner de profonds bouleversements dans l'écriture, à mesure que la langue parlée et le *latin médiéval* étaient perçus comme deux systèmes distincts. À l'écrit, cette évolution se traduit par une bigarrure, qui résulte d'interférences de plus en plus fréquentes entre les modèles logographiques traditionnels et les modèles introduits sous la pression de l'évolution phonétique. Cet état graphique, latino-roman, se caractérise par une grande variation allant de textes presque entièrement écrits selon les usages traditionnels aux textes faits, dirait-on, de pièces et de morceaux, où les éléments (mots, segments plus petits ou plus larges que les unités lexicales) peuvent osciller du modèle latin à une transposition elle-même variée et instable (surtout pour certaines consonnes). Le texte analysé par Penny est une bonne illustration de ce stade graphique évolutif. Si l'on retient la proposition complémentaire de celle qui vient d'être citée, on observe que la distance par rapport à l'écriture traditionnelle était déjà importante en 1100 dans ce texte castillan, que diverses graphies romanes qui devaient se maintenir étaient déjà en place («DiacAlbarez» l. 29, «exidos» N 20, «ganado» 44, «peones» 38; «coman» 45, «dieron» 33, «lidiaron» 41, «prisieron» 66, «trociere» 45; «los de» 23), mais que le prêtre qui écrivait ce texte revenait souvent à la norme latine selon laquelle il avait dû

être formé («ganato» 15, «homines» 15, «pedones» 36; «comant» 46, «dederunt» 19, «uiderunt» 17, «debebant» 16, «pascebant» 16). Certaines formes, ambivalentes ou presque, neutralisaient l'éventuelle opposition entre les deux modalités graphiques («manu» 41, «terminos» 16, «uaca» 25; «defende» 29, «miseran» 22, «tornassen» 25).

Dans un tel contexte, il ne saurait être question de considérer comme des *fautes* d'orthographe toutes les graphies qui ne correspondent pas aux modèles canoniques (du latin... classique), retransmis et comme sacralisés par Donat ou Priscien. Le statut des graphies non traditionnelles ne peut être que celui de variantes, dans le cadre d'abord du latin-roman (jusqu'au XI^e siècle), puis de l'écriture romane naissante. Il est urgent, par conséquent, de revoir la notion même de *faute*, voire d'*erreur* graphique, et de la définir en fonction de l'évolution du système graphique et de l'état de langue étudié (Pensado, 2.2). Cette réflexion, qui pourrait aboutir (avec beaucoup de précautions et de nuances) à une typologie de la variante plus que de l'erreur, serait utile, non seulement pour la période particulièrement troublée des XI^e-XIII^e siècles, mais, *mutatis mutandis*, pour toute l'histoire de l'écriture romane. En revanche, on ne peut souscrire à la conclusion, apparemment paradoxale, de C. Pensado, selon laquelle «el latín se leía a la romance» [237]. Outre que cette conclusion se borne à reprendre un principe posé dès le départ: «ya fueron latinos o romances, estos textos se leían a la romance» [227], cette manière de voir revient à supposer que les locuteurs s'exprimaient dans une langue lorsqu'ils parlaient et dans une autre lorsqu'ils écrivaient (ou quand ils lisaient).

Même s'il est très probable, sur un plan sociolinguistique, que certains scripteurs ou certains types de textes, entre le X^e et le XIII^e siècle, restaient plus fidèles aux traditions latines et que d'autres prenaient davantage de libertés dans le sens d'une plus grande fidélité phonétique à la langue orale, les uns et les autres utilisaient la même langue, ou du moins l'ont utilisée, malgré les évolutions phonologique, morphologique, syntaxique de l'oral, tant que le latin n'a pas été perçu par eux comme une langue différente. Or seul un événement extralinguistique pouvait creuser un fossé entre le latin-roman vivant et le latin non roman qui allait devenir le latin médiéval. Pour Wright et d'autres linguistes, cet événement a été la décision carolingienne, préparée par Alcuin, de modifier la prononciation du latin en fonction d'une correspondance (artificielle) entre graphèmes et phonèmes, chaque lettre étant lue et traitée en général comme un son – ce qui condamnait virtuellement toute la composante logographique de l'écriture. En l'état actuel des choses, cette hypothèse est la plus vraisemblable. Restent à préciser les modalités selon lesquelles

ont évolué la graphie et la prononciation des IX^e-XIII^e siècles, les étapes de la diffusion, région par région, peut-être capitale par capitale ou atelier par atelier, de la réforme carolingienne, les réactions qu'elle a suscitées, en tenant compte d'autres bouleversements comme la migration de Chrétiens vers le Nord à la suite de l'invasion almoravide, après 1086, l'arrivée de pèlerins de plus en plus nombreux en Galice et dans les régions du Nord sur les chemins de Saint-Jacques (Wright 1994: 164), le développement de la civilisation urbaine au XI^e siècle (Dufourcq et Gautier Dalché 1976: 71, Gerbet 1992: 174), l'influence du clergé *franco* aux XI^e et XII^e siècles (Dufourcq et Gautier, 68, Gerbet, 120).

Cela dit, l'une des principales difficultés sera toujours d'évaluer la valeur phonétique et phonologique des graphies employées (Pensado, 239), d'identifier dans la variation graphique les phénomènes qui renseignent sur la prononciation et ceux qui ne portent aucune information interprétable. À des titres divers, certaines remarques, conclusions ou datations relevées dans les *Estudios* fourniront des repères pour continuer les recherches et aideront à mieux cerner les évolutions longues. Penny (texte de Burgos, 1100) souligne l'intérêt de l'onomastique pour l'identification des états de langue [219], comme le fait aussi Morala [175], parce qu'elle a dû souvent, faute de graphies traditionnelles, essayer de reproduire à l'écrit la prononciation des noms ou syntagmes et, dans sa version orale, s'est montrée plutôt conservatrice, ex. «Bonel» 66, «Boniel» 34, 45, «Bonil» 19, 22, 24, 31, 32, 39, «Bonille» 15 < **balnellum* (Menéndez Pidal 1964: 183) dont les variantes témoignent globalement d'au moins trois phénomènes importants: la notation <e>, <ie>, <i> de la diphtongue [je] (comp. «puercos» 46 / «porcos» 47), la réduction de [je] suivi d'une palatale à [i], l'apocope de trois formes sur quatre et de 9 occurrences sur 10 – l'apocope se retrouve dans de nombreuses formes du texte. D'autres noms propres («Fannez» 60, 63, 65, «Fortunno» 59, «Monnuz» 33, 43, 54) donneraient à penser que <nn> est la transcription phonologique dominante de /ɲ/ (comp. «Duenno» 59, «Sennor» 29), parmi d'autres variantes (<n> «Monuz» 34, «Nunez» 35; <ni> «Munio» 61; <nni> «Munnio» 63). Par ailleurs, [-e] en général se conserve (exception: «peon» 43 *bis*); [-d-] intervocalique > Ø n'apparaît que dans «dieron» 33, «diesen» 36, «peon», «peones» 38; [-h-] > Ø est déjà attesté dans «Errant Monnuz» 43 (pour la Castille l'amuïssement est rare à cette époque, mais Menéndez Pidal 1964: 209 en cite quelques exemples des IX^e et X^e siècles).

Fin XI^e et début du XII^e arrivent en Navarre plusieurs vagues d'immigrants occitans qui s'installent dans les villes du Chemin de Saint-Jacques et conservent leur langue (Ciérbide, 3.2); ces immigrants introduisent ainsi

en Navarre la scripta occitane, qui sert sans interruption jusqu'à la fin du XIV^e (Ciérbide, 38). Leur installation est presque contemporaine de l'apparition des premiers textes romans en Navarre (1205) [40, n. 15]. Elle est antérieure à l'utilisation intensive de la scripta gasconne dans les documents publics et privés (XIII^e-XIV^e) [39]. La Navarre offre un exemple particulièrement frappant, mais non isolé, de la variété et de l'ancienneté des traditions graphiques romanes (scriptæ occitane, «romane» ou proprement navarraise, béarnaise). Mais il ne faudrait jamais oublier que la première graphie romane a été l'écriture latine, ce qui implique, entre autres, une révision complète du concept des *origines*, si souvent mis en avant par les manuels et les dictionnaires (cf. *DCECH*). Dans la mesure où la graphie romane, même moderne, a toujours conservé une composante logographique héritée du latin (ravivée à certaines époques par des mouvements culturels et littéraires de retour aux sources), l'espagnol actuel reste, à certains égards, tout près de ses origines (*beber*, *venir*, *coger*, *descender*, «ellos», *expresión*, *honor*, «vecas»...). Il n'empêche que beaucoup de choses ont évolué depuis le XIII^e siècle; or le début du XIII^e, au mieux la fin du XII^e sont souvent considérés comme la référence la plus ancienne à laquelle on puisse remonter (Pellen, 2003: 76). Ce faisant on essaie de suivre à l'envers l'évolution de la langue. Une langue n'évolue pas en remontant le temps, mais en le descendant. L'étude diachronique, quel que soit son objet, devrait donc inverser sa perspective favorite, qui va de l'après à l'avant, et appréhender tout avant comme une synchronie (Wright 1994: 41) où le système fonctionne sans se soucier de ce qu'il deviendra deux ou plusieurs siècles plus tard – ce qui ne signifie pas que le linguiste historien fasse table rase de son savoir sur les synchronies postérieures. Entre autres conséquences on serait amené à renoncer à toute «première datation» pour les éléments lexicaux qui ne sont jamais sortis de l'usage! Cette information n'a, en elle-même, aucun sens. En revanche certains mots ont connu des éclipses (qui peuvent coïncider avec la période du Haut Moyen Âge); il est important de les situer avec exactitude et d'en connaître la durée.

Le XIII^e siècle est une référence fréquente – sans relation dans les documents examinés avec l'activité d'Alphonse X: la plupart concernent d'autres régions que la Castille ou d'autres règnes que le sien. C'est au XIII^e (Torreblanca, 2.6) que se généralise peu à peu pour la diphtongue [we] la graphie <ue>, apparue dès le IX^e siècle en Castille (Menéndez Pidal 1964: 116), bien que la variante traditionnelle <o> se rencontre encore chez Berceo et dans les œuvres d'Alphonse X; <ie> pour [je], déjà présente dans des textes latins du VI^e, s'est diffusée plus vite, mais <e> est encore employée sporadiquement au XIII^e (Berceo, Alphonse X).

C'est vers 1230 que les notaires léonais auraient abandonné la graphie latine pour la graphie romane (Morala, 2.5); ce schéma est présenté comme une hypothèse de travail un peu réductrice mais résultant d'une étude approfondie des textes [174]. Il est difficile, en effet, de fixer une limite chronologique aussi ponctuelle dans l'évolution de la graphie léonaise, même si la date à laquelle Ferdinand III a définitivement réuni le Léon à la Castille présente une indéniable valeur symbolique. Comme le montre l'examen des documents antérieurs à 1230 publiés par Staff 1907, les notaires léonais n'avaient pas attendu 1230 pour romaniser leur graphie⁽³¹⁾. À l'inverse, des documents postérieurs à 1230 (ex. *DMZC* n° 97, 1234; ou Carrizo n° 241, 1247, que mentionne Cabrera, 14) peuvent conserver de nombreux traits de l'écriture traditionnelle, ce que reconnaît Morala [172, n. 5]. Les textes écrits entre 1230 et le début du XIV^e siècle, où se fait sentir de plus en plus l'influence castillane, seraient donc les meilleurs témoins des variétés spécifiquement léonaises (que Morala, 174, qualifie de «dialectales»).

C'est au XIII^e siècle encore que fleurit la scripta navarraise, qui correspond à la langue de la Cour et des notaires (Ciérbide, 2.10 [37]). Proclamée langue officielle du royaume en 1350, elle subit elle aussi l'influence castillane et son évolution interne l'amène parfois à adopter les mêmes solutions, phonétiques et graphiques, que le castillan, ce qui vers la fin du XIV^e réduit à peu de choses ses particularités. Auparavant, ses caractéristiques saillantes sont <yll> pour /k/ (secondairement <yn>, <yinn>, <nn> [42]); <qu->, <gu-> devant <a>, <o> pour /k/, /g/ [39]. Vers le milieu du XIII^e ou au début du XIV^e, plusieurs neutralisations sont déjà bien avancées: /b/ ~ /v/, /z/ ~ /s/, /dz/ ~ /ts/. Des lignes de convergence apparaissent avec la Castille pour /ts/ <ç>, <c>, <sç> ou pour /ʒ/ <i>, <j>, <g> (quand /k/ ne l'emporte pas). La scripta gasconne jouit d'un emploi ininterrompu du XIII^e au XV^e dans les documents publics et privés [39]. À peu près vers la même période (milieu du XIII^e-XV^e), et dans toutes les régions, d'après les *DLC* étudiés, les affriquées dento-alvéolaires sont l'objet d'un progressif assourdissement (Mancho, 2.8). Cette tendance est confirmée pour /dz/ en Aragon et au XIV^e siècle d'après les *DLAA* édités par Navarro Tomás (Líbano, 2.13), tandis que l'assourdissement de /ʒ/ n'y apparaît pas encore.

(31) Ce changement s'observe dès la fin du XI^e siècle dans certains documents et l'on pourrait rapprocher, par exemple, le testament de Mayor Gómez et de son mari (1097, Carrión; éd. *DMZC*, n° 18; également dans Menéndez Pidal: 1994, 31) du texte castillan de 1100 étudié par Penny.

Toujours selon ces documents, pour /ts/ les notaires navarrais, à la différence des aragonais, écrivent parfois <ti> [143]; pour /ʒ/ les aragonais préfèrent <j> à l'alternance <j> ~ <g> des navarrais [148]. Ces derniers ont une exclusivité: l'utilisation parfois, pour noter /ʃ/, d'un digraphe dont le premier élément est <i>, <y> («baixar» [1340], «deyssedes» [1322]). Les manuscrits de Teruel et de ses environs (XIV^e-XV^e) apportent divers renseignements complémentaires (Terrado Pablo, 2.9). Dans la désinence de la 2^e pers. du plur., il arrive déjà que le <-d-> disparaisse («huuiesseis», 1467), ainsi que dans la désinence du part. passé («listao», 1456). Au contraire, <h> est employé de temps en temps entre deux voyelles pour signaler une diérèse («trahidas», XV^e), c'est-à-dire une limite syllabique [287]. Certaines substitutions de phonèmes montrent que les fricatives et affriquées sonores ont tendance, plus qu'au XIII^e – où l'on relève les premières traces de cette évolution – à s'assourdir, la confusion graphique des représentants de /ʃ/ ~ /ʒ/ marquant toutefois un certain retard par rapport à celle des autres phonèmes [291]. Avec le temps, certaines particularités aragonaises, comme <ll> /ʒ/ au lieu de <i>, <j>, <g>, se circonscrivent à des mots déterminés («filla», XV^e, non «concello»); la variation diminue. Le résultat est, au XV^e siècle, une coïncidence de plus en plus grande entre graphies aragonaise, navarraise et castillane (Ciérbide, 38; Líbano, 137), qui s'explique sans doute par des évolutions convergentes (sinon toujours contemporaines) sur le plan phonétique et phonologique.

Ainsi, au Pays Basque, dans la première moitié du siècle, apparaissent des confusions entre sifflantes qui peuvent être le signe d'un assourdissement (Osés Marcaida, 2.14). De même à Murcie (Díez de Revenga, 2.15), l'assourdissement de /dz/ et de /z/ est pour le moins très avancé à la fin du XV^e [74], peut-être même achevé si l'on tient compte du retard habituel de la graphie sur la phonétique. Les écrits ne conservent de l'influence catalano-aragonaise que la graphie <ny> pour /ɲ/ (mais <ñ> est largement majoritaire); /c/, comme en Castille, est régulièrement transcrit <ch>. On assiste donc, dans l'ensemble, à une réduction progressive de l'hétérogénéité.

Cette évolution globale est néanmoins remise en cause par certains mouvements de retour en arrière qui privilégient des modèles devenus minoritaires. C'est ce qui s'est passé, notamment, au XIV^e, dans des textes de López de Ayala et de Fernández Pecha (Clavería, 2.12). Bien que ces réactions n'aient pas toujours une grande portée sur le long terme, elles peuvent laisser des traces sensibles sur certains éléments du lexique; la langue actuelle en a parfois hérité, d'autant plus facilement que l'Académie, au moment où elle a entrepris de mettre au point son orthographe, a été

elle-même très influencée par les modèles latins, éventuellement à l'encontre de l'étymologie ou de l'évolution phonétique (*absconder*, *absentarse*, *abstrahido*, *abundantissimo*, *adherir*, *anno*, *hermano*, *hierno*, *huerphano* [DRAE, 1726-39]).

De l'autre côté de l'Atlantique, Saint-Domingue connaît aux XVI^e-XVII^e siècles une évolution en trois étapes (Carrera de la Red, 2.16), dont seule la seconde (1551-1610) est marquée par l'innovation phonétique et phonologique: l'opposition /3/ ~ /f/ disparaît, le [-s] implosif se perd, /-r/ et /-l/ tendent à se confondre [28]. La graphie se régularise ensuite sur le modèle métropolitain, ne laissant apparaître de-ci de-là que des traces de *seseo* et d'altération de timbre pour les voyelles atones. Le *seseo* n'est pas une inflexion locale spontanée: implanté d'abord à Valence, il avait gagné Séville dès la fin du XVI^e siècle et ce sont les colons originaires de Séville ou d'Estrémadure qui l'ont introduit dans le Nouveau Monde. C'est pourquoi on le retrouve au XVIII^e en Uruguay (Elizaincín *et al.*, 2.18), où l'écrit est également influencé par le *yeísmo* (mais les premiers exemples de confusion <ll> ~ <y> ne sont relevés qu'au début du XIX^e siècle [79]) – d'après Lapesa 1985: 572, son existence dans le Río de la Plata est attestée dès la fin du XVIII^e siècle. Elle apparaît en effet dans la correspondance argentine datant de 1767-1844 analysée par Fontanella de Weinberg (2.19). *Yeísmo* et *seseo* se rencontrent également dans les textes mexicains des XVIII^e-XX^e siècles analysés par Frago Gracia (2.20), mais les confusions de graphèmes, comme en Argentine ou en Uruguay, sont loin d'être générales: des pressions diverses, plus fortes à mesure que le temps passe, font que l'écrit reflète de moins en moins la réalité phonétique. Les premiers exemples de *yeísmo* au Mexique remontent à la fin du XVI^e [107] (cf. la forme «reyllés» commentée plus haut). Les deux phénomènes présentent diverses affinités (origine, chronologie, implantation géographique, manifestation dans les documents), y compris la non-généralisation à l'ensemble des locuteurs.

La ponctuation n'est abordée que dans l'article de Santiago (2.17), qui se propose d'en esquisser l'histoire aux XVI^e et XVII^e siècles. En fait, par son ampleur et sa précision dans le détail l'étude ouvre une perspective allant du Moyen Âge à l'époque actuelle. Avec l'apparition de l'imprimerie, l'histoire de la ponctuation fait intervenir au moins trois participants: l'auteur, le théoricien, l'imprimeur. Le théoricien et l'auteur (malgré leur identité) peuvent avoir des graphies divergentes; l'auteur comme le théoricien peuvent également voir leurs graphies remodelées ou supplantées par les options de l'éditeur. En schématisant quelque peu on parvient pourtant à reconnaître les grandes lignes d'une évolution qui n'est jamais

terminée. Le Moyen Âge, et jusqu'à Nebrija compris, s'est conformé à la tradition latine en limitant la ponctuation au point et aux deux-points. Dans la première moitié du XVI^e siècle, les auteurs de traité (Venegas, 1531; F. de Robles, 1533 [250]) admettent la possibilité de la virgule [/], dont le signe est peu à peu remplacé par [.,]. Dès la seconde moitié du siècle, le point-virgule commence à se répandre dans les textes imprimés. Il faut néanmoins attendre le 2^e tiers du XVII^e pour que se stabilisent le système et la terminologie actuels: *coma*, *punto y coma*, *dos puntos*, *punto* [268]. Restent à examiner les modalités particulières suivant les textes, les époques, les pays, qu'a connues la généralisation progressive de ce système et les tendances de l'évolution actuelle.

3.3.2. Questions pendantes

Pour compléter l'analyse de Sarmiento, il serait évidemment souhaitable que des monographies étudient l'état concret d'œuvres-témoins, ce qui implique un examen au cas par cas des conceptions théoriques de l'énoncé, puisque la ponctuation a comme principale fonction d'indiquer les limites entre les composantes sémantico-syntaxiques de l'énoncé. Ces recherches concerneraient autant, bien évidemment, l'Amérique que l'Espagne, mais sur le plan monographique tout reste à faire.

En dehors de la ponctuation, de nombreux domaines sont à explorer: au niveau des signes non alphabétiques, toutes les marques qui balisent d'une manière ou d'une autre l'énoncé ou un fragment de l'énoncé: guillemets, parenthèses, crochets, tirets, points de suspension, d'interrogation, types de caractères (italiques, gras...). Au niveau du mot ou de la séquence graphique, la troncation mériterait elle aussi qu'on lui porte quelque attention. Il n'en est jamais tenu compte dans les éditions courantes. Or les manuscrits aussi bien que les textes imprimés varient énormément dans leur façon de couper les mots. La coupure ne coïncide pas nécessairement avec une limite syllabique, morphologique ou prosodique. Elle n'est pas toujours représentée par un signe.

Pour ne prendre qu'un exemple tardif, la *Gramática castellana* (Salamanca, 1492), la troncation se produit dans les conditions les plus diverses. Bien souvent, elle n'est pas signalée: «escla recida» (1r7), «co sas» (1r15). Quand elle l'est, l'incunable porte un signe [≈] oblique: «espa≈ña» (1r2), «conclu≈sion» (1r11). La coupure elle-même intervient le plus souvent entre deux syllabes, comme dans les mots qui viennent d'être cités. Mais elle peut aussi séparer deux lettres quelconques d'un mot, même s'il s'agit d'éléments de diphtongue: «bu en» (23v12), «pu es» (33r22), «dizi endo» (13v13), «cualqui er» (47r3), «supi≈essen» (3v23),

«Ne utro» (33v22), «aci≈on» (32v32), «cu al» (9v31), «mengu≈ar» (53v14), «antigu≈os» (45v12). La voyelle initiale est souvent détachée: «a≈vila» [NP] (19v5), «a≈donico» (26v12), «a≈mar» (63v1), «a≈vre» (15v27), «a≈gora» (20v26), «a≈un» (42v19), «a≈quel» (29r25), «e ternidad» (2r22), «e≈cha» (58v1), «i gual mente» (2v8), «o tra» (4v17), «O≈mero» (1v22), «u nas» (17v8). Ce traitement (à titre exceptionnel) peut s'appliquer à la dernière voyelle: «tautologi a» (51r6). En cas de rencontre entre deux consonnes, la coupure est variable: «ca stellano» (4v3) / «cas tellano» (12v14), «Subiun≈ctivo» (38r18) / «ac tivo» (37v32); quand la même consonne se répète, la frontière passe entre les deux: «cor ro» [PR1] (13r13), «es≈so» (50v22). Enfin, la troncation suit parfois la réunion de deux éléments d'une séquence et en isole la dernière syllabe (syllabe par rapport à la séquence, non nécessairement par rapport aux mots): «enes te lugar» (19r17), «enes≈tas» (14r4), «e nel principio» (63r21); ou elle sépare deux mots qui s'écrivent soit en séquence, soit isolément: «de≈los» 'de los' (65r18) / «de los» (6r26), «escribiendo≈la» (11r27) / «teniendo lo» (18r21). Cette grande diversité appelle une étude. Elle semble impliquer une lecture principalement syllabique, mais tirant vers le déchiffrement, c'est-à-dire lettre à lettre; d'un autre côté, la réunion persistante de mots en séquences et la troncation de la séquence en tant que telle indépendamment des mots qui la composent témoignent d'interférences entre l'écrit et l'oral, en même temps qu'une forme de collusion entre modèle logographique et modèle syllabique, la syllabe tendant à fonctionner comme élément logographique («e», «-nes», «-nel», «(≈)los» dans les exemples ci-dessus).

Un autre grand domaine qui n'est pas effleuré par les *Estudios* est celui des abréviations. Pourtant l'écriture latine comportait divers modes de graphie abrégée, qui passeraient ensuite des manuscrits médiévaux aux livres imprimés. Pour reprendre l'exemple de Nebrija, à la charnière entre l'époque du manuscrit et l'époque de l'imprimé, l'incunable de 1492 utilise très fréquemment les abréviations – qui concernent d'une à quatre lettres –, mais le nombre de leurs types est relativement réduit: en suivant l'ordre des restitutions,

- <e>: «de» (1r3), «del» (2r3) [virgule au-dessus du <d>],
- <e>: «dela» (2r9) [tilde sur le <a>], «delos» (2v5) [tilde sur le <o>],
- <e>: «despues» (6v17) [tilde sur le <u>],
- <er>: «versos» (26v31) [apostrophe au-dessus du <v>],
- <iem>: «tiempo» (5r1) [«tpo» avec tilde sur le <o>],
- <ier>: «tierra» (4v24) [«tra» avec tilde sur le <r>],
- <n>: «tan» (1v14), «gente» (1r32), «latin» (12v06), «con» (1v5), «nunca» (3r14) [tilde sur la voyelle précédente],

- <ri>: «primera» (3r9) [la panse du <p> est légèrement réduite en haut et surmontée d'une apostrophe – reste de l'ancien <i> suscrit –],
- <ro>: «propria» (3r7) [la panse du <p> est prolongée en bas à gauche par une virgule à l'envers],
- <u>: «titulo» (10r18), «Capitulo» (15v33) [tilde sur le <o>],
- <ue>: «que» (1r30) [<q> surmonté d'un tilde],
- <uest>: «nuestros» (2r9), «vuestros» (3r2) [tilde sur le <r>],
- <ui>: «quise» (3r8) [la panse du <q> est soulignée par un trait légèrement oblique remontant vers la droite, qui rejoint et parfois traverse le jambage].

Les plus fréquentes sont <n>, <ue>, <e>; certains mots en comportent deux ou trois: «proprio» (15r25), «pronunciacion» (9v32). Mais tous les mots abrégés par endroits sont écrits ailleurs sans abréviation. Seule une étude systématique permettra de savoir quelle est la part de chaque graphie. Les premiers sondages indiquent déjà l'absence de <re>, <ra>, <con>, <n> précédé ou suivi d'un autre <n> pour noter la palatale /ɲ/, <ie> (cf. «tierra», *Cid* v. 14), <u> après <q>; l'abréviation par contraction est abandonnée. Bien qu'il s'agisse plutôt d'une représentation symbolique que d'une abréviation, les chiffres romains ne sont utilisés que pour la numération des chapitres de l'ouvrage (autres que le premier de chaque livre) et pour la date qui le clôt (66v26). Les nombres du texte sont écrits en toutes lettres: «cuatro» (21r17), «Diez ocho» (7v23), «veinte ʒ seis» (54v20), «ciento ʒ | veinte» (4v26-27); seule la date présente le système mixte si fréquent dans les manuscrits médiévaux: «mil ʒ ccccxcij» (66v26). Enfin, la conjonction de coordination est toujours notée «ʒ», sauf en de rares occasions où elle suit un point et apparaît comme «E» (mais même après un point elle conserve en général sa notation tachygraphique). Ces divers éléments appartiennent évidemment à l'écriture et leur histoire ne saurait être négligée, d'autant qu'ils ont survécu de plusieurs siècles à l'avènement de l'imprimerie (Gasparri 1994: 145):

Leur usage se poursuit [...] encore dans l'imprimerie aux XVI^e et XVII^e siècles mais [ils] disparaissent ensuite définitivement avec l'adoption généralisée du caractère romain dans la typographie.

Quelques autres aspects, qu'on ne peut réduire à leur dimension paléographique, mériteraient la même attention que les abréviations: accents, tréma, majuscules (v. Frago, 2.20), réunion-séparation de mots, espaces entre mots séparés par une ponctuation, paragraphes, mise en page. Pour des raisons de place on se contentera ici de quelques précisions sur le tréma.

En espagnol, la métalangue technique ne connaît guère que *diéresis*, terme qui désigne à la fois le phénomène de disjonction syllabique entre voyelles et sa marque graphique; *crema* ne figure pas dans la nomenclature de Lázaro Carreter 1971⁽³²⁾, ni dans celle du *Glosario* ministériel de 1985. Le *DRAE* 2001 ne le cite que pour mémoire et renvoie à DIÉRESIS. Si l'on en croit Jammes 1978: 33, n. 25, le tréma était pratiquement inconnu au XVII^e siècle:

tout semble indiquer que ni [Góngora] ni ses compatriotes n'utilisaient ce signe. Le mot *crema* (qui semble être une déformation du français *tréma*, attesté, lui, dès le XVI^e s.) n'apparaît en espagnol qu'à la fin du XVIII^e s. Je n'ai jamais trouvé de tréma dans aucun des nombreux manuscrits de poésies de Góngora que j'ai étudiés, ni dans aucune des éditions de ses œuvres imprimées au XVII^e s.: quand il y a une diérèse, la plupart des copistes et des imprimeurs transcrivent le mot sans ajouter quelque signe que ce soit. Seul Chacón, le très méticuleux Chacón (et, si j'ai bonne mémoire, Estrada aussi) indique la diérèse en mettant un accent aigu sur la première voyelle, un accent grave sur la seconde: *ingeniôsa*, *inquiêta*. Graphie imitée en partie par certains imprimeurs, qui se contentent de l'accent grave sur la seconde voyelle: *ingeniôsa*, *inquiêta* (éd. Vicuña).

Un siècle plus tard, l'Académie, dans son Dictionnaire, s. v. DIÉRESIS, ne retient encore du phénomène que son aspect littéraire: «Figúra Poética, por la qual una sylaba se defata, y se hace que valga dos en el verfo». Cette définition incomplète (elle ne mentionne pas explicitement la présence de deux voyelles) ne fait aucune allusion à l'orthographe. Mais la pratique de l'Académie et sa réflexion théorique sont plus avancées que sa nomenclature: s. v. AGUERO ou CIGUEÑA (qu'elle écrit sans tréma) elle met un tréma sur toutes les formes en minuscules des exemples. Si CREMA et HIATO sont absents de la nomenclature, le «Discurso proemial de la orthographia de la lengua castellana» (1726: LXIII-LXIV) distingue, en principe, le phénomène phonético-prosodique (disjonction de deux voyelles, articulation de la rencontre en deux syllabes) et sa transcription graphique (emploi de «dos puntillos» sur certaines voyelles):

La Diérefis, voz Griega (que los impreßores llaman Crema, y significa apartamiento ù divisiôn) se ufa para apartar dos vocáles, que se pueden juntar en una sylaba, y notar que se deben pronunciar distinta y feparadamente. Algunos ponen los dos puntos con que se figura esta divisiôn fobre la fegunda vocál; pero es mejor fobre la priméra, respecto de que es en la que de ordinário se hace detención para pro-

(32) Lázaro Carreter cite le terme s. v. DIÉRESIS comme un synonyme de ce dernier en tant que signe diacritique. Le synonyme en tant que phénomène de disjonction est HIATO, qui constitue une entrée.

nunciar la palabra: como *Eloqüencia, Freqüente*. [...] solo se debe usar de la Diéresis quando hai variedad en la pronunciación de unas mismas letras, que en lo escrito se diferencian. Esta unicamente se halla en las articulaciones *Gue, Gui, Que*, las quales en unas dicciones se pronuncian separadas, y en otras no. [...] Quando se pronuncia clara y abiertamente: como en *Agüero, Antigüedad* [...], *Eloqüencia, Eqüestre*, [...] se deben poner los dos puntos⁽³³⁾.

En réalité, malgré la définition initiale («apartar dos vocales»), la confusion demeure entre le phénomène de disjonction vocalique et l'articulation de <ue>, <ui> en diphtongue après <g> ou <q>, au point qu'on ne sait pas si l'Académie prononçait «Eloqüencia» [u-e] ou [we] (elle exclut simplement [ke]), puisqu'elle reprend le même exemple pour illustrer les deux phénomènes. On ne peut pas dire que les conventions actuelles aient levé l'ambiguïté. La diérèse n'est jamais marquée par un tréma, mais par un accent lorsque la voyelle la plus fermée coïncide avec l'accent tonique de mot (*día, alquería, tío, púa, búho, dúo; ahí, ahíto, aún, vehículo, mohino, oír*). Quand ce n'est pas le cas, elle n'est pas marquée (*deidad, guiar, friolero, dual, puado, buhonero*). En revanche, le signe diacritique tréma ne sert couramment qu'à indiquer la présence d'une diphtongue dans *gue, gui* (<que> et <qui> [kw] sont maintenant écrits <cu> et ne portent donc plus de signe diacritique)! Malgré une certaine clarification dans la présentation, l'article DIÉRESIS du *DRAE* 2001 ne fait donc que reprendre, dans ses acceptions (1) et (5), en les étiquetant, l'une «Gram.», l'autre «Ortogr.», les deux éléments définitoires du «Discurso» de 1726. Dans l'acception (3), «Métr.», également 'signo ortográfico (")', il entérine l'utilisation éventuelle du tréma pour marquer l'existence d'une vraie diérèse; l'étiquette renvoie à la poésie, mais l'emploi, par exemple, dans la transcription du discours parlé n'est pas exclu. (3) et (5) seraient plus à leur place en (2) et (3): l'une et l'autre concernent l'orthographe; reste que les deux fonctions dévolues au même signe sont antinomiques et que seule la (3) actuelle correspondrait à la définition (1); simplement, l'orthographe usuelle ne l'utilise pas et le signe graphique normal de la diérèse, quand il est admis, est l'accent...

Ce très rapide coup d'œil sur le tréma montre à la fois l'actualité des moindres problèmes orthographiques et la nécessité d'envisager la préparation d'une histoire de l'écriture en Espagne.

(33) On remarquera l'absence d'espace avant et après <:> (ce n'est pas toujours le cas). Le point est en général suivi d'un blanc, comme le point-virgule, mais sans qu'il s'agisse d'une règle constante dans ces textes de l'Académie. À l'inverse, la virgule est assez souvent précédée et suivie d'un blanc.

3.4. Vers une histoire de l'écriture

Un tel projet peut paraître ou trop ambitieux ou redondant par rapport à l'étude diachronique de la langue. Pourtant il n'est pas réductible à une recherche ancillaire; il constitue, à certains égards, une large part de l'histoire de la langue, d'autant qu'on ne peut connaître cette histoire, pour les siècles passés, qu'à travers les documents écrits. Par ailleurs, une histoire de l'écriture en Espagne ne peut se limiter à l'étude des textes castillans. Elle se doit d'être ibérique, car il n'existait pas de castillan au X^e siècle et cette histoire devrait remonter bien au-delà du X^e siècle pour décrire les traditions graphiques dont témoignent les divers documents qui ont survécu. Elle serait donc par vocation multilingue (par rapport à l'époque actuelle), en incluant dans les diverses langues toutes les variétés dialectales ou régionales que les circonstances politiques n'ont pas nécessairement favorisées autant que le castillan. Dans une perspective globalisante il serait difficile d'écarter l'arabe et l'hébreu, du moins à terme. Mais si cette perspective paraissait irréaliste dans l'immédiat, et qu'on préférerait restreindre au début l'investigation à la tradition latine, la question serait encore très vaste puisqu'elle présente, sur bien des points, une dimension européenne. C'est toute la Romania qui a hérité de la tradition latine et l'a peu à peu remodelée, en fonction de spécificités locales ou régionales et de grands mouvements historiques comme la réforme de Charlemagne, l'expansion clunisienne, l'apparition et le développement des universités, l'Humanisme, etc.

L'histoire de l'écriture ne pourrait intégrer immédiatement toutes ces dimensions. Impossible, néanmoins, de ne pas en tenir compte sans contradiction. Mais toute approche historique comporte deux versants: le contexte et la question abordée. Le contexte, pour l'écriture, n'est pas seulement historique, mais théorique et méthodologique. Comme *écriture* est déjà un terme ambigu, il serait défini ici comme l'étude de la graphie en tant que système de mise par écrit de la langue parlée dans une optique de remémoration par la lecture. Cette définition écarte en partie les aspects proprement littéraires de l'écriture (style, rhétorique, figures); mais elle ne les exclut pas et même les retrouve inévitablement dans tous les problèmes liés au registre linguistique (choix lexicaux et syntaxiques, voire morphologiques, modèles discursifs en général, préférences prosodiques). Elle cherche surtout à fixer des objectifs prioritaires – par rapport à ceux qui ont le plus souvent retenu l'attention des diachroniciens (l'évolution phonétique et phonologique) et des littéraires (étude des textes en tant qu'œuvres et de certains genres). On commence à peine à regarder les textes comme des objets graphiques chargés de représenter à un moment

donné ce qui se disait et voulait pouvoir être répété plus tard. La curiosité actuelle tend à réunir des disciplines qui jusqu'ici restaient souvent étrangères: paléographie, codicologie et linguistique. Les paléographes et les codicologues sont plutôt tournés vers l'histoire générale et les linguistes, même phonologues, se soucient d'ordinaire assez peu de paléographie ou de codicologie. Quand on se demande comment les documents écrits notaient la langue parlée par leurs auteurs ou par ceux qui dictaient les textes, de quel(s) système(s) graphique(s) on disposait pour représenter cette langue parlée, quelle était la distance entre la langue vivante et son expression écrite, force est de prendre en compte tous les aspects, tant matériels que symboliques ou sémantiques, les plus petits détails de chaque document et les divers systèmes alphabétiques, sémiologiques, socio-culturels, psychologiques, intellectuels, philosophiques, idéologiques dont l'association et l'interférence produisent l'écriture.

Accorder la priorité à la graphie sur l'orthographe découle du constat qui a été établi plus haut: l'orthographe apparaît tardivement, même si l'on décide d'accepter comme références les dictionnaires qui ont vu le jour à partir du XV^e siècle. L'histoire de la graphie n'est pas l'histoire de l'orthographe telle qu'elle a été mise en œuvre, par exemple dans le *Dictionnaire historique de l'orthographe française* (1995). Cet ouvrage a été élaboré à partir des nomenclatures de dictionnaires édités du XVI^e siècle à nos jours. Son utilité et son bien-fondé ne sont pas en cause. S'il a pu être réalisé dans des délais raisonnables c'est parce qu'il a restreint ses données à un choix de dictionnaires. Ses limites, cependant, sont de trois ordres: chronologiques, méthodologiques, théoriques ou stratégiques. La première est évidente: l'histoire de l'orthographe retracée dans le volume ne commence qu'au XVI^e siècle. La seconde concerne la réduction des données aux nomenclatures. Il aurait déjà été très éclairant de comparer la graphie des entrées aux variantes certainement employées dans les textes des dictionnaires; autrement dit, de dépouiller les dictionnaires en *full text*, en recueillant toutes les variantes, dont on aurait connu la diffusion relative. Enfin, la limitation des données à une forme de métalangue, soignée et normative (les entrées), écarte le témoignage de tous les textes non lexicographiques, c'est-à-dire au fond de la majeure partie des écrits; d'autre part, elle restreint la séquence graphique au mot-unité lexicale, alors qu'elle peut être bien plus large, comme on l'a vu pour le Moyen Âge.

L'histoire de l'écriture envisagée ici comprendrait, sans nul doute, l'histoire de la graphie telle qu'on peut la suivre à travers les nomenclatures des ouvrages lexicographiques; mais ce ne serait qu'un aspect, initial

ou final (suivant la démarche adoptée), en tout cas partiel du projet. Pour la première moitié du millénaire on serait privé de toute façon de cette source lexicographique. La documentation de base serait donc la matière fournie par les textes eux-mêmes, sans exclusion d'aucune sorte. Mais le texte analysé serait impérativement le texte du manuscrit, de l'incunable ou des premières éditions (selon l'époque). Si les éditions critiques peuvent constituer une aide très appréciable dans l'interprétation, elles ne sont d'aucune utilité directe pour l'étude de la graphie puisqu'elles font disparaître en le modifiant l'objet à examiner. La première conséquence de ce principe serait le couplage entre digitalisation des photos des sources et digitalisation des textes, qui seraient représentés avec la plus grande fidélité, soit en mode ASCII selon le cahier des charges de Madison (MacKenzie 1997), soit selon un mode de codage et de balisage SGML ou XML – les deux modalités, à la limite, ne s'excluent pas. On dispose déjà, pour l'espagnol, d'une grande quantité de textes médiévaux publiés sur CD-ROM: CD édités par le Séminaire de Madison lui-même et CD d'*Admyte*⁽³⁴⁾. La période antérieure au XIII^e siècle et les périodes postérieures au XVI^e ne sont pas aussi bien servies que l'époque médiévale. Mais des textes sont déjà disponibles (Madison). L'Académie a créé également une base de données en ligne, le CORDE («Corpus Diacrónico del Español»). Mais dans l'état actuel des données (en elles-mêmes très hétérogènes suivant leur origine et leur mode de saisie), elles ne sont guère utilisables pour l'étude de la graphie. De même d'autres moyens nouveaux comme le *NTLLE* n'ont qu'une utilité réduite parce que les textes ne sont accessibles qu'en mode image, par l'intermédiaire de lemmes qui n'ont pas été normalisés et d'un logiciel d'interrogation peu performant – on est très loin des possibilités de recherche qu'offre par exemple le *[New] Oxford English Dictionary*.

Une entreprise comme celle qui vient d'être esquissée suppose et du temps et des moyens considérables, ne serait-ce que pour constituer un fonds suffisant de données textuelles. Mais l'argent est moins important, au départ, que la constitution d'un réseau international d'équipes de travail et leur coordination, comme le signale Terrado Pablo [281]. C'est, au fond,

(34) Des recherches aléatoires et systématiques sur les versions publiées, ou une comparaison avec les images des sources quand elles sont communiquées révèlent de nombreuses erreurs de saisie, inévitables dans tout travail de cette nature. Comme l'ont souvent rappelé les responsables du Séminaire de Madison et d'*Admyte*, il appartient à la communauté des hispanistes de participer à la mise au point de plus en plus fine de ces textes.

toute la méthodologie de la recherche qu'il faudrait d'abord repenser. Quels que soient les objectifs retenus (qui n'auraient pas, évidemment, la même ampleur à court, moyen et long terme), le projet exige des choix sur la sélection des textes (temps, lieu, type, registre, nombre de documents, etc.), leur mode de saisie informatique, la répartition entre équipes, l'orientation des dépouillements et de leur exploitation, qui entraîneraient dans bien des domaines une remise en question de l'histoire de la langue telle qu'on la concevait jusqu'ici. La vision rétrospective qui a prévalu a engendré comme un réflexe de projection sur le passé des connaissances relatives aux époques postérieures à l'époque étudiée. Cette démarche comporte des risques permanents d'anachronisme. À partir du roman constitué on reconstitue le proto-roman, sans penser que cet état de langue antérieur a été l'état de langue actuel, celui d'une synchronie qui ne se souciait pas de ce qui lui succéderait et agissait encore moins en fonction de ce qui se passerait deux ou dix siècles plus tard. À partir de la langue d'aujourd'hui on examine, de même, la langue du XVIII^e ou du Siècle d'Or en privilégiant tout ce qu'elle peut renfermer d'archaïque, de non «encore» fixé. La conception rétrospective est à la fois téléologique.

En fait, le problème de l'écriture est à toute époque un problème d'actualité, surtout dans sa modalité «comment écrire?». Tout le monde ne se pose pas explicitement la question de savoir pourquoi on écrit comme on écrit, mais tout élève qui apprend à écrire et tout professionnel de l'écriture en font au moins l'expérience. Il y a toujours eu, également, des linguistes ou grammairiens pour s'interroger sur les relations entre la langue qu'ils parlaient et la langue qu'ils écrivaient, ou sur les variations graphiques de leurs contemporains. À certains moments même, la question est devenue l'objet d'affrontements théoriques et politiques, dont l'état de langue actuel porte des traces. Ces traces marquent l'empreinte de la diachronie et de l'histoire générale dans la synchronie. Chaque synchronie, corrélativement, comprend des systèmes et sous-systèmes diversement intégrés. Non seulement les changements linguistiques demandent du temps, mais ils ne sont pas vécus comme tels par les locuteurs-scripteurs d'une époque: à un moment donné coexistent dans une langue, pour la même fonction ou des fonctions voisines, deux ou plusieurs possibilités, entre lesquelles les utilisateurs choisissent; mais ils n'écartent pas les plus anciennes – s'ils les écartent – parce qu'elles sont les plus anciennes: ils préfèrent celles qui correspondent le mieux à leur propos. Leurs choix ne sont pas non plus forcément les mêmes selon les circonstances, selon le niveau de langue du moment, selon leur humeur. Seul l'historien peut percevoir le changement, avec le recul que lui donne

le temps écoulé. Son erreur est parfois de penser que les locuteurs de l'époque qu'il étudie avaient de leur langue la même perception que lui. Il en oublierait (de fait il oublie souvent) que le système qui lui sert de référence, la langue de son temps, n'est ni figée ni homogène, qu'elle constituera à son tour dans deux ou trois siècles un système en partie archaïque, bien que personne ne puisse prévoir dans quel sens elle aura évolué d'ici là.

C'est pourquoi, après des années d'engouement pour les études synchroniques, un rééquilibrage s'opère en faveur d'une mise en perspective diachronique de toute synchronie. Pour l'élaboration d'une histoire cette mise en perspective est préalable et constante; mais elle ne suffit pas. Le système linguistique n'évolue pas dans toutes ses structures de la même façon, selon la même chronologie. Le sens de son évolution n'est pas non plus toujours le même (cf. les retours en arrière vers l'orthographe latine et la présence innombrable de graphies latines dans l'espagnol d'aujourd'hui). À chaque instant *t* la variation peut donc changer, en extension (nombre de variantes pour un phénomène donné), en intensité, dans son orientation, dans ses relations entre variantes et entre les variantes et le reste du système. On ne saurait minimiser le fait que l'écriture, même si elle repose sur des traditions souvent anciennes et figées, sert à transcrire une langue vivante. Sur ce point, on ne peut accepter pour la période du latin-roman la dichotomie de Pensado [227] en «lengua muerta escrita y [...] lengua vernácula sólo hablada». Les textes antérieurs au XIII^e siècle étaient lus et, on est en droit de le supposer, compris par ceux à qui on les lisait (avec les limites que peut rencontrer un lecteur de toute époque en fonction de sa compétence linguistique, sa culture, sa connaissance du thème abordé). Les conditions de lecture (passage du graphique au phonétique) sont les mêmes, inversées, que celles de l'écriture – on écrit pour se lire ou pour être lu et on écrit ce qui est dit pour que ce qui est dit puisse être répété. Ce qui échappe au linguiste, c'est la nature exacte des conventions entre le dit et sa représentation, entre les signes graphiques et leur signification. C'est, en second lieu, la chronologie des décalages entre une langue écrite en apparence immobile et une langue parlée beaucoup plus instable.

Il est possible, néanmoins, qu'on n'arrive jamais à établir, pour une même synchronie, de règles de conversion absolument générales, les conventions variant aussi avec les milieux sociaux et le genre des textes. La complexité des problèmes ne doit pas paralyser les recherches. Au contraire: plus qu'un obstacle, c'est un défi. Celui qui attend tout historien et l'amène à «s'installer délibérément – comme le rappelait Julliard 1974,

II, 328 – dans la dialectique de l'immobile et du changeant», afin de comprendre, non seulement les changements qui ont eu pour cadre le système (social, économique, politique, religieux, culturel), mais les changements qui ont affecté le système lui-même. L'écriture est l'une des principales structures du système social, certains diraient du système de civilisation (Chaunu 1974, II, 92); qui plus est, sa mémoire muette, dont les objets ne peuvent fournir les clefs que de manière indirecte. Son étude, une forme d'archéologie, ne saurait négliger aucun témoignage, aucun indice d'ordre métalinguistique, mais les progrès viendront moins de l'élargissement des données et de l'utilisation des nouvelles technologies (indispensables) que d'une critique des conditions dans lesquelles ont été acquises nos connaissances.

René PELLEN

Bibliographie

- ADMYTE [*Archivo digital de manuscritos y textos españoles*], 1993-99. Ed. por Francisco Marcos Marín, Charles B. Faulhaber, Ángel Gómez Moreno *et al.* Madrid, Micronet - Biblioteca Nacional - Sociedad Estatal Quinto Centenario. 3 CD-ROM. [ADMYTE0, ADMYTEI, ADMYTEII.]
- Alonso, Amado, 1967-1969. *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, ultim. y dispuesta para la imprenta por Rafael Lapesa, Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica. I. Tratados y Monografías, 5), 2 vols., 382 + 262 p.
- Alonso Marcos, Antonio, 1985. *Glosario de la terminología gramatical (unificada por el Ministerio de Educación y Ciencia)*, Madrid, Magisterio, 302 p.
- Brunet, Étienne, 1981. «La Ponctuation et le rythme du discours (d'après les données du Trésor de la Langue Française)», *Cahiers du CUMFID*, 13, 1-28.
- Catach, Nina, 1995: v. *Dictionnaire historique...*
- CD-ROM Madison 1997. *The Electronic Texts and Concordances of the Prose Works of Alonso X, El Sabio*, prepared by Lloyd Kasten, John Nitti, and Wilhelmina Jonxis-Henkemans, Madison, The Hispanic Seminary of Medieval Studies.
- CD-ROM Madison 1999. *Electronic Texts and Concordances of the Madison Corpus of Early Spanish Manuscripts and Printings*, prepared by John O'Neill, Madison - New York, The Hispanic Seminary of Medieval Studies (Electronic Texts on CD-ROM Series, 14), 1999.
- Chaunu, Pierre, 1974. «L'Économie – Dépassement et prospective –», *Faire de l'histoire*, II, 71-100.
- Colección de documentos para la historia del Reino de Murcia. T. xvii. Documentos de los siglos XIV y XV: Señoríos de la Orden de Santiago*, 1991. Ed. de Miguel Rodríguez Llopis, Murcia, Real Academia Alfonso X el Sabio - C.S.I.C., XXXI-262 p.

- Chartes poitevines, 925-950. Textes et indices*, 1999. Éd. Élisabeth Carpentier, Yves Chauvin, Robert Favreau, Georges Pon, Poitiers, Université de Poitiers, C.É.S.C.M., VII-234 p.
- Colección diplomática del Concejo de Segura (Guipúzcoa). T. I (1290-1400)*, 1985. Ed. por Luis Miguel Díez de Salazar Fernández, San Sebastián, Eusko Ikaskuntza [Sociedad de Estudios Vascos] (Fuentes Documentales Medievales del País Vasco, 6), IV-406+XXVI p.
- Dictionnaire historique de l'orthographe française*, 1995. Sous la dir. de Nina Catach, Paris, Larousse (Trésors du Français), XL-1327 p.
- DLC: Documentos lingüísticos de España. I, Reino de Castilla*, 1919. Publ. par Ramón Menéndez Pidal, Madrid, Centro de Estudios Históricos, x-503 p.
- DLAA: Documentos lingüísticos del Alto Aragón*, 1957. Ed. por Tomás Navarro Tomás, Syracuse [New York], Syracuse University Press, IX-240 p.
- DMZC: Documentación del monasterio de San Zoilo de Carrión (1047-1300)*, 1986. Ed. de Julio A. Pérez Celada, Burgos, Garrido Garrido (Fuentes Medievales Castellano-leonesas, 100), CI-265 p.
- DPC*, 2002: *Diccionario de la prosa castellana del Rey Alfonso X*, bajo la dir. de Lloyd A. Kasten y John Nitti, New York, The Hispanic Seminary of Medieval Studies - The Hispanic Society of America, 3 vols., 1918 p.
- DRAE*, 1726: v. Real Academia Española, 1726.
- DRAE*, 2001: v. Real Academia Española, 2001.
- Esparza, Miguel Ángel, 1992: v. Nebrija, *Gramática castellana*.
- Estudios de Grafemática en el dominio hispano*, 1998. Ed. por José Manuel Blecau, Juan Gutiérrez, Lidia Sala, Salamanca - Bogotá, Universidad de Salamanca - Instituto Caro y Cuervo (Aguas vivas, 1), 310 p.
- Faire de l'histoire*, 1974. Sous la dir. de Jacques Le Goff et de Pierre Nora, Paris, Gallimard (Folio/Histoire, 16-17), 2 vol.
- I, «Nouveaux problèmes», 310 p.
 - II, «Nouvelles approches», 334 p.
- Gaffiot, Félix, 2000. *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, nouv. éd. rev. et augm. sous la dir. de Pierre Flobert, Paris, Hachette-Livre.
- FEW*: v. Wartburg.
- Glosario* 1985: v. Alonso Marcos, *Glosario...*
- González Ollé, éd.: v. *TLN*.
- Grandgent, C. H., 1991. *Introducción al latín vulgar*, trad. y anot. por Francisco de B. Moll, 5ª. ed., Madrid, C.S.I.C. (Textos Universitarios, 10), 384 p., 1 mapa.
- Hernández, Francisco, 1988. «Las Cortes de Toledo de 1207», *Las Cortes de Castilla y León en la Edad Media*, Valladolid, Cortes de Castilla-León, 221-263.
- Jammes, Robert, 1978. *Rétrogongorisme*, Toulouse, Université de Toulouse Le Mirail (France Ibérie Recherche. *Criticón*, 1), 82 p.
- Julliard, Jacques, 1974. «La Politique», *Faire de l'histoire*, t. II, 305-332.

- Lapesa, Rafael, 1985. *Historia de la lengua española*, 9^a ed. correg. y aum., Madrid, Gredos (Biblioteca Hispánica Románica. III. Manuales, 45), 690 p.
- Lázaro Carreter, Fernando, 1971. *Diccionario de términos filológicos*, 3^a ed. correg., Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica. III. Manuales, 6), 443 p.
- Lloyd, Paul M., 1993. *Del latín al español. I. Fonología y morfología histórica de la lengua española*, vers. esp. de Adelino Álvarez Rodríguez, Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica. III. Manuales, 72), 735 p. [Éd. orig.: *From Latin to Spanish. Vol. I: Historical phonology and morphology of the Spanish Language*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1987. Réimpr. 1989.]
- Mackenzie, David, Burrus, Victoria, 1997. *A Manual of Manuscript Transcription for the «Dictionary of the Old Spanish Language»*, 5th ed. revised by Ray Harris-Northall, Madison, The Hispanic Seminary of Medieval Studies, 6 + 176 p., 33 plates.
- Menéndez Pidal, Ramón, 1964. *Orígenes del español. Estado lingüístico de la Península Ibérica hasta el siglo XI*, 5^a ed., Madrid, Espasa-Calpe (Obras Completas de R. Menéndez Pidal, 8), xv-592 p.
- Menéndez Pidal, éd.: v. *DLC*.
- Navarro Tomás, éd.: v. *DLAA*.
- Nebrija, Elio Antonio de, 1990 [1492]. *Gramática de la lengua castellana*, ed. de A. Quilis, Madrid, Centro de Estudios Ramón Areces, 288 p.
- Nebrija, Elio Antonio de, 1992 [1492]. *Gramática castellana*, introd. y notas de Miguel Ángel Esparza y Ramón Sarmiento, Madrid, S.G.E.L. – Fundación Antonio de Nebrija (Historiografía de la Lingüística Española. Clásicos Españoles), 368 p., bibliogr. 90-95.
- [New] *Oxford English Dictionary*, 1992. Oxford University Press, 1 CD-ROM. [Version PC, 2^e éd., version 3.0.] Accessible aussi en ligne: [<http://www.oed.com>].
- Niederehe, Hans-Joseph, 1987. *Alfonso X el Sabio y la lingüística de su tiempo*, trad. de Carlos Melches, Madrid, S.G.E.L. (Monografías), 251 p. [1^{ère} éd.: Tübingen, Niemeyer, 1975.]
- Pellen, René, à paraître. *Genèse de la graphie romane en Espagne. Étude comparée des deux versions du Traité de Cabrerós (léonaise et castillane), du «Cid» et des «Posturas de Toledo» (1206-1207)*.
- Pellen, René, 2002. «Le Métier de clergie: caractéristiques et problèmes. Quelques commentaires sur le livre d'I. Uría *Panorama crítico del mester de clerecía*», *Atalaya*, 11 (2000-2001), 205-239.
- Pellen, René, 2003. «Diacronía y descripción del cambio lingüístico», *La corónica*, 31.2, 73-82.
- Pensado Ruiz, Carmen, 1991, «How was Leonese Vulgar Latin read?», *Latin and the Romance languages*, éd. R. Wright, 2^e ed. 1996, 190-204.
- Pergnier, Maurice, 1986. *Le Mot*, Paris, P.U.F. (Linguistique Nouvelle), 128 p.
- Quilis, Antonio, 1990: v. Nebrija, *Gramática castellana*.
- Real Academia Española, 1726-39. *Diccionario de Autoridades. Diccionario de la lengua castellana...*, Madrid, 6 vols. [Reprod. fac-símil, Madrid, Gredos, 1969]

- (Biblioteca Románica Hispánica. V. Diccionarios), 3 vols. Abrév. *DRAE* 1726...] – 1726, t. I; 1729, t. II; 1732, t. III; 1734, t. IV; 1737, T. V; 1739, t. VI.
- Real Academia Española, 2001. *Diccionario de la lengua española*, 22^a. ed., Madrid, [Rotapapel].
- Rigord. *Gesta Philippi Augusti, Rigordi liber*, ms. BnF lat. 5925 (ms. de base pour l'édition en préparation d'Élisabeth Carpentier, Yves Chauvin, Georges Pon).
- Sabouraud, Olivier, 1995. *Le Langage et ses maux*, Paris, O. Jacob (Médecine), 560 p.
- Sarmiento, Ramón, 1992: v. Nebrija, *Gramática castellana*.
- Sendebarr*, 1989 [c.1253]. Ed. de María Jesús Lacarra, Madrid, Cátedra (Letras Hispánicas, 304), 182 p.
- TLN: *Textos lingüísticos navarros*, 1970. Ed. de Fernando González Ollé, Pamplona, Diputación Foral de Navarra, Institución Príncipe de Viana (Pueblos y Lenguas, 2), 274 p.
- Tollis, Francis, 1998. *La Description du castillan au XV^e siècle: Villena et Nebrija. Sept études d'historiographie linguistique*, Paris – Montréal, L'Harmattan (Séman-tiques), 414 p.
- Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paris, Klincksieck (vol. 1-8), Éditions du C.N.R.S. (vol. 9-10), Gallimard (vol. 11-16), 1971-1992.
- Villena, Enrique de Aragón, Marqués de, 1994. *Obras completas*. Ed. de Pedro M. Cátedra. Madrid, Turner, 3 vols.
- Wartburg, Walther von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn, Tübingen, Bâle, Helbing und Lichtenhahn, 21 vol., 1922-1970.
- Wright, Roger, 1994. «The Asterisk in Hispanic Historical Linguistics», *Early Ibero-romance...*, 45-64.
- Wright, Roger, 1998. «The Dating of the earliest *Fuero* translations», *Bulletin of Hispanic Studies* (Glasgow), 75, 9-16.
- Wright, Roger, 1994. *Early Ibero-romance: 21 studies on language and texts from the Iberian Peninsula between the Roman Empire and the Thirteenth Century*, Newark [Delaware], Juan de la Cuesta Monographs (Estudios Lingüísticos, 5), 356 p.
- Wright, Roger, 1996. *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, London, Routledge, 1991. [Réimpr. University Park, Pennsylvania State University Press, 1996.]
- Wright, Roger, 1989. *Latín tardío y romance temprano (en España y en la Francia carolingia)*, Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica. II. Estudios y Ensayos, 369), 480 p. [Éd. orig.: *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, F. Cairns (ARCA Classical and Medieval Texts, Papers and Monographs, 8), 1982.]
- Wright, Roger, 2000. *El Tratado de Cabrerros (1206). Estudio sociofilológico de una reforma ortográfica*, London, Department of Hispanic Studies, Queen Mary and Westfield College (Papers of the Medieval Hispanic Research Seminar, 19), 130 p.